dup
Rb
51

60 centim

S. Lewis Ziegler

Dubois

TRAITÉ

DES MALADIES

DES YEUX.

TOME PREMIER.

TRAITÉ DES MALADIES DES YEUX,

& des moyens & opérations propres à leur guérison.

Par LOUIS FLORENT DESHAIS GENDRON, *Professeur & Démonstrateur Royal pour les Maladies des Yeux aux Ecoles de Chirurgie, & Adjoint de l'Académie Royale de Chirurgie.*

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez CLAUDE J. B. HERISSANT, Imprimeur-Libraire; rue Notre Dame, à la Croix d'Or & aux trois Vertus.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ladies des Yeux & leur guérison, fait un accueil favorable au Traité que je lui présente sur cette matière, c'est à vous que j'en aurai toute l'obligation.

Vous daignâtes approuver l'Essai dont je vous fis part en mil sept cent soixante-deux, & vous acceptâtes l'hommage que je me proposois de vous en faire. A qui pouvois-je en effet l'offrir à plus juste titre qu'au Chef d'une Académie aussi utile que respectable, qui guidé par l'amour de l'humanité a voulu que j'y coopérasse, en me nommant à la place que j'ai l'honneur d'occuper. Je ne perdrai jamais de vuë des motifs aussi intéressans; heureux, si mon zéle peut mériter votre suffrage, & être auprès de vous le gage

de la reconnoiſſance la plus reſpectueuſe avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
L. Fl. Deshais Gendron.

D. G.

PRELIMINAIRE.

LE desir d'être de quelque utilité à ma Patrie me détermine à donner au Public ce Traité qui m'a déja été demandé plusieurs fois. Je ne me flatte pas assez pour avancer qu'il a le dégré de perfection que j'aurois souhaité. Qui peut ignorer en effet que dans les Arts & les Sciences on fait toujours de nouvelles découvertes? Mais du moins je serai satisfait si cet Essai peut éclairer les éléves & les guider sûrement dans la connoissance d'une partie si intéressante, & dans les moyens d'opérer sa guérison.

Chargé du soin de les leur indiquer, je me suis appliqué à prendre dans les Auteurs, tant anciens que modernes, tout ce qu'ils nous ont laissé

de meilleur sur ce sujet; & si je ne suis pas toujours de leur avis sur les moyens qu'ils proposent pour guérir certaines maladies, j'apporterai les raisons qui m'ont déterminé à préférer ceux qui m'ont paru les plus sûrs, & dont une pratique de quarante ans m'a confirmé la bonté. Au reste, la doctrine que je propose, ne s'éloigne point des régles de l'Art: elle est appuyée sur des faits, & conforme à celle qu'avoit adoptée M. Gendron, (*) dans les leçons duquel j'ai puisé mes premiéres connoissances sur ces maladies, d'autant plus susceptibles d'attention, que la délicatesse de l'organe éxige un choix scrupuleux & éclairé

(*) Claude Deshais Gendron, mon oncle, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin de feu Monsieur, & de son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent.

des topiques qu'on doit appliquer dans les différens cas, & dont l'effet décide de la perte ou du rétabliſſement de cette partie. Ces objets que j'ai tâché de remplir autant que je l'ai pu dans ce premier Eſſai, me font eſpérer que le Lecteur me fera grace ſi le ſtyle n'en eſt pas auſſi correct que je l'aurois déſiré.

Quant à l'ordre que je me ſuis propoſé, j'ai cru, pour une plus grande clarté, devoir donner premiérement une deſcription des parties qui entrent dans la compoſition de l'œil, & de celles qui l'environnent, en commençant par les os qui concourent à former les foſſes orbitaires, cavités dans leſquelles chaque œil eſt contenu. Cette connoiſſance eſt d'autant plus néceſſaire, que ces orbites ſervent

d'attache à des muſcles, reçoivent des parties, & donnent paſſage à des nerfs & des vaiſſeaux dont on n'aura qu'une idée très-imparfaite, tant qu'on ignorera l'aſſemblage de ces os, & ce qu'ils ont de particulier; connoiſſance qui doit nous guider dans toutes nos opérations pour les faire ſûrement,

Je traiterai en ſecond lieu de la viſion, enſuite je paſſerai aux maladies des paupiéres, à celles des angles des yeux, & ſucceſſivement à celles du globe de l'œil.

AVIS.

LA crainte que cet Ouvrage ne soit contrefait, & qu'en l'imprimant on ne change la dose des remédes que nous proposons, ce qui pourroit être d'une très-grande conséquence, m'oblige d'avertir que les exemplaires qui ne seront pas paraphés de ma main, n'auront pas été imprimés de mon consentement; ainsi je ne réponds point des fautes qui s'y pourroient trouver.

Ceux qui désireront avoir une collection des Maladies des Yeux, de celles qui peuvent être rendues en émail, la trouveront chez M. Raux, Marchand Emailleur du Roi, à Paris, rue des Juifs au Marais. Nous avons tâché que cette collection soit exécutée avec tout le soin possible, de façon que les différentes maladies y soient rendues au naturel. On trouve chez le même Emailleur des yeux d'émail qui imitent si parfaitement la nature, qu'il n'est pas aisé de distinguer le postiche du naturel. Il donnera aussi une Table qui indiquera le nom des différentes maladies.

TRAITÉ
DES MALADIES DES YEUX,
Et des moyens de les guérir.

CHAPITRE I.
ANATOMIE DE L'ŒIL.
Descriptions des os qui forment l'orbite.

CHAP. I.

LES deux fosses orbitaires sont placées aux parties latérales de la racine du nez : leur figure est conique & un peu ovale. Chaque cavité est formée par le concours de sept os, sçavoir de la partie inférieure du coronal, de l'apophise du sphénoïde, Le nombre des os qui forment l'orbite.

CHAP. I.

de l'os de la pomette, du maxillaire, de l'os unguis, de l'os planum & de la partie supérieure de l'os du palais.

Ce que l'on remarque au coronal.

Le coronal forme la plus grande partie de l'orbite. L'on remarque à sa face externe vers sa partie moyenne & inférieure, deux arcades appellées surciliéres, qui font le bord supérieur ou le sourcil de chaque orbite, & qui ont chacune un petit trou, nommé surcilier ou orbitaire supérieur : le plus souvent il n'y a qu'une échancrure par où passe une branche de nerfs, qui est un rameau de la cinquiéme paire. Au dessous de ces arçades, on trouve deux fosses ou enfoncemens qui forment les parties supérieures de chaque orbite. L'enfoncement au dessus de l'angle externe est le plus considérable, & sert à loger la glande lacrymale ; le petit enfoncement est du côté de l'angle interne, & donne attache à la poulie cartilagineuse du muscle grand oblique de l'œil. L'on remarque de plus à sa face interne quatre apophises, deux à chaque orbite ; elles sont nommées angulaires, parce qu'elles répondent aux angles des orbites ; on les a distinguées aussi en orbitaires in-

ternes & externes : à l'union de la partie inférieure du coronal avec l'os ethmoïde, l'on observe un trou appellé orbitaire interne qui répond dans l'orbite : par ce trou passe une branche du nerf ophthalmique. La partie inférieure de cet os concourt à la formation de l'orbite, en s'unissant au sphénoïde, à l'ethmoïde, aux os unguis, aux os maxillaires, & aux os de la pomette.

Ce que l'on remarque au sphénoïde.

L'on considére à l'os sphénoïde deux apophises latérales nommées orbitaires. Elles forment une portion assez grande des orbites du côté des tempes, en se joignant avec le coronal, l'os maxillaire & l'os de la pomette : l'on y remarque au dessus une fente, appellée orbitaire supérieure, ou fente sphénoïdale, le trou optique, & au dessous l'échancrure maxillaire, dont le bord aide à former la fente, nommée fente sphéno maxillaire ou orbitaire inférieure.

Ce que l'on remarque à l'os de la pomette

L'on observe à l'os de la pomette quatre angles, dont le premier en s'unissant au coronal, le second au maxillaire, & le troisiéme au sphénoïde, forme la partie inférieure latérale externe de l'orbite : le qua-

CHAP. I.

triéme forme l'arcade zigomatique ; il se trouve dans la face externe de cet os un & quelquefois deux petits trous, pour le passage de quelques filets nerveux.

Ce que l'on observe à l'os maxillaire.

L'on remarque à la partie supérieure de l'os maxillaire deux apophises. La premiére s'appelle l'angle du maxillaire, &, selon quelques-uns, l'apophise nazale. Elle se joint au coronal, à l'ethmoïde, à l'os unguis, & forme le grand angle de l'orbite. Cette apophise forme une échancrure à l'entrée de l'orbite, qui étant unie avec une pareille échancrure de l'os unguis fait la plus grande partie du conduit nazal. Ce concours de l'os unguis avec l'échancrure précédente forme une gouttiére ou cavité assez creuse presque perpendiculaire, large, & comme évasée en haut, plus étroite & un peu reculée en bas, & fait la partie inférieure du conduit lacrymal. La seconde apophise, nommée malaire, est du côté externe : elle forme la portion inférieure de la fosse orbitaire. On y remarque une petite cavité où s'attache le petit oblique près le conduit lacrymal ; à la face

Ce que forme le concours de l'os unguis avec l'apophise nazale.

externe de cet os l'on trouve un enfoncement, que l'on nomme fosse maxillaire, dans laquelle on observe un trou appellé maxillaire supérieur qui répond dans l'orbite : par ce trou sort une branche de la maxillaire supérieure. CHAP. I.

L'os unguis, appellé tel, à cause de sa figure & son peu d'épaisseur, est situé du côté du grand angle de l'orbite, entre l'os maxillaire & l'os ethmoïde, derriére l'apophise montante du maxillaire, & au devant de l'ethmoïde. La face externe de cet os est un peu cave, il se trouve au milieu une épine qui fait le bord de la gouttiére, laquelle étant jointe avec celle de l'avance maxillaire forme le conduit nazal : sa face interne est convexe & raboteuse, & s'applique à l'os ethmoïde : l'extrémité supérieure est étroite & arrondie, l'inférieure est un peu plus large. Il est percé, dans toute son étenduë, de quantité de petits trous : l'usage de cet os est de faire partie de l'orbite & du nez, & de former la plus grande partie du réservoir lacrymal. Situation de l'os unguis.

L'on remarque à l'os ethmoïde deux faces latérales, que les anciens Ce que l'on observe à l'os ethmoïde.

CHAP. I.

ont nommé os planum, par rapport à leur figure qui eſt plate & fort polie. Ces faces, en ſe joignant à l'os coronal, l'os maxillaire, l'os ſphénoïde, l'os unguis & l'os du palais, forment la partie moyenne & latérale interne de l'orbite : ſa figure reſſemble en quelque façon à une ſurface longuette, comme eſt celle d'un quarré long.

Le ſeptiéme & dernier os que nous avons dit concourir à la formation de l'orbite, eſt l'os du palais : ſa partie ſupérieure touche au ſphénoïde, à l'ethmoïde & au maxillaire pour former une petite portion de l'orbite, & en fait la partie inférieure & la plus reculée.

L'enſemble de ces os ſe fait par des eſpéces de ſutures, & forment la cavité orbitaire, dont le fond eſt percé de pluſieurs trous & de deux fentes. Le premier eſt le trou optique de l'os ſphénoïde, par où paſſe le nerf optique qui va ſe perdre à la rétine : par ce trou paſſe auſſi une groſſe branche d'artéres qui vient de la carotide interne à l'endroit où elle perce la dure-mere. Au deſſous de ce trou & à côté, on voit deux fentes

Les noms des trous & des fentes qui ſe trouvent dans l'orbite.

appellées orbitaires : l'une eſt ſupérieure, & l'autre inférieure ; la ſupérieure eſt moins grande, l'inférieure eſt longue d'environ ſept ou huit lignes. Par la ſupérieure paſſe pluſieurs paires de nerfs qui vont dans l'orbite ; ſçavoir la troiſiéme paire appellée les moteurs, la quatriéme appellée pathétique, & la ſixiéme. Outre ces trois paires de nerfs, il y paſſe encore la branche ſupérieure du cordon antérieur de la cinquiéme paire : c'eſt celle que Willis a nommée la branche ophthalmique.

CHAP. I.

Ce qui paſſe par la fente ſupérieure.

L'on obſerve à côté de l'orbite, auprès de l'angle aigu de la fente ſphénoïdale, un petit trou qui donne paſſage à une artére, qui eſt un rameau de la carotide interne qui arroſe l'œil : elle ſe diſtribue à preſque toute la portion de la dure-mere qui couvre la partie antérieure du cerveau.

Ce qui paſſe par ce trou.

Le trou ſurcilier donne paſſage à un filet de nerf, qui vient de la branche ophthalmique.

Ce qui paſſe par le trou ſurcilier.

Le petit trou qui ſe trouve à la jonction du coronal avec l'os planum, donne paſſage à une branche du nerf ophthalmique pour ſe diſ-

Ce qui paſſe par le petit trou de l'os planum.

CHAP. I.

tribuer aux lames ſpongieuſes du nez.

L'on remarque au deſſous de l'orbite un trou qui fait environ deux ou trois lignes de chemin dans l'os maxillaire, dont l'entrée eſt dans la partie inférieure & interne de l'orbite. Ce trou donne ſortie à la premiére branche de nerfs qui vient de la maxillaire ſupérieure, qui eſt la ſeconde branche du cordon antérieur de la cinquiéme paire.

Ce qui paſſe par ce trou.

La jonction de la gouttiére de l'os unguis avec l'avance maxillaire, appellée angle du maxillaire, forme une foſſe qui ſert à loger le ſac lacrymal, & qui fait le commencement du conduit nazal qui va s'ouvrir obliquement derriére les cornets inférieurs du nez.

Ce que forme la gouttiére de l'os unguis avec l'avance maxillaire.

L'on obſerve au milieu de l'os de la pomette un trou qui répond dans l'orbite, faiſant deux lignes de chemin dans le corps de l'os. Ce trou donne entrée dans l'orbite à des nerfs qui viennent de la portion dure du nerf auditif.

Ce qui paſſe par le trou de l'os de la pomette.

La cavité de l'orbite eſt tapiſſée d'une membrane, qui eſt une production de la dure-mere: elle entre

Ce qui tapiſſe la cavité de l'orbite.

d'un côté par la fente orbitaire supérieure & de l'autre par le trou optique, & communique avec le périoſte de la baſe du crâne par la fente orbitaire inférieure. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Des parties extérieures de l'œil, & premiérement des paupiéres.

LEs parties qui ſe préſentent les premiéres à examiner, ſont les paupiéres. Elles ſont formées de l'épiderme, de la peau, de la membrane cellulaire, de muſcles, de cartilages, de ligamens, de glandes & de vaiſſeaux de tout genre. Elles ſont deux, placées tranſverſalement, l'une au deſſus, l'autre au deſſous de la partie antérieure du globe de l'œil. Il y en a deux à chaque œil, une ſupérieure, & l'autre inférieure Mais dans les *quadrupédes*, les volatiles & les grenouilles, il y en a une troiſiéme : cette troiſiéme paupiére interne ſe trouve aux yeux de tous les CHAP. II.

Ce qui forme les paupiéres.

CHAP. II.

oiſeaux, & à ceux de la plûpart des animaux terreſtres.

Structure de cette paupiére & ſon uſage.

Cette paupiére interne eſt une partie membraneuſe, ordinairement pliſſée & cachée dans le grand angle de l'œil; alors elle a la figure d'un croiſſant : mais lorſqu'elle s'étend, elle recouvre la cornée, au devant de laquelle elle eſt tirée comme un rideau. Ces différens mouvemens ſe font par le moyen de deux muſcles particuliers.

L'uſage de cette paupiére interne ſert à nétoyer la cornée, & d'empêcher qu'en ſe ſéchant elle ne ſoit moins tranſparente. Elle produit cet effet par le moyen de l'humeur que fournit une glande, laquelle a un conduit particulier aux oiſeaux, qui ſort de la glande, va juſqu'à plus de moitié de la paupiére interne, & s'ouvre en deſſous ſur l'œil : ce qui eſt fait apparemment pour répandre une liqueur ſur toute la cornée, lorſque cette paupiére y paſſe & repaſſe, comme on voit qu'elle fait à tous momens. Mais dans les oiſeaux & les grenouilles, cette troiſiéme paupiére eſt une eſpéce de rideau, au travers duquel ils peuvent voir.

CHAP. II. Ce que l'on observe aux paupiéres.

Des deux paupiéres que l'on observe dans l'homme, la supérieure est la plus grande & la plus mobile. Elles s'unissent à leurs extrémités : l'endroit de leur union se nomme angle. On appelle angle interne ou grand angle, celui qui est du côté du nez, & angle externe celui qui est du côté des tempes.

Ce qui se trouve au-dessus de la paupiére supérieure.

La paupiére supérieure est couverte d'un cercle de petits poils plus ou moins épais, arrangés de façon qu'ils ont leurs racines du côté du nez, & leur pointe du côté du petit angle : ils sont placés sur la peau qui couvre la partie supérieure du cercle de l'orbite ; on leur a donné le nom de sourcils. La portion qui est proche du nez, s'appelle la tête des sourcils ; & celle qui tend vers le petit angle, s'appelle la queuë. Ces poils, lorsqu'ils sont rangés d'une maniére exacte & uniforme, ne contribuent pas peu à l'ornement du visage dans les femmes ; ils empêchent la sueur de tomber sur les yeux, dont ils seroient incommodés, ils servent aussi à diminuer quelquefois la force de la lumiére, qui vient d'en haut, quand on a la tête nue. Ces poils sont de

A quoi servent les sourcils.

Structure de ces poils.

CHAP. II.

petits corps ronds & longs qui sortent de la peau. Leur racine qu'on trouve sous la peau, & qu'on nomme oignon ou bulbe, est enveloppée dans une capsule, & paroît creuse & vasculeuse, comme la racine des plumes des oiseaux. Ils sont environnés de plusieurs petites lignes noirâtres, qui s'étendent de la racine jusqu'à l'extrémité, & qui sont peut-être des vaisseaux sanguins. La peau sur laquelle les sourcils sont implantés, est plus épaisse & plus relevée que celle des parties voisines.

Ce que l'on observe sur le bord des paupiéres.

Il se trouve sur le bord de chaque paupiére, depuis environ trois lignes de langue interne, plusieurs rangs de petits poils, qu'on appelle cils, dont l'ordre & le nombre sont différens dans différentes personnes. Ils sont plus longs à la paupiére supérieure qu'à l'inférieure, & dans le milieu que vers les extrémités. La différence qu'il y a dans leurs figures, est que ceux de la paupiére supérieure font une espéce de courbe, dont la pointe est tournée vers le front, & qu'à l'inférieure elle est tournée vers la joue. Ces cils empêchent que la poussiére & les in-

Usage des cils.

sectes qui volent en l'air, n'entrent dans l'œil.

Les parties qui entrent dans la composition des paupiéres.

Les paupiéres, outre les parties qui les envelopent, qui ne sont autres choses que deux prolongemens de la peau, ont des muscles, les tarses, les points ou trous ciliaires, les points lacrymaux, la caroncule lacrymale, la membrane conjonctive, la glande lacrymale & quelques glandes particuliéres, & enfin les ligamens particuliers qui soutiennent les tarses.

Les paupiéres ont deux muscles, un propre, & un commun. Le propre appartient à la paupiére supérieure, & sert à la relever; le second est commun aux deux paupiéres, & sert à les fermer.

Structure du releveur & sa situation.

Le releveur propre est un muscle très-mince, situé dans l'orbite dessus & tout le long du muscle releveur de l'œil, & va se terminer par une large aponevrose au tarse de la paupiére supérieure qu'il tire en haut dans sa contraction, & par ce moyen découvre l'œil.

Differens mouvemens des paupiéres.

La paupiére supérieure est mobile dans l'homme, & l'inférieure immobile, ou du moins son mouvement

CHAP. II.

est peu sensible ; dans les oiseaux au contraire l'inférieure se meut, & non la supérieure.

Structure du muscle orbiculaire, & sa position.

Le muscle commun est l'orbiculaire, composé de fibres charnues demi-circulaires qui s'étendent autour de l'orbite, se portant même beaucoup au delà des bords de cette cavité, & de là couvrent les deux paupiéres jusques aux bords ciliaires. Presque toutes ces fibres ont un tendon commun assez considérable, placé transversalement entre l'apophise nazale de l'os maxillaire & l'angle interne de l'œil ; ce sont les attaches de ce muscle, qui servent de point fixe. Il diminue par dégré, à mesure qu'il approche de l'extrémité interne du tarse, & est, comme on le remarque, plus fort du côté qu'il s'attache à l'os, que du côté de l'angle interne : les fibres de ce muscle s'étendent de ce tendon en haut, en bas jusqu'à l'angle externe, où ils se rencontrent & s'unissent. Ce muscle, dans la contraction de ses fibres, ferme les paupiéres.

Usage de ce muscle.

Composition des tarses.

Les tarses sont des cartilages minces, qui forment la partie principale de chaque paupiére. On en distingue

deux, le supérieur & l'inférieur : le bord extérieur du tarse supérieur fait entre ses deux extrémités une espéce de demi cercle. Le bord extérieur du tarse inférieur est plus uniforme : l'un & l'autre ont moins de largeur vers les extrémités que dans le milieu, & moins encore vers l'angle externe que vers l'interne : leurs extrémités sont jointes par de petits ligamens, & leurs faces internes contiennent de petits canaux excréteurs qui s'ouvrent au bord des paupiéres. Les ligamens qu'on trouve aux tarses sont des allongemens membraneux, formés par le périoste de l'orbite, & par le péricrane, tant au bord supérieur qu'à l'inférieur.

CHAP. II.

Les ligamens qu'on trouve aux tarses.

Les bords de chaque paupiére sont formés par l'union de la membrane interne avec la peau, l'épiderme & le bord du tarse. Chacun de ces bords, depuis environ trois lignes de l'angle interne jusqu'aux extrémités de l'angle externe, a une demi-ligne environ d'épaisseur, qui diminue par dégrés en approchant de l'angle externe, où elle n'est plus que d'un quart de ligne : leurs extrémités du côté du nez se terminent

Ce qui forme le bord des paupiéres.

CHAP. II

en de petites papilles, de l'union de quelles se forme l'angle interne des paupiéres, qui, pour peu qu'elles le touchent, laissent entr'elles & le globe de l'œil un petit canal triangulaire. Le bord inférieur du tarse supérieur & le bord supérieur du tarse inférieur forment ce qu'on appelle les bords ciliaires, qui sont tellement adaptés aux bords des paupiéres, que quand elles se ferment, elles s'unissent de tous côtés avec beaucoup d'exactitude.

Ce que forment les bords du tarse.

L'on apperçoit le long du bord des paupiéres, vers la membrane interne ou du côté de l'œil, de certains points, appellés points ciliaires, qui sont les orifices des vaisseaux excrétoires de petites glandes sébacées, appellées glandes ciliaires, ou de Meibomius, placées dans l'épaisseur des cartilages : ces glandes ne sont pas plus grosses que la semence de pavot, situées trois ou quatre de suite sur une même ligne.

Ce que l'on apperçoit le long du bord des paupiéres.

On découvre, en renversant la paupiére supérieure, quelques sillons sur la membrane interne qui la tapisse. C'est dans ces sillons ou canelures que se trouvent logées les glandes

Situation des glandes.

ciliaires, qui se terminent à une rangée de petits points ou trous appellés ciliaires, qui ne sont que les extrémités des canaux excréteurs de ces glandes. Ces petites glandes séparent de la masse du sang une humeur qui enduit les bords des paupiéres, & empêche que leur battement continuel l'un contre l'autre, ne donne atteinte à la membrane déliée qui revêt le petit cartilage, & ne l'excorie; ce qui lui donneroit lieu de s'altérer étant ainsi dénuée. Cette humeur sébacée est fort douce, elle s'oppose à la chute des larmes sur les joues, & les déterminent vers le nez, pour passer par les points lacrymaux. Lorsque cette humeur devient épaisse, elle fait ce qu'on appelle la chassie, quelquefois par sa quantité & par sa mauvaise qualité visqueuse & gluante; elle incommode souvent les paupiéres, elle les colle, étant en cet état, l'une contre l'autre.

CHAP. II.

Usage de ces glandes.

Inconvénient de cette humeur lorsqu'elle change de nature.

On remarque à chaque œil deux glandes: la premiére, qui est la plus considérable, a été appellée autrefois glande innominée. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de

Situation de la glande lacrymale & son usage.

CHAP. II.

glande lacrymale : elle eſt blanchâtre, un peu applatie, & ſépare du ſang la lymphe lacrymale, & placée latéralement au deſſus du globe de l'œil du côté du petit angle ſous l'enfoncement qui ſe trouve dans l'arc orbitaire.

On diſtingue à cette glande, qui eſt du nombre des conglomérées, deux parties, dont l'une eſt tournée vers la partie ſupérieure de l'orbite, & l'autre vers l'angle externe ; elle eſt fortement attachée à la graiſſe qui environne les muſcles de l'œil.

Ce qui part de cette glande.

Il part de cette glande pluſieurs petits conduits, qui ne ſont apperçus dans l'homme qu'avec peine à cauſe de leur petiteſſe ; mais on les trouve aiſément dans l'œil de bœuf, ſur-tout ſi l'on a ſoin de faire tremper ces parties dans de l'eau froide. Ces conduits deſcendent parallelement dans l'épaiſſeur de la tunique interne de la paupiére ſupérieure, & percent la tunique en dedans vers le bord ſupérieur du tarſe de la paupiére ſupérieure, dont le mouvement fait continuellement ſortir une ſéroſité qui lubrifie la partie antérieure de l'œil, facilite les mouvemens des

Uſage de la lymphe lacrymale.

paupiéres, & entretient la transparence de la cornée.

Ce que devient le superflu de cette lymphe.

Le superflu de cette sérosité est reçu par deux ouvertures particulières, situées au bord des extrémités internes de chaque paupiére, & entourées chacune d'un petit cercle blanc qui paroît une appendice cartilagineuse du tarse, & qui tient l'orifice toujours ouvert. Ces ouvertures sont placées à trois lignes de distance du grand angle de l'œil, & posées de façon que pour peu que les paupiéres se touchent, elles se touchent aussi. Ces ouvertures, appellées points lacrymaux, sont les orifices de deux petits tuyaux, l'un pour la paupiére supérieure, & l'autre pour l'inférieure. Ces petits conduits se portent vers le grand angle, de la même maniére que font les branches d'un y grec. Celui de la paupiére inférieure a environ trois lignes, & celui de la paupiére supérieure quatre, par rapport à la courbe qu'il est obligé de décrire pour aller se rendre à un conduit commun, qui aboutit au sac lacrymal, qui est un petit sac membraneux, oblong, situé dans la goutiére

Nom que l'on donne à ces ouvertures, & leurs directions.

CHAP. II.

Où est situé ce sac.

formée par la rencontre de l'os unguis avec l'os maxillaire. La partie supérieure de ce sac est située derriére le tendon du muscle orbiculaire : sa partie inférieure répond à un conduit membraneux, appellé conduit lacrymal, qui se termine par une espéce d'entonnoir dans la partie inférieure des narines au dessous des lames inférieures du nez, & au dessous de la voute du palais.

Où est renfermé ce conduit.

Ce conduit est renfermé dans un canal osseux, appellé canal nazal, qui est creusé dans l'os maxillaire, & recouvert en partie de l'os unguis. C'est par ces différens conduits que la sérosité lacrymale, séparée par la glande lacrymale, & reçue par les points lacrymaux, passe dans le sac lacrymal, de là dans le conduit nazal, pour sortir ensuite par le nez, ou couler par derriére le palais dans le pharinx, pour se mêler avec la salive.

Route de la lymphe lacrymale.

Ce qui arrive dans certains cas.

L'on observe que dans les passions de l'ame, telle que l'affliction, la trop grande joie, dans certaines maladies, dans de violentes contractions de l'œil, de même que par une

grande fumée, par les exhalaisons des oignons, cette glande étant irritée, & se trouvant sur-tout pressée par les muscles de l'œil, il se sépare alors une plus grande quantité de larmes, qui ne peuvent pas toutes enfiler la route des points lacrymaux, de sorte qu'une partie tombe sur la joue; dans ces occasions l'on se mouche beaucoup, les larmes ne pouvant toutes passer par le fond du gosier, elles se répandent dans le nez, & nous excitent à nous moucher par leurs quantités excessives. CHAP. II.

La seconde glande, qui se trouve à l'œil, est la caruncule lacrymale, placée au grand angle de l'œil. L'usage de cette glande est non seulement de diriger le cours des larmes dans les points lacrymaux, en faisant à leur égard l'office de digue, conjointement avec un repli semilunaire formé par la conjonctive, mais encore à tenir les paupiéres soulevées, & d'empêcher qu'en se fermant elles ne s'approchent du globe: de sorte qu'en cet endroit il reste un espace entre les paupiéres & le globe; & cet espace que remplissent les larmes, fait la profon- Usage de la caruncule lacrymale.

CHAP. II.

deur du lac, qui est mesurée par l'élévation. Cette glande n'est pas un corps charnu, comme le nom le marque. Elle paroît glanduleuse à peu près comme les glandes qu'on appelle conglomérées.

Dans ce lac sont les deux petites ouvertures, dont nous avons parlé, appellées points lacrymaux. Ce sont les embouchures des deux petits canaux qui s'unissent, & ne forment plus qu'un canal, lequel va s'ouvrir dans le sac lacrymal.

Comment se termine le sac lacrymal dans sa partie inférieure.

Ce sac, dans sa partie inférieure, devient plus étroit, & forme ce qu'on nomme le canal nazal, se prolonge dans le nez, où il dépose les larmes que les points lacrymaux ont pompées dans le lac, où les gouttiéres des paupiéres les ont conduites.

La membrane qui tapisse les paupiéres.

Les paupiéres sont tapissées d'une membrane très-mince, dont une partie couvre leur surface interne, & l'autre la partie antérieure du globe de l'œil où elle se joint à la tunique albuginée; ainsi ce n'est qu'une même membrane repliée qui couvre le dedans des paupiéres & le devant de l'œil. Celle qui couvre

le devant du globe, s'appelle conjonctive de l'œil ; & l'autre conjonctive des paupiéres. Celle des paupiéres eſt très-adhérente, fine, parſemée de vaiſſeaux capillaires ſanguins ; elle eſt percée de pluſieurs petites ouvertures qui ne ſont que les orifices de petits tuyaux des glandes ciliaires, dont il découle continuellement une ſéroſité.

Uſage des paupiéres.

Les paupiéres, en recouvrant l'œil, ſervent à le garantir contre l'impreſſion des corps extérieurs, & par leurs mouvemens à étendre également la ſéroſité lacrymale ſur la cornée pour entretenir ſa tranſparence. Elles dirigent outre cela le ſuperflu de cette ſéroſité dans les points lacrymaux. Enfin elles ſervent à modifier les rayons d'une lumiére trop vive & trop éclatante.

CHAPITRE III.

De la conjonctive & des muscles de l'œil.

Ce qui joint le globe aux paupiéres.

LE globe de l'œil se trouve joint aux paupiéres par la conjonctive, nommée par quelques-uns improprement membrane albuginée, puisqu'elle n'y est qu'attachée; n'étant en cet endroit adhérente, que par un tissu cellulaire, qui la rend lâche & comme mobile, puisqu'on peut la pincer d'espace en espace, & l'écarter un peu de la tunique tendineuse.

Ce qui arrive dans de certains cas.

C'est ce qui fait que dans les ophtalmies violentes, cette membrane s'étend si fort qu'elle couvre souvent toute la cornée. Elle est blanchâtre, & par une espéce de transparence la tunique tendineuse la fait paroître tout-à fait blanche, de sorte qu'elle forme ensemble ce qu'on appelle le blanc de l'œil.

La plûpart des vaisseaux dont elle est parsemée en grande quantité, ne contiennent dans leur état naturel, que la

la portion séreuse du sang, & par conséquent ne sont visibles que dans les inflammations & les obstructions de cette partie. On peut même, avec la pointe du scapel, continuer la séparation de cette membrane sur la cornée transparente, suivant l'observation de M. Wincelow ; ce qui paroît même démontré dans de certaines inflammations, où l'on voit la cornée transparente traversée de quantité de vaisseaux variqueux. Ce qui se manifeste encore par de petites tumeurs qui arrivent quelquefois à l'union de la cornée & de la sclérotique : ces tumeurs s'érendent également sur les deux membranes. On peut même, par la dissection, les séparer ; mais il faut pour cela avoir un sujet qui soit jeune, & préparer ces membranes dès qu'il est mort.

Preuve que cette membrane recouvre toute la face antérieure du globe.

Le globe de l'œil, revêtu de ses muscles, a la figure d'un cône ou d'une pomme de pin ; il est placé au milieu de l'orbite, enveloppé de graisse, & fixé, dans cette situation, par la conjonctive, par ses muscles & le nerf optique.

Figure du globe de l'œil.

Il est attaché dans l'orbite par six

CHAP. III.

muscles, dont quatre sont droits & deux obliques. Les quatre droits, par rapport à leur situation, sont appellés, droit supérieur, droit inférieur, droit interne & droit externe, eu égard à leur usage particulier, le releveur, l'abbaisseur, l'adducteur & l'abducteur.

Noms des muscles droits.

Noms des muscles obliques.

Les deux obliques sont appellés, l'un oblique supérieur ou grand oblique, & l'autre oblique inférieur ou petit oblique. Le grand oblique est aussi appellé trochléateur, parce qu'il passe par un petit anneau cartilagineux, qui produit à peu près le même effet qu'une poulie.

Où sont attachés les muscles droits.

Les muscles droits sont attachés, par leurs extrémités postérieures, dans le fond de l'orbite, tout proche le trou optique, à l'allongement de la dure-mere qui tapisse cette cavité, par des tendons courts & étroits. Ils se terminent au milieu de la plus grande circonférence du globe par autant d'aponevroses qui s'unissent les unes aux autres, & s'avancent jusqu'à sa circonférence. Ces aponevroses forment la tunique albuginée ou le blanc de l'œil.

Attache du grand oblique.

Le muscle oblique supérieur est

attaché par un tendon étroit au fond de l'orbite, d'où il s'avance entre le droit supérieur & le droit interne vers l'apophise angulaire interne de l'os frontal: à cet endroit il se termine par un tendon grêle qui passe par un petit cercle cartilagineux fait en forme de poulie, se porte ensuite dans une gaîne obliquement en arriére sous le muscle droit inférieur, c'est-à-dire, entre ce muscle & le globe en s'élargissant, & s'attache enfin à la partie postérieure latérale du globe vers l'abducteur ou muscle droit externe. CHAP. III.

Le muscle oblique inférieur est au bas de l'orbite entre le muscle droit inférieur & le globe de l'œil: il est attaché, par son extrémité un peu tendineuse, à l'apophise nazale de l'os maxillaire vers le bord de l'orbite, d'où il passe obliquement, & va transversalement en arriére, sous le muscle droit inférieur, & va s'attacher, par un tendon un peu plat, à la partie postérieure latérale du globe de l'œil vers le tendon du muscle oblique supérieur. Attache du petit oblique.

Les usages des muscles droits se trouvent en partie indiqués par les Usage des muscles droits.

CHAP. III.

noms différens qu'on leur a donnés. Lorsqu'ils agissent tous en même temps & également, ils retiennent le globe dans un parfait équilibre; mais s'il arrive que deux de ces muscles les plus voisins agissent ensemble, ils font faire pour lors à l'œil un mouvement oblique; & si tous les muscles agissent successivement, ils font faire une espéce de mouvement circulaire au globe.

Usage des muscles obliques.

Quant aux muscles obliques, leur usage est principalement de contrebalancer l'action des muscles droits. Lorsque le grand agit seul, il fait avancer l'œil obliquement en bas; & le petit étant seul en contraction le pousse obliquement en haut: mais quand ces muscles agissent en même temps, ils portent le globe directement en dehors & à fleur de tête.

Effet du petit cercle cartilagineux.

Il est aisé cependant de voir, par l'attache de l'oblique supérieur au fond de l'orbite, & qui se termine à la partie postérieure latérale du globe vers le muscle droit externe, que ce muscle ne pourroit naturellement exécuter ses mouvemens sans comprimer l'œil & le nerf optique sur lequel il passe; & que, pour pré-

venir cet inconvénient, l'Auteur de la nature, par une des plus ingénieuses méchaniques qu'on ait pu imaginer, a donné à ce muscle une espéce de petite poulie, que nous avons dit être attachée à un petit enfoncement du coronal. Cette poulie ne sert qu'à changer la direction de ce muscle, & n'en augmente point la force. CHAP. III.

Ces mouvemens se font d'autant plus librement, que l'on trouve beaucoup de graisse dans la cavité de l'orbite, le corps de l'œil en est tout environné par sa partie postérieure, & cette graisse remplit les intervalles des muscles de l'œil, elle soutient les vaisseaux qui se portent à l'œil, & l'affermit dans son assiette, l'humecte, facilite ses mouvemens, & le maintient dans une situation convenable. Aussi voit-on que les vieillards & ceux qui sont épuisés par de longues maladies, ont les yeux plus enfoncés & les mouvemens plus gênés. Cette graisse a peu de consistence. Ce qui facilite les mouvemens des muscles de l'œil.

CHAPITRE IV.

Du globe de l'œil & de ses parties.

Composition du globe de l'œil.

LE globe de l'œil est composé de plusieurs parties qui lui sont propres, dont les unes sont plus ou moins fermes, appellées tuniques ou membranes du globe de l'œil. Les autres parties sont plus ou moins fluides, & renfermées dans des capsules membraneuses propres, ou dans les intervalles des autres tuniques. Ces fluides sont connus sous le nom d'humeurs du globe de l'œil.

Les tuniques du globe.

Les tuniques sont plusieurs : il y en a qui forment presque la coque du globe : il y en a qui ne sont qu'accessoires, & ne sont attachées qu'à une portion du globe : il y en a enfin qui sont particuliérement capsulaires, & renferment les humeurs, ou les corps diaphanes ou transparens.

Tuniques accessoires.

Les tuniques accessoires sont deux ; la tendineuse ou albuginée formée de l'expension des aponevroses des

quatre muſcles droits, & la conjonctive dont nous avons parlé.

CHAP. IV.

Membranes qui forment la coque.

Les tuniques ou membranes qui forment la coque, ſont pluſieurs : la plus externe & poſtérieure, qui fait preſque la convéxité du globe, eſt appellée ſclérotique, & l'antérieure la cornée. La moyenne eſt nommée choroïde, dont la partie antérieure s'appelle uvée. La quatriéme eſt appellée la rétine.

Les tuniques capſulaires ſont deux, ſçavoir, la vitrée & la cryſtalline.

La ſclérotique eſt la membrane la plus externe, la plus épaiſſe & la plus forte de toutes les tuniques du globe de l'œil. Elle renferme en partie celles qui compoſent le globe. Elle a été appellée par les Anatomiſtes du nom général de cornée ou de ſclérotique. Cette membrane eſt dure & épaiſſe, & forme la coque de l'œil : elle ſert d'envelope commune à toutes les parties qui concourent à la formation de cet organe. Elle eſt diviſée en deux portions inégales ; la plus petite eſt ſituée à la partie antérieure, à travers de laquelle on voit la prunelle & l'iris : ils lui ont donné le nom de cornée tranſparente ; ils

Diviſion de la ſclérotique.

CHAP. IV.

ont appellé l'autre opaque, ayant regardé la cornée transparente comme une continuation de celle-ci. Nous ne donnerons cependant le nom de cornée, qu'à celle qui est placée dans la partie antérieure; & celle qui occupe la partie postérieure, nous la nommerons sclérotique. Ces membranes sont tout à fait séparées, & différentes tant par leurs structures que par leurs usages.

Ce que l'on observe à la sclérotique.

La sclérotique est très-épaisse & d'un tissu serré & opaque. Celle des oiseaux & des poissons est ordinairement dure & osseuse en devant. Elle est percée par le nerf optique dans sa partie postérieure où elle est fort épaisse : cette épaisseur diminue à mesure qu'elle approche de la cornée. Elle est percée d'espace en espace & très-obliquement par de petits vaisseaux sanguins. Elle est encore traversée d'une maniére particuliére par des filets de nerfs, qui entrent dans sa convéxité à quelque distance du nerf optique : ces petits nerfs se glissent dans l'épaisseur de la tunique, & percent sa concavité vers la cornée.

CHAP. IV. Ce que l'on observe à la cornée.

La cornée est aussi diaphane que le cryſtal; ce qui fait nommer vulgairement cette partie le miroir de l'œil à cause de sa transparence. Cette membrane est dure, compacte, & composée de plusieurs petites lames ou feuillets étroitement liés ensemble. Elle ne reçoit que des vaisseaux lymphatiques.

Ce que forme la cornée.

La cornée ne forme point, avec la sclérotique, une figure parfaitement ronde; mais elle saillit un peu en dehors, faisant une voute avancée, dans les uns plus, & dans les autres moins. Cette saillie de la cornée est bien propre à rassembler plus de rayons, plus d'images de la part des objets qui s'offrent sur les côtés des yeux.

De quelle façon elle est jointe à la sclérotique.

La cornée est adhérente à la sclérotique d'une maniére assez singuliére; ce qu'on remarque plus aisément après avoir laissé macerer pendant quelque temps un œil dans l'eau tiéde, & le laisser même jusqu'à ce qu'il se corrompe un peu; & l'ayant ensuite suspendu à un fil, on le plonge pendant un demi-quart d'heure dans l'eau bouillante: par ce moyen on sépare sans peine la cornée d'avec

CHAP. IV. la sclérotique avec la pointe du scapel. L'on apperçoit le tissu fibreux qui unit ces deux membranes; on voit pour lors qu'elles sont toutes deux, à l'endroit de leur adhérence, taillées en biseau, & d'un sens opposé par où elles sont appliqués l'une contre l'autre. La surface inclinée ou le biseau de la cornée est dessous, celui de la sclérotique est appliqué dessus. Messieurs Brisseau & Demours ont été les premiers qui en ayent parlé, & ont donné l'un & l'autre la façon de séparer ces deux membranes.

Ce que l'on observe à la cornée. La cornée est percée d'une infinité de petits trous, presque imperceptibles, au travers desquels sort continuellement un fluide, qui se dissipe aussi tôt: il est fort aisé de l'appercevoir après la mort, en comprimant l'œil; & l'expérience prouve que, si après avoir fait sécher la cornee, on réitéroit plusieurs fois la compression, on verroit autant de fois reparoître ce fluide sur sa surface.

Nom que l'on donne à la troisiéme membrane. La troisiéme membrane du globe de l'œil est connue sous le nom de choroïde, ainsi nommée par rap-

port à l'analogie que l'on a cru remarquer entre l'usage du chorion d'un fœtus & de celle-ci.

Cette membrane est adhérente à la sclérotique par le moyen de quantité de petits vaisseaux, depuis l'insertion du nerf optique jusqu'à son union avec la cornée, où elle quitte la circonférence du globe, & forme une cloison percée qui sépare le petit segment du globe d'avec le grand segment. Cette portion ou cloison percée est communément appellée en particulier uvée. On a aussi donné autrefois le même nom à la seconde tunique en général; & comme cette portion est différemment colorée en plusieurs sujets, on l'a encore nommée iris,

Nom que l'on donne à cette cloison percée.

La choroïde se divise en deux lames. La première ou externe est la plus forte, elle paroît noire comme l'interne, à cause de sa transparence. Environ à une ligne & plus de distance de l'union de la cornée, cette lame externe est plus intimement collée à la sclérotique. Tout autour de cette adhérence elle change de couleur, & forme comme une ceinture blanchâtre de la même lar-

Division de la choroïde.

CHAP. IV.

geur que l'adhérence; attenant du bord de la sclérotique, cette ceinture blanche paroît plus forte qu'ailleurs, & d'un tissu particulier : on appelle cette adhérence improprement ligament ciliaire. En examinant la surface interne de cette lame, on y découvre quantité de lignes plates, arrangées en maniére de tourbillons. Ce sont des vaisseaux, qui ont été appellés par Stenon, *vasa vorticosa*, ou vaisseaux tournoyans.

Ce que l'on trouve en examinant la surface interne.

La lame interne de la choroïde est plus mince que l'externe. La surface intérieure est couverte d'une substance noirâtre entremêlée de rouge. Elle est appellée par Ruych, lame Ruychienne.

Changement qui arrive à la choroïde.

La couleur de la choroïde change dans les différens âges: elle est brune dans les enfans, elle l'est un peu moins à l'âge de vingt ans, à trente ans elle commence à prendre une couleur de gris de lin foncé; & à mesure que l'on avance en âge, cette couleur s'éclaircit si fort, qu'à l'âge de quatre-vingts ans elle se trouve presque blanche. Les différentes couleurs, brune ou noire, qui fait

l'enduit qui se trouve à la partie postérieure de l'uvée, produit la plus grande partie des différentes couleurs de l'iris. CHAP. IV.

Du bord de la circonférence intérieure de la choroïde, s'étend un grand nombre de fibres paralleles & ligamentaires tournées vers le centre du globe de l'œil, qui s'attachent fortement à la plus grande circonférence de la membrane capsulaire du cryſtallin, & forment le ligament ciliaire, ou fibres ciliaires, appellé par quelques-uns cercle ciliaire, qui a environ une demi-ligne en longueur. Sa surface postérieure est couverte d'une substance un peu plus noire & moins épaisse que celle qui couvre la lame interne de la choroïde. Ce cercle est lié fort intimement à la membrane de l'humeur vitrée, & forme plusieurs sillons appellés ciliaires, que l'on apperçoit en séparant le corps vitré de ce ligament.

Ce que forme le bord de la circonférence intérieure de la choroïde.

Ce que forme ce cercle.

On donne particuliérement à la portion antérieure, ou cloison percée de la choroïde, le nom d'uvée, celui de prunelle ou pupille au trou dont le centre de cette cloison est

Noms que l'on donne à la portion antérieure de la choroïde.

CHAP. IV.

percé ; celui d'iris à la lame antérieure de la même cloiſon ; & enfin celui de *proceſſus*, ou procès ciliaires, à des replis rayonnés de la lame poſtérieure.

Ce que l'on obſerve entre les deux lames de l'uvée.

On découvre entre les deux lames de l'uvée deux plans de fibres très-minces qui paroiſſent charnus ; ſçavoir, un plan de fibres orbiculaires autour de la circonférence de la prunelle, & un plan de fibres rayonnées. Ces deux plans ont des uſages différens. Les orbiculaires ſervent à rétrécir la prunelle, & les rayonnées à la dilater. Elle ſe dilate à l'obſcurité & dans la paralyſie des nerfs optiques, par le repos ou l'affaiſſement de ſes fibres : elle ſe retrécit à la lumiére, ſur-tout à la lumiére vive, par le gonflement de ſes fibres dans leſquelles cette vive lumiére appelle les *eſprits*, ou ſelon le plus ou le moins d'éloignement des objets.

Uſage de ces deux plans de fibres.

Les cas où la pupille ſe dilate, & ceux où elle ſe reſſerre.

Quelques-uns prétendent que l'uvée dans l'œil de l'homme eſt convéxe ; d'autres, au contraire, ſoutiennent qu'elle eſt plane, & non convéxe, étant aiſé d'expliquer cette convéxité apparente par la réfraction des rayons de lumiére dans leur

passage à travers de la cornée & de l'humeur aqueuse.

La membrane qui suit, est la rétine : elle est la troisiéme tunique du globe de l'œil, & la quatriéme, suivant nous, ayant fait deux membranes distinctes de la sclérotique & de la cornée.

Structure de la rétine.

La rétine est d'un tissu fort différent de celui des autres tuniques. Elle est blanchâtre, mollasse, & comme médullaire, à peu près semblable à du pain à chanter mouillé, mais beaucoup plus transparente. Elle paroît plus épaisse que la choroïde ; elle s'étend depuis l'insertion du nerf optique jusqu'à la circonférence la plus grande du ligament ciliaire. Elle est, dans tout ce trajet, collée à la surface interne de la choroïde. Elle se trouve traversée par plusieurs vaisseaux sanguins. On y découvre, à l'endroit du nerf optique, une espéce de petit bouton blanchâtre ou médullaire.

Etenduë de la rétine.

Le nombre des humeurs du globe de l'œil.

Les corps transparens, ou humeurs du globe de l'œil, sont au nombre de trois ; sçavoir, l'humeur aqueuse, l'humeur cristalline, & l'humeur vitrée. Ces humeurs sont ren-

CHAP. IV.

fermées dans le globe, & se trouvent placées vis-à-vis les unes des autres.

Ce que c'est que l'humeur aqueuse, & l'espace qu'elle occupe.

La premiére, ou la plus antérieure, est l'humeur aqueuse. C'est une liqueur très-coulante, limpide & transparente, quoiqu'un peu visqueuse. Elle occupe & remplit l'espace qui est entre la cornée & l'uvée, & celle qui est entre l'uvée & le cryſtallin, de même que le trou de la prunelle. On donne le nom de chambres aux deux espaces qu'elle occupe entre la cornée & le cryſtallin : l'une est appellée la chambre antérieure, & l'autre chambre postérieure; l'antérieure se prend depuis la cornée jusqu'à l'uvée, & la postérieure depuis la face interne de l'uvée jusqu'au cryſtallin. Ces deux chambres, ou intervalles, sont remplies par cette humeur, & communiquent entr'elles par le trou de la prunelle ; on diroit que l'iris flotte dans cette humeur.

Etenduë de ces deux chambres.

Il y a des Anatomiſtes qui pensent que la chambre antérieure a ordinairement une ligne d'épaiſſeur, & la postérieure un quart de ligne.

Le nom de la seconde

Le second corps transparent, ou humeur du globe de l'œil, s'appelle

le cryſtallin, par rapport à ſa reſſemblance au cryſtal. C'eſt un petit corps lenticulaire placé immédiatement au deſſous de l'humeur aqueuſe, & logé dans une petite foſſette ou cavité appellée chaton du cryſtallin, que l'on trouve dans la partie antérieure de l'humeur vitrée. Il y eſt retenu par une capſule membraneuſe qui l'envelope, appellée capſule du cryſtallin, ou membrane arachnoïde, ou bien cryſtalloïde, & par les fibres ciliaires.

Comment il y eſt retenu.

L'on trouve ſous la capſule de la plûpart des cryſtallins de l'homme & des animaux à quatre pieds une liqueur. Cette liqueur a deux uſages: premiérement elle empêche que le cryſtallin ne ſe deſſéche; ſecondement elle fournit à ſa nourriture.

Ce que l'on trouve ſous la capſule.

La figure du cryſtallin, que nous avons dit être ordinairement lenticulaire, eſt de telle ſorte que la face poſtérieure eſt plus convéxe que ſa face antérieure. Celui des poiſſons eſt preſque ſphérique, peut être à cauſe que cet animal doit voir clair dans l'eau où il vit.

Figure du cryſtallin.

Le cryſtallin eſt compoſé de pluſieurs petites lames tranſparentes,

Compoſition du cryſtallin.

CHAP. IV.

placées les unes sur les autres, à peu près comme les pellicules d'un oignon; ce dont on peut s'assurer, en le faisant tremper dans une eau composée avec une partie d'eau forte & trois parties d'eau commune.

Ce que l'on observe au cryſtallin.

On remarque que le cryſtallin est d'une consistence médiocrement ferme, étant plus dur dans les hommes que dans les enfans. Cette dureté augmente à mesure qu'ils avancent en âge; elle ne s'étend pas également sur toutes les parties, le milieu étant plus dur que les extrémités.

Pour ce qui est de sa couleur, on ne lui en trouve aucune, jusqu'à environ vingt-cinq ans, où il commence à prendre vers son centre une petite couleur jaunâtre, qui s'étend par dégrés vers sa circonférence jusqu'à l'âge d'environ quatre-vingts ans, qu'il ressemble à un petit morceau d'ambre fin & transparent.

Nom de la troisiéme humeur de l'œil.

Le troisiéme corps transparent du globe de l'œil est l'humeur vitrée, ainsi nommée, parce qu'elle ressemble beaucoup à du verre fondu. C'est une liqueur gélatineuse, très-claire, renfermée dans une capsule membraneuse très-fine & transpa-

rente, qu'on appelle tunique vitrée, & avec laquelle elle forme une masse à peu près de la consistence d'un blanc d'œuf. CHAP. IV.

Cette humeur occupe la plus grande partie du globe de l'œil, sçavoir presque toute l'espace qui répond à l'étenduë de la rétine, excepté un petit endroit derriére l'uvée, où elle forme une fossette dans laquelle est logé le cryſtallin. Ce corps est renfermé dans une capsule, appellée tunique vitrée, ou membrane hyaloïde, qui est composée de deux lames intimement collées ensemble jusqu'au bord de la surface concave: à cet endroit, cette tunique est gravée tout autour par des sillons disposées en maniére de rayons, dans lesquels sont nichés les procès ciliers, faits par les plis, ou les feuillets de la lame interne de l'uvée. Cette capsule parvenue au bord de la fossette, les deux lames s'écartent l'une de l'autre: la lame externe couvre la face antérieure du cryſtallin, la lame interne couvre sa face postérieure, & revêt en même temps le chaton de l'humeur vitrée dans laquelle se trouve renfermé le cryſtallin.

L'espace qu'elle occupe.

Le nom que l'on donne à la membrane qui la renferme.

Ce que fait cette capsule.

CHAP. IV.

Comment le cryſtallin eſt maintenu dans ſon chaton.

Le cryſtallin eſt non-ſeulement retenu dans ſon chaton par la lame externe, appellée membrane arachnoïde, parce qu'elle reſſemble à une toile d'araignée; mais encore par les fibres ciliaires. Ces fibres ſont pliſſées en maniére de poignet de chemiſe, parce que d'une grande circonférence où elles étoient étendues, elles ſont réduites en un très-petit cercle qui entoure le cryſtallin, & le tient aſſujetti.

Ce que fait la lame interne de la tunique vitrée.

La lame interne de la tunique vitrée jette dans toute l'épaiſſeur de la maſſe vitrée quantité d'allongemens cellulaires & des cloiſons entrecoupées qui forment quantité de petites cellules propres à contenir cette humeur. Ces cellules ſe communiquent les unes aux autres par de petits canaux; ce qui fait que ces cellules ſe vuident ſucceſſivement, lorſque le corps vitrée ſe trouve ſéparé de l'œil.

L'on obſerve que la portion antérieure de la capſule cryſtalline eſt plus épaiſſe que la portion poſtérieure, & qu'elle eſt élaſtique.

CHAPITRE V.

Des nerfs qui se distribuent à toutes les parties du globe de l'œil.

Ce que l'on entend par nerf.

LEs nerfs sont des cordons blanchâtres & cylindriques qui partent du cerveau, de la moëlle allongée & de celle de l'épine, & qui se distribuent dans toutes les parties du corps.

Leur structure & leur usage.

Ils sont formés de l'assemblage de petits filets fort fins : que s'ils ne sont pas creux, ils sont disposés de maniére qu'il y coule une liqueur très-fine & très-subtile qu'ils reçoivent du cerveau. C'est par le moyen de cette liqueur qu'on appelle esprit animal, que les nerfs sont le principe du mouvement & du sentiment, & par conséquent les organes par lesquels le corps & l'ame agissent l'un sur l'autre.

Les nerfs optiques sont les plus considérables que les yeux reçoivent ; on les appelle optiques ou

CHAP. V.

D'où prennent naissance les nerfs optiques, & par où ils passent.

visuels. Ils prennent leur origine de la partie inférieure des éminences du cerveau, appellées couches des nerfs optiques; ils forment une petite courbe, & s'approchent ensuite l'un de l'autre vers la partie supérieure de la selle turcique, ou sphénoïdale; de là ils passent sur la partie antérieure de la glande pituitaire, & s'unissent; après quoi ils se séparent, & s'étendent obliquement vers les trous optiques de l'os sphénoïde, par où ils passent, pour aller s'insérer chacun à son œil, à la partie postérieure de la sclérotique.

Insertion du nerf optique.

L'insertion du nerf optique dans le globe n'est pas directement à l'opposite de la prunelle; de sorte que la distance n'est pas la même, étant plus grande du côté des tempes, & plus petite du côté du nez.

Ce qui recouvre le nerf optique.

Le corps de chaque nerf optique est recouvert de la dure-mere & de la pie-mere, laquelle s'unit à la sclérotique sans la produire. La dure-mere ne recouvre le nerf optique qu'en entrant dans l'orbite; au contraire la pie-mere s'y enfonce dans tout son trajet par divers replis dans la cavité des tuyaux nerveux, & dans

ces replis est renfermé la moëlle. Cette structure est celle du nerf optique, comme on le peut voir, en le faisant sécher, & même celle de tous les nerfs.

Ce que l'on observe à ce nerf en entrant dans l'œil.

Le nerf optique, en entrant dans l'œil, devient comme étranglé, & forme un petit bouchon blanchâtre, de la circonférence duquel naît la rétine, & non de l'expension médullaire du nerf optique.

Divers sentimens sur la structure du nerf optique.

Quoique nous ayons dit que le nerf optique est recouvert de la dure-mere & de la pie-mere qui lui sert de gaîne, laquelle s'unit à la sclérotique sans la produire; plusieurs Anatomistes croient cependant que la sclérotique n'est que la continuade la dure-mere, la choroïde de la pie-mere, & la rétine faite de l'expension du nerf optique. Ceux qui sont d'un sentiment opposé, veulent que les membranes, que nous venons de nommer, soient d'un tissu différent de la dure-mere & de la pie mere, de même que la rétine, de la partie médullaire du nerf optique.

Le nerf optique n'est pas le seul qui se distribue au globe de l'œil,

CHAP. V.

Quels sont les autres nerfs qui vont aux yeux.

il reçoit plusieurs petits nerfs particuliers qui rempent de côté & d'autre le long du nerf optique, depuis son entrée dans l'orbite, jusqu'à son insertion au globe. Ces petits nerfs servent aux mouvemens des yeux; tel que la troisième paire, la quatriéme, une partie de la cinquiéme, la sixiéme, ainsi que l'intercostal, suivant quelques-uns.

D'où part la troisiéme paire, & par où elle passe.

La troisiéme paire est celle des moteurs des yeux : ils viennent du bord antérieur de l'éminence annulaire, sortent du crâne par la fente orbitaire supérieure, & se partagent en quatre branches, dont l'une va se distribuer au muscle releveur de l'œil, & fournit des filets au releveur de la paupiére. Les trois autres vont aux muscles abbaisseur, abducteur & au petit oblique. Outre ces branches cette paire en fournit une petite très-courte, qui le plus souvent vient du commencement de la branche qui se distribue au petit oblique. Cette petite branche forme d'abord un petit ganglion lenticulaire, qui jette plusieurs filets très-fins autour du nerf optique, lesquels après avoir percé la membrane sclérotique,

Distribution des branches de la troisiéme paire.

Ce que forme une de ces branches.

rotique, se glissent ensuite entre cette membrane & la choroïde jusqu'à l'iris, & s'y distribuent par des ramifications très-déliées qui vont se terminer au cercle ciliaire & aux muscles rayonnés de l'iris. Ce ganglion fournit encore d'autres filets qui communiquent avec le rameau nazal de la branche ophtalmique.

Où vont se terminer ces petites ramifications.

La quatriéme paire est celle des nerfs pathétiques ou trocléateurs: ils prennent leur origine de la moëlle allongée, derriére les éminences nates, & naissent de la partie latérale de l'expension médullaire, sortent du crâne par la fente sphénoïdale, & vont se perdre au muscle de l'œil, nommé grand oblique. Elle jette, chemin faisant, des petits filets de côté & d'autre, & paroît communiquer avec la premiére branche de la cinquiéme paire, c'est-à-dire, avec le nerf ophtalmique ou orbitaire.

Nom que l'on donne à la quatriéme paire.

Où va se terminer la quatriéme paire.

La cinquiéme paire tire son origine antérieurement des parties latérales de l'éminence annulaire par plusieurs filets qui forment deux gros troncs un peu applatis: chacun de ces troncs se partagent en trois grosses bran-

D'où part la cinquiéme paire.

CHAP. V.

ches, distinguées en antérieure, en moyenne, & en postérieure.

Nom que l'on donne à la branche antérieure, & sa division.

L'antérieure, appellée ophtalmique, est la seule qui se distribue aux yeux : elle s'avance vers la fente sphénoïdale, par laquelle elle sort du crâne pour entrer dans l'orbite. Elle se divise en trois rameaux, & quelquefois en deux. De ces trois rameaux il y en a un supérieur, que l'on appelle surcilier ou frontral, un interne, appellé nazal, & un externe, appellé lacrymal, ou mieux encore temporal.

Où va le rameau supérieur.

Le rameau supérieur ou surcilier va tout le long du périoste de l'orbite, & ayant passé par le trou surcilier ou l'échancrure, il se distribue au muscle surcilier, au muscle frontal, & à la portion supérieure du muscle orbiculaire des paupiéres.

Où va le rameau interne.

Le rameau interne ou nazal, après avoir communiqué par un ou deux petits filets avec le ganglion lenticulaire, ou la ramification du nerf de la troisiéme paire, se partage en deux autres rameaux, dont l'un rentre dans le crâne, en passant par le trou orbitaire interne, & en ressort de nouveau par les trous de la lame

cribleuſe de l'os ethmoïde, pour aller vers le nez à la membrane pituitaire & à la caroncule lacrymale.

Où va le rameau externe.

Le rameau externe ou temporal va ſe terminer à la glande lacrymale, & fournit des petits filets aux parties voiſines.

Nom que l'on a donné à la ſeconde branche de la cinquiéme paire, & où elle ſe diſtribue.

La ſeconde branche de la cinquiéme paire, appellée maxillaire ſupérieure, jette auſſi un rameau qui paſſe par le canal oſſeux de la partie inférieure de l'orbite ; & étant ſorti par le trou orbitaire inférieur, ſe diſtribue à la portion voiſine du muſcle orbiculaire des paupiéres, & communique avec un rameau de la portion dure.

D'où naiſſent les nerfs de la ſixiéme paire, & où va-t-elle ſe diſtribuer.

Les nerfs de la ſixiéme paire naiſſent de la partie poſtérieure de l'éminence annulaire. Ces nerfs ſont menus, mais un peu plus gros que ceux de la quatriéme, qui ſont quelquefois doubles ou fendus en deux, avant leur engagement dans la dure-mere, vont enſuite paſſer par la fente ſphénoïdale, & ſe diſtribuent au muſcle abducteur, ou muſcle externe de l'œil.

Où va ſe diſtribuer la ſeptiéme paire.

La portion dure de la ſeptiéme paire, ou du nerf auditif, donne des rameaux à la partie ſupérieure,

CHAP. V.

à l'inférieure, & à la latérale externe du muscle orbiculaire, dont un communique avec le nerf sourcilier, & un autre avec le nerf sousorbitaire.

Tous les Anatomistes ont cru que le nerf intercostal prenoit son origine de la cinquiéme & sixiéme paire, pour aller se ramifier entre les côtes. Mais feu M. Petit, Docteur en Médecine, a démontré à l'Académie Royale des Sciences en 1727, que les nerfs intercostaux, en communiquant avec la cinquiéme & la sixiéme paire de la moëlle allongée, fournissent des rameaux qui portent des esprits dans les yeux. Cet Anatomiste, en étudiant aussi exactement qu'il a fait la Névrologie, & curieux de sçavoir quel est le rapport de l'intercostal aux yeux, sur quelles parties précisément tombe ce rapport, & quelles maladies en peuvent naître; cet Académicien, après nombre d'expériences faites sur des chiens vivans auxquels il avoit coupé l'intercostal, vis-à-vis la troisiéme ou quatriéme vertebre du col, l'œil du côté de ce nerf coupé est devenu moins brillant, larmoyant, chassieux; la cornée a été moins convexe, la

Sentiment de feu M. Petit, sur le nerf intercostal.

pupille moins dilatée, tout y a marqué l'absence des esprits animaux, fournis par l'intercostal, d'où il a paru qu'elle fournit des esprits animaux à la conjonctive, aux glandes de l'œil & aux fibres qui dilatent la prunelle.

CHAP. V.

CHAPITRE VI.

De la distribution des artéres qui vont au globe de l'œil & à ses parties contigues, pour y porter la nourriture, & des veines qui rapportent le superflu.

CHAP. VI.

LEs artéres sont des vaisseaux destinés à recevoir le sang du cœur, pour le distribuer dans toutes les parties du corps.

Ce que l'on entend par artére.

Les veines ne sont qu'une continuation des dernières divisions des artéres. Ces vaisseaux rapportent de toutes les parties au cœur une portion de sang qui avoit été distribué dans ces mêmes parties par les artéres.

Ce que l'on entend par veine.

Les artéres, qui vont au globe de

Les artéres

CHAP. VI. qui vont aux yeux.

l'œil & à ſes parties contigues, ſont des branches des carotides externes & internes. Les artéres carotides, parvenues à la hauteur du larinx, ſe diviſent en deux branches, dont l'une s'appelle externe, & l'autre interne.

Diſtribution de la carotide externe aux yeux.

L'artére carotide externe, au moyen de l'artére maxillaire externe ou angulaire avec l'artére temporale & l'artére frontale, donne pluſieurs ramifications aux tégumens qui environnent l'œil & à toutes les portions du muſcle orbiculaire, leſquelles ramifications communiquent avec celles qui ſe diſtribuent à la membrane des paupiéres & à la caroncule lacrymale.

La même carotide externe, au moyen de la branche appellée artére maxillaire interne, envoie dans l'orbite, par la fente orbitaire inférieure, ou fente ſphénoïdale maxillaire, un rameau conſidérable qui ſe diſtribue au périoſte de l'orbite, aux muſcles de l'œil, au releveur de la paupiére, à la graiſſe, à la glande lacrymale, à la membrane conjonctive, tant à celle de l'œil, qu'à celle des paupiéres & à la ca-

roncule lacrymale. Elle a des communications avec la carotide interne : il en part une artériole qui va aux cellules ethmoïdales du nez par le petit trou orbitaire interne postérieur.

Distribution de la carotide interne.

L'artére carotide interne, étant entrée dans le crâne, jette des petits rameaux qui accompagnent le nerf optique, & les nerfs qui passent par la fente sphénoïdale, un de ces petits rameaux artériels s'insinue dans l'épaisseur du nerf optique, & produit sur la rétine les petites artérioles qu'on voit assez distinctement sur les parois internes de cette membrane. Les autres se rencontrent avec les petites ramifications de la carotide externe : elles pénétrent l'épaisseur de la partie postérieure de la sclérotique, & après avoir fait un peu de chemin plus en avant dans cette épaisseur, elles la percent au dedans en quatre ou cinq endroits, environ à une égale distance entre le nerf optique & la prunelle.

Ce qu'elle produit sur la rétine.

C'est par le moyen des artéres carotides internes, qui accompagnent les nerfs optiques, qu'on peut expliquer la pesanteur des yeux & le peu

CHAP. VI.

de force qui reſte après les contentions d'eſprit, & les fatigues du corps, pour ſupporter la lumiére, & même l'envie que l'on a de dormir après le repas.

Ce que font les petits rameaux artériels, après avoir percé la ſclérotique.

Les petits rameaux artériels, ayant percé la ſclérotique en quatre ou cinq endroits, percent par autant d'endroits la lame externe de la choroïde, & forment entre cette lame & la lame interne les *vaſa vorticoſa*, ou tourbillons vaſculaires de Stenon, de même que les étoiles vaſculaires de la lame interne de la choroïde. On en voit auſſi de petits filets vaſculaires très-adhérens à la membrane vitrée. Ces mêmes petits rameaux artériels, avant de former les tourbillons, envoient preſque tout droit à la circonférence de l'uvée, des artérioles qui forment dans ſon épaiſſeur une eſpéce de cercle vaſculaire, dont il part des capillaires juſqu'à la membrane cryſtalline.

Où répondent les veines.

Les veines de toutes ces parties répondent à peu près aux artéres. C'eſt par elles que ce qui n'a pu être employé à la nourriture & à la ſecrétion, eſt rapporté par des ca-

naux veineux proportionnés, lesquels se réunissent de côté & d'autre dans la duplicature de la choroïde, en de petits troncs qui se jettent dans la sclérotique, & après en avoir reçu plusieurs veines capillaires, les traversent de dedans en dehors, & vont se réunir dans les jugulaires, tant internes qu'externes : il y en a qui vont dans les sinus orbitaires, les sinus caverneux & les sinus pétreux. CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

Divers sentimens sur l'entretien de l'humeur aqueuse, sur la nourriture du cristallin & de l'humeur vitrée.

CHAP. VII.

LEs sentimens sont partagés sur la production de l'humeur aqueuse. Les uns prétendent qu'elle est filtrée par des glandes situées dans l'uvée, ou dans le ligament ciliaire, ou dans l'un & l'autre : d'autres, par une espéce de transsudation de l'humeur vitrée & de l'humeur cristalline:

CHAP. VII.

d'autres enfin, par des vaisseaux lymphatiques. Tous supposent que ces artéres déchargent ce qu'elles contiennent par une infinité de petites ouvertures situées autour de la plus grande circonférence de l'uvée ou ligament ciliaire, ou même de tous les deux.

M. Nuck a un sentiment tout différent. Il prétend avoir trouvé des vaisseaux lymphatiques qui se terminent dans la cornée, & fournissent l'humeur aqueuse : il les a appellés conduits aqueux des yeux.

Il est facile de découvrir l'erreur de la plûpart de ces opinions. Premiérement les prétendues glandes situées dans l'uvée ou dans le ligament ciliaire n'ont été découvertes par aucun Anatomiste. Secondement, ceux qui soutiennent que cette humeur est fournie par une transsudation du cryſtallin & de l'humeur vitrée, ne sont pas fondés sur de milleurs principes ; car il paroît que le fluide, qui remplit les petites vessies de l'humeur vitrée, celui qui se trouve entre le cryſtallin & la capsule, est tout différent de l'humeur aqueuse. A l'égard de l'opinion

Ce que l'on doit penser de la transsudation de l'humeur cryſtalline & vitrée.

fondée sur le succès de certaines injections qui ont fait voir une infinité de vaisseaux fort fins & courts qui se terminent à la partie antérieure de la circonférence de l'uvée, près du bord de la cornée, & qui s'ouvrent immédiatement dans la chambre antérieure ; cette découverte pourroit n'être pas certaine, quoiqu'elle paroisse la plus probable, attendu que l'injection d'une liqueur dans des artéres ou des veines aussi fines doit y occasionner des changemens considérables, tant dans leur diamétre que dans leur situation.

CHAP. VII. Injections faites pour découvrir les vaisseaux qui servent à l'entretien de l'humeur aqueuse.

Si les sentimens sont partagés sur la production & la réparation de l'humeur aqueuse, ils ne le sont pas moins sur la nourriture du crystallin. Plusieurs prétendent que la nourriture du crystallin est fournie par certains vaisseaux lymphatiques, qui, après avoir passé par le ligament ciliaire, entrent dans le crystallin même : ainsi ils admettent une communication immédiate entre le ligament ciliaire, le crystallin & sa capsule. D'autres croient qu'il est nourri par une espéce de transudation de l'humeur vitrée. Il y en a

Sentimens sur la nourriture du crystallin.

CHAP. VII. qui nient la communication du cryſtallin avec ſa capſule par le moyen des vaiſſeaux, & cependant aſſurent que le fluide provenant des vaiſſeaux qui paſſent par le ligament ciliaire, ſert à nourrir le cryſtallin.

Les Auteurs qui ont le mieux écrit ſur cette matiére, prétendent qu'il n'y a pas la moindre communication entre le cryſtallin & ſa capſule. La ſeconde opinion ne paroît pas plus vraiſemblable, ſi l'on conſidére la différence qu'il y a entre le fluide qui remplit les cellules de l'humeur vitrée, & celui que l'on trouve entre le cryſtallin & ſa capſule. D'autres penſent, avec plus de vraiſemblance, que le cryſtallin eſt nourri par le fluide qui eſt apporté au travers de la ſubſtance de l'humeur vitrée par cette artére lymphatique qui ſe vuide par ſes extrémités entre le cryſtallin & la capſule, & que ce fluide eſt abſorbé par le cryſtallin.

Divers ſentimens ſur la nourriture de l'humeur vitrée.

Les avis ſont également partagés ſur ce qui regarde l'humeur vitrée. Pluſieurs penſent qu'elle reçoit ſa nourriture des artéres lymphatiques continuées de celles qui forment la lame vaſculaire de la rétine, qui

passent à travers la lame nerveuse, & qui percent de tous côtés la capsule de l'humeur vitrée. D'autres soutiennent qu'elle est nourrie par les artéres lymphatiques qui s'étendent de la premiére branche des artéres de la choroïde. Quelques-uns veulent que ce soit par ceux qui s'étendent de la seconde, & d'autres enfin s'imaginent que c'est par ceux de la troisiéme.

Ce que devient le superflu des fluides.

Le superflu des fluides, qui n'a pu être employé à l'entretien & à la nourriture du globe de l'œil & de ses parties contigues, est repris par des veines lymphatiques destinées à rapporter les différens fluides. Celui de l'humeur aqueuse sort en partie par les pores de la cornée, & est en partie absorbé par les vaisseaux situés dans le ligament ciliaire, & le reste par les différens vaisseaux lymphatiques.

CHAPITRE VIII.

Des usages des parties de l'œil, & de celles qui l'environnent.

L'ORBITE dans laquelle l'œil est renfermé, sert à le garantir des injures extérieures, conjointement avec les paupiéres, dont les bords sont toujours tendus par les cartilages qui se trouvent aux extrémités. Ces cartilages nommés tarses rendent leur application plus exacte, & les paupiéres par leurs mouvemens continuels & prompts empêchent le passage d'une lumiére trop vive dans les yeux, expriment & distribuent régulièrement la lymphe lacrymale sur leur surface.

Usage des paupiéres.

Cette sécrétion se fait de cette maniére. La glande lacrymale, placée entre la partie supérieure & externe du globe de l'œil & la voute de l'orbite, en conséquence de cette situation, chaque fois que l'œil se meut, cette glande est légérement comprimée, les larmes en découlent par plusieurs petits conduits, & l'œil est

Méchanisme de la sécrétion de la lymphe lacrymale.

mouillé ; c'eſt ainſi que le mouvement de l'œil favoriſe l'écoulement des larmes, & que les larmes, en s'écoulant, facilitent le mouvement de l'œil.

Les conduits excréteurs de la glande lacrymale, étant placés ſous la paupiére ſupérieure, les larmes qui en découlent, mouillent d'abord la partie ſupérieure, & enſuite elles ſe répandent ſur tout le globe ; mais comme l'œil eſt ſphérique, & que le cartilage des paupiéres eſt arrondi par le bord qui touche le globe de l'œil, l'angle qui réſulte de ce contact, forme une gouttiére à chaque paupiére ; & ces gouttiéres conduiſent les larmes vers le grand angle de l'œil. Les larmes peuvent même s'amaſſer en aſſez grande quantité dans ces gouttiéres, ſans qu'il s'en répande ; parce que le bord extérieur des paupiéres eſt enduit d'une humeur graſſe, qu'on nomme chaſſie, qui s'y oppoſe.

Ce qui réſulte de la poſition des conduits ſous la paupiére.

Ce qui empêche les larmes de ſe répandre.

C'eſt à feu M. Petit, très célébre Chirurgien de Paris, à qui nous ſommes redevables de l'explication de ce méchaniſme. Il a obſervé que quand les paupiéres ſont fermées,

CHAP. VIII.

comme leur bord interne eſt arrondi, elles ne ſe touchent que par leur bord extérieur : alors la gouttiére de la paupiére ſupérieure & celle de l'inférieure, en ſe touchant, n'en forment qu'une qui eſt plus grande, & qui, appuyée ſur le globe de l'œil, fait avec ce globe un canal triangulaire, par lequel les larmes coulent de l'angle externe vers l'angle interne, c'eſt-là que les larmes forment une eſpéce de lac, en rempliſſant l'eſpace qui ſe trouve entre l'angle interne des paupiéres & le globe de l'œil ; car l'angle interne des paupiéres eſt éloigné du globe de l'œil de plus de deux lignes : c'eſt cette diſtance qui fait la longueur du lac, où s'aſſemblent les larmes.

Ce qui favoriſe le cours des larmes.

Pluſieurs choſes favoriſent le cours de la lymphe lacrymale vers les points lacrymaux ; premiérement, les bords ciliaires des paupiéres ; ſecondement, la viſcoſité de la matiére qui ſe ſépare par les glandes ciliaires ; troiſiémement, la caroncule lacrymale qui fait l'office de digue & détermine ce fluide du côté des points lacrymaux ; quatriémement, les points lacrymaux ſont

toujours ouverts étant cartilagineux à leurs orifices : s'ils eussent été membraneux, la moindre compression les affaisseroit, & ils ne seroient pas toujours dans l'état où il convient qu'ils soient pour recevoir continuellement les larmes à mesure qu'elles s'assemblent : de plus ces ouvertures sont naturellement tournées du côté de l'œil, & elles s'y tournent encore plus, lorsque nous fermons les yeux, de maniére qu'elles ne sont point bouchées par l'approche des paupiéres, les yeux même fermés. Le point lacrymal supérieur & l'inférieur se touchent sans se boucher l'un l'autre ; parce qu'ils ne se touchent que par la portion qui regarde le bord interne des paupiéres.

Principales causes du passage des larmes.

La seconde cause du passage des larmes, & que l'on peut regarder comme une des principales, c'est la disposition des points lacrymaux, du sac lacrymal & du canal qui s'ouvre dans le nez ; toutes ces parties faisant une même continuité de canal, qui par sa figure & son usage la fait nommer le syphon lacrymal par notre Auteur.

Usage des cils.

L'usage des cils est d'empêcher

CHAP. VIII. qu'aucun corps étranger n'entre dans l'œil : les sourcils servent à empêcher la sueur d'entrer dans l'œil, & à modérer, l'impression d'une trop grande lumiére, sur tout lorsqu'elle vient d'en-haut. La conjonctive sert à maintenir le globe dans sa situation naturelle. Quant à l'usage des muscles de l'œil, ils servent en général à le tourner vers les objets que nous regardons ; ce qu'ils font avec d'autant plus de facilité, que le globe de l'œil se trouve entouré de quantité de graisse ; ce qui rend les nerfs & tous les vaisseaux qui le retiennent, propres à céder à la moindre action de ses muscles.

Usage des muscles droits. L'usage particulier des muscles droits du globe de l'œil sont destinés à tourner le globe vers le nez, de l'en éloigner, de l'élever, de l'abaisser, & le tourner sur son axe, suivant qu'ils agissent conjointement ou

usage des muscles obliques. séparément. Les muscles obliques sont destinés à soutenir le globe dans ses actions & de contrebalancer l'action des muscles droits.

Usage des membranes & des humeurs de l'œil. Quant aux membranes de l'œil, leurs usages sont de servir à la structure du globe, de contenir les hu-

meurs ; & celui des humeurs est de modifier les rayons de lumiére, de façon à les réunir sur l'organe immédiat de la vuë, dont nous parlerons en traitant de la vision. CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

De la vision, ou de la vuë.

DE tous les sens il n'en est guéres de plus utiles que la vuë : sans contredit, aucun n'est aussi beau, aussi fécond en merveilles. Le méchanisme de la vision a quelque chose qui tient du miracle, que l'art même le plus parfait a peine à imiter. La vuë sans difficulté est le sens le plus spirituel. Cet organe peut être regardé comme le miroir de l'ame : c'est là où pour l'ordinaire l'on peut lire le caractére de l'homme, & où se peignent les différentes passions qui l'animent, attendu que cet organe tout nerveux & très-voisin du cerveau abonde en esprits, qui ne peuvent manquer d'y exprimer l'état où ils sont eux-mêmes. CHAP. IX.

Par la vision, ou la vuë, l'on en- Ce que

CHAP. IX. l'on entend par la vuë.

tend un des cinq sens, par lequel les différens mouvemens des rayons visuels sont assemblés par les humeurs de l'œil, & transmis sur l'organe immédiat de la vuë : le *medium* ou moyen de cette perception est la lumiére. Aussi entendons-nous par vuë distincte, l'idée que nous en concevons, en conséquencè des impressions qu'ils font sur notre ame par le moyen de la lumiére.

Ce que l'on entend par vuë distincte.

La lumiére, objet de la vuë, est regardée par les Physiciens, comme une matiére d'une subtilité extrême, & cette subtilité est prouvée par la liberté avec laquelle elle traverse en tout sens le diamant, matiére des plus dures, des plus pésantes, des moins poreuses ; & par la rapidité de son mouvement, comme dans les éclairs, dans le feu & dans le soleil, où cette matiére est ramassée en plus grande quantité, & avec moins de mêlange.

Preuve de la subtilité de la lumiére.

La nature a coutume de se servir de la lumiére pour affecter l'œil de cette impression vive & presque toujours agréable qu'on appelle clarté, & pour nous faire appercevoir la grandeur, la figure, la couleur, la

Les moyens que la nature emploie pour nous faire appercevoir les objets.

situation des objets qui sont à une distance convenable, ce qui se fait au moyen des rayons de lumiére.

Ce que l'on appelle rayon de lumiére.

On appelle rayon de lumiére, non-seulement les petits filets, ou les faisceaux dont la lumiére est composée, mais encore les particules élémentaires, ou les corpuscules qui composent ces filets, & qui sont la matiére de la lumiére.

Où réside la lumiére.

Ce fluide, qui nous fait voir les objets, est universellement répandu dans tout l'univers; il est présent par tout, au dedans comme au dehors des corps; & il ne lui manque, pour se rendre sensible à nos yeux, qu'un certain mouvement & un milieu propre à le transmettre.

La lumiére n'est pas toujours sensible.

Quoique la matiére de la lumiére soit répandue par tout, elle ne se fait pas toujours sentir, au moins aux yeux ordinaires. Elle a bien un mouvement, comme tout fluide subtil; mais ce mouvement est trop foible pour faire impression sur nos yeux, ou plutôt le mouvement qu'elle a comme fluide, n'est pas encore celui qu'il doit avoir comme objet de la vuë. La matiére de la lumiére, outre son mouvement de fluidité, a besoin

Ce que la matiére de la lumiére a

CHAP. IX. besoin pour se rendre sensible.

de vibrations ou d'agitations excitées, ou par le soleil, ou par les étoiles, ou par le feu, ou enfin par quelque corps lumineux quel qu'il soit. Ces vibrations se font sur tout en ligne droite.

Quoique le mouvement de la lumiére, en l'absence du soleil, ou de quelqu'autre corps lumineux, ne soit pas suffisant pour nous éclairer, ou pour ébranler nos organes; l'on doit entendre des organes ordinaires: car il est des yeux pour lesquels il n'y a point de nuit, ou au moins de ténébres. La chouette, le chat, la taupe voient la nuit, soit que ces animaux aient l'organe de la vuë plus fin que le nôtre, ou que leurs prunelles soient susceptibles d'une extrême dilatation, par laquelle leurs yeux rassemblent une grande quantité de cette foible lumiére, & cette grande quantité supplée à sa force. On prétend même que les hommes dans certains excès d'yvresse, & dans des accès de fiévre, ou des mouvemens de colére, lisent dans les ténébres. Briggs connoissoit un homme qui lisoit des lettres dans l'obscurité. L'on a vu à Parme une fille qui voyoit

Il est des yeux pour lesquels il n'y a point de nuit.

aussi clairement à minuit, toutes les fenêtres étant bien fermées, que s'il eût été midi.

A quoi sont exposés ceux qui ont une telle vué.

Mais pour l'ordinaire, ces personnes qui ont une telle vuë, ont le désavantage de ne voir qu'avec peine les objets qui sont fort éclairés & d'une couleur resplendissante: il en est même qui ne peuvent soutenir la vuë du pavé, lorsque les rayons du soleil donnent dessus, sur tout en Été, & qui, en voyageant sur la neige, sont obligés d'avoir les yeux presque toujours fermés. Ces sortes de vuës tendres se fatiguent aussi fort aisément: elles ne sont point à l'épreuve d'une longue lecture, sur tout à la lumiére artificielle, ni ne peuvent soutenir une longue suite d'observations délicates.

Il est certain qu'il faut qu'un lieu soit bien noir, pour qu'un homme qui y reste long-temps, n'y voie pas distinctement au bout de quelques semaines. La raison qui fait qu'on ne voit pas dans les ténébres, c'est que nos yeux sont accoutumés à une grande lumiére, cet organe en est comme usé. Il y a tout lieu de penser qu'un homme qui seroit accoutumé

Pourquoi nous ne voyons pas dans les ténébres.

CHAP. IX.

de vivre dans les ténébres, auroit aussi la vuë assez délicate, assez fine, pour y voir distinctement. C'est la faute de notre organe, si nous ne voyons pas en tout temps, étant sans cesse environnés de lumiére en mouvement, tantôt plus, tantôt moins.

* Ce qui paroît le prouver.

Cette vérité est prouvée par un fait rappporté dans le Journal des Sçavans de 1677. Un homme s'étant blessé un œil avec une corde de Luth, qu'il avoit cassée en le voulant monter, après s'être servi pendant quelques jours des remédes rafraîchissans qu'on lui donnoit pour préserver son œil de l'inflanimation dont il étoit menacé, se trouva tout à coup y voir assez clair au milieu des ténébres, pour discerner tous les objets & lire toutes sortes de caractéres. Ce symptôme dura pendant plusieurs jours, ou pour mieux dire, pendant plusieurs nuits, pendant lesquelles il ne voyoit rien que de l'œil malade, avec lequel il ne pouvoit cependant supporter la clarté de la chandelle, & beaucoup moins celle du soleil pendant le jour, si bien qu'il étoit alors obligé de le tenir fermé.

Cet

Cet homme, comme il paroît, avoit son œil de jour, & son œil de nuit. La raison en est claire; c'est que l'inflammation de l'œil malade l'avoit rendu assez sensible pour être suffisamment ébranlé par les foibles images de la lumiére nocturne, & que l'œil sain ne l'étoit que par les images du jour: ainsi cette derniére espéce d'image, ou la lumiére du jour, devoit plutôt blesser cet œil malade que de l'éclairer.

CHAP. IX. Raison de ce fait.

CHAPITRE X.

Des directions que suit la lumiére dans ses mouvemens, de la réflexion, & de la réfraction.

CHAP. X. IL en est de l'action de la lumiére comme du mouvement des autres corps : conformément à la loi générale de la nature, elle suit, autant qu'elle peut, la premiére détermination qu'elle a reçue. Ses rayons s'étendent en lignes droites, tant qu'il ne se rencontre aucun obstacle,

CHAP. X.

ni aucun nouveau milieu qui en change la direction, ou qu'elle se meut dans un milieu homogène, c'est-à-dire, d'une résistance uniforme dans toute son étenduë, comme dans l'air ou dans l'eau. Les phénomènes qui en résultent, sont l'objet d'une science, qui se nomme optique proprement dite, pour la distinguer de l'optique générale, qui comprend tout ce qui concerne la lumiére & les différentes modifications.

Ce que forme le rayon sensible.

Le rayon de lumiére sensible n'est pas naturellement égal dans toute sa longueur; il forme une pyramide ou un cône dont la pointe est dans l'objet, & la base se présente à la superficie de l'œil; ce que l'on peut voir en recevant les rayons du soleil par un trou de la fenêtre dans une chambre obscure. Ces rayons forment un cône dont la pointe est au trou par lequel il entre, & la base au côté opposé; cela est cause en partie qu'on ne voit que foiblement les objets éloignés, attendu que le plan sera moins éclairé, à mesure qu'il s'éloignera davantage du point radieux.

Cet affoiblissement de la lumiére est une suite nécessaire de la divergence des rayons qui se trouvent trop rarefiés ou trop écartés, pour que ce qu'il en entre dans la prunelle, puisse se faire sentir suffisamment, sur tout à une certaine distance ; mais ce dégré d'éloignement où la vuë manque, varie selon l'état de l'œil, c'est-à-dire, suivant son dégré de sensibilité, ou suivant la nature ou les qualités de l'objet, & l'intensité de la lumiére qui le rend visible. Il est certain que l'état de l'œil doit y être pour quelque chose : cet organe est, comme les autres, plus sensible dans de certaines personnes, & il est sujet aussi à vieillir, à s'user & à se gâter.

CHAP. X.

Variation qui arrive à la lumiére en certain cas.

Les Physiciens, pour ne point embarrasser leurs figures, dépeignent ordinairement chacun de ces cônes par trois lignes ou rayons, qui partent d'un point de l'objet éclairé, s'écartant à mesure qu'ils s'avancent vers la prunelle, & qui ensuite se rapprochent pour ne faire qu'un seul point dans le fond de l'œil, semblable à celui qui part de

Distinction des cônes de la lumiére.

CHAP. X. l'objet. Ces cônes ont été distingués en objectifs & en oculaires : ils sont opposés les uns aux autres, c'est-à-dire que ceux qui partent de l'objet, ont été appellés objectifs ; & ceux qui tombent sur le fond de l'œil pour présenter l'image de l'objet, se nomment oculaires.

Nécessité que les rayons se rapprochent. Il étoit nécessaire que ces rayons se rapprochent ; car si ils eussent portés leurs bases jusqu'au fond de l'œil, ils y auroient fait de larges & foibles impressions, qui ne manqueroient pas de se confondre les unes avec les autres : différens points de l'objet visible se feroient sentir ensemble sur une même partie de l'organe, la vision auroit été par là très-confuse. L'Auteur de la nature a pris des précautions très-sages pour empêcher ce mauvais effet : chacun de ces rayons ou pyramides n'est pas plutôt arrivé à l'œil, qu'il s'y convertit en une pyramide opposée par la base à la première, & dont la pointe va toucher le fond de l'œil ; c'est-à-dire, que les rayons qui traversent les humeurs de l'œil, de divergens qu'ils étoient, deviennent convergens ; par ce moyen la vision

devient claire, attendu que chaque impression est plus forte, étant produite par tous les rayons de la pyramide réunis sur un très-petit espace.

Ce qui arrive à la lumière, lorsqu'elle tombe sur une surface polie.

Le changement de direction qui arrive à la lumière qui tombe sur une surface polie, telle qu'une glace, s'appelle réflexion de la lumière, parce qu'elle se réfléchit ou rejaillit de dessus cette surface, comme une balle à jouer de dessus une planche. L'expérience a appris que la lumière réfléchit de dessus ces surfaces polies avec la même force & la même inclinaison qu'elle y étoit tombée, c'est-à-dire, que l'angle d'incidence du rayon & son angle de réflexion sont égaux. Ce changement de direction est bien sensible, en recevant la lumière sur une surface polie dans une chambre obscure par un trou pratiqué à un volet.

La glace n'est point le seul corps capable de réfléchir la lumière. Les corps opaques les plus durs, les plus compacts, ceux qui sont susceptibles du poli le plus parfait, & dont la couleur approche le plus du blanc, sont reconnus pour être

CHAP. X.

les plus propres à cet effet. L'éclat de la neige, le brillant des métaux, en sont des preuves bien certaines. Quant à l'éclat de la neige, l'on apperçoit de vingt-cinq à trente lieues des montagnes couvertes de neige qu'on perd de vuë dès que cette neige vient à se fondre.

Ce que l'on entend par réfraction.

Le changement de direction qui arrive à la lumiére, qui passe d'un milieu dans un autre, n'est qu'un détour de la premiére ligne droite. Ce détour de la lumiére s'appelle réfraction, qui est une déviation que ses rayons souffrent dans certains cas, en passant d'un milieu dans un autre : ce rayon ainsi détourné de sa premiére direction paroît comme rompu.

En combien de circonstances elle se réfracte.

La lumiére se réfracte dans deux circonstances ; sçavoir, quand elle passe d'un milieu transparent dans un autre plus ou moins dense, & que sa direction est oblique au plan qui sépare les deux milieux.

Propagation de la lumiére, ou sa vibration.

Quoique ce ne soit pas la lumiére qui tombe réellement sur ces surfaces, ou qui passe dans ces milieux, mais seulement la vibration qui se communique à la matiére de la lu-

miére qui est déja sur ces surfaces & dans ces milieux ; nous ne laisserons pas de dire que la lumiére tombe sur une surface, qu'elle passe dans un milieu, parce que ces expressions sont plus communes à la façon de concevoir ces effets. Il suffit que l'on soit instruit que, par ces chutes ou ces passages, nous n'entendons que la propagation des vibrations lumineuses. CH A

Cette propagation ou ce choc réïtéré des globules de la lumiére se transmet de proche en proche, de la même maniére à peu près que celui d'une boule d'yvoire se fait sentir en un instant d'un bout à l'autre d'une file de pareilles boules. Aussi l'organe au fond duquel aboutit une suite de ces globules, dont nous supposons que la lumiére est composée, ne manque pas d'être ébranlé par les vibrations que fait faire à ces petits ressorts l'impulsion réïtérée du corps enflammé qui brille à quelque distance. Quand le milieu, dans lequel la lumiére entre obliquement, est plus dense que celui dans lequel elle étoit, par exemple, quand elle passe de l'air dans l'eau, ou de l'eau

Comment se fait cette propagation ou ce choc.

Ce qui arrive à la lumiére qui entre obliquement dans un endroit plus dense.

CHAP. X.

dans le verre, elle se rompt, en s'approchant de la perpendiculaire tirée dans ce nouveau milieu, au point de sa surface où tombe la lumière. Mais au contraire, si la lumière passe obliquement d'un milieu plus dense dans un moins dense, elle est rompue ou détournée en s'éloignant au contraire de la perpendiculaire du milieu qu'elle traverse; c'est ce qu'on appelle la réfraction de la lumière.

En entrant dans un moins dense.

L'on peut s'assurer, par l'expérience, de combien la lumière est détournée de son droit chemin dans chaque milieu. Par exemple, en passant de l'air dans l'eau, elle est rapproché d'un quart de sa distance naturelle de la perpendiculaire, dans le verre elle s'en rapproche de près d'un tiers ou de six dix-septiémes; quand elle sort de ces milieux denses pour passer dans l'air, elle s'écarte autant de la perpendiculaire, qu'elle s'en étoit approchée en y entrant, c'est-à-dire, qu'elle en est détournée d'un quart en sortant de l'eau, & près d'un tiers en sortant du verre.

Supputation de ce qu'elle est détournée.

Plusieurs expériences démontrent ce que nous venons de dire de la

réfraction des rayons de lumiére qui traverſent différens milieux plus ou moins ſolides, & qui par conſéquent font plus ou moins de réſiſtance à ces mêmes rayons, quand ils les traverſent. Nous nous contenterons de rapporter deux de ces expériences les plus familiéres, & qui ſuffiront pour ne point douter de ce que je viens de dire. CHAP. XS

Plongez un bâton obliquement dans l'eau, il paroît courbé; il ne paroît ainſi que parce que les rayons qui vont droit dans toute l'étenduë de l'air, en traverſant l'eau qui eſt plus ſolide, ſont rompus & déterminés à s'écarter de la perpendiculaire. Premiére expérience.

Mettez une petite piéce de monnoie dans le fond d'un vaſe, qui ne ſoit pas de matiére tranſparente, & dont le rebord ſoit un peu relevé, en vous éloignant peu à peu, vous la perdez de vuë, en rempliſſant d'eau ce vaſe, la piéce de monnoie reparoîtra à plus d'un grand pouce au delà du bord, & vous la découvrirez toute entiére : ſi au même vaſe il y a au bas une ouverture par où vous puiſſiez faire écou- Seconde expérience. Ce qui arrive lorſqu'on fait un trou un vaſe.

CHAP. X. ler l'eau qui y est contenue, la même piéce disparoîtra à vos yeux à mesure que l'eau s'écoulera ; ce qui n'arrive que parce que les rayons qui partoient de la surface de cette piéce, pour répondre à vos yeux en ligne droite, quand il n'y avoit point d'eau dans le vase, donnoient contre le rebord du vase même qui les interceptoit ; au lieu que, quand on y a versé de l'eau, les mêmes rayons, frapans la surface de cette eau, font un coude, & par conséquent reparoître cette piéce, comme si l'objet s'étoit élevé, quoique les choses d'ailleurs soient dans la même situation.

Nous voyons donc au dessus de son vrai lieu tout ce que nous appercevons dans l'eau par des rayons obliques ; & c'est à quoi l'on doit faire attention, lorsqu'on tire sur le poisson d'un étang : on le manqueroit certainement, si l'on tiroit à l'endroit où on le voit, pour deux raisons. 1°. Parce qu'il est plus bas que le lieu où il paroît être. 2°. Parce que la balle souffrant une réfraction en sens contraire de celle de la lumiére, s'éléve nécessairement

au dessus de la direction qu'on a intention de lui donner. Voilà ce qu'on appelle la réfraction de la lumiére, qui est le fondement de toute la catoptrique, CHAP. X.

CHAPITRE XI.

Des rayons divergens & convergens, & de quelle maniére les objets se peignent, & font impression sur l'œil.

CHAP. XI.

TOut rayon qui part d'un point radieux ou rayonnant, s'en écarte. Cet écartement de rayons s'appelle rayons divergens. Lorsque ces rayons qui partent de différens points du même objet, vont se joindre & se croiser, ils s'appellent rayons convergens.

Celui qui tombe perpendiculairement d'un *medium* dans un autre, ne souffre aucune réfraction, mais continue ses vibrations selon la même direction, quoique le milieu soit d'une densité différente; c'est-à-dire, que tout rayon qui frape à plomb

Ce qui arrive au rayon qui tombe perpendiculairement.

CHAP. XI.

& perpendiculairement, entre sans se rompre; parce qu'il n'y a pas plus de raison qu'il aille du côté droit que du côté gauche

Ce qui arrive, lorsqu'il y passe obliquement.

Au contraire, si le rayon passe obliquement dans un milieu plus dense, il est rompu ou détourné, en s'éloignant au contraire de la perpendiculaire.

Ce qui arrive aux rayons, lorsque le milieu est convéxe.

Si la surface du milieu, dans lequel entre les rayons, se trouve convéxe, comme est la cornée & la lentille cristalline; alors en supposant les trois rayons paralléles, il arrivera que le rayon du milieu tombant perpendiculairement sur le milieu de l'un & de l'autre, il le traversera sans être détourné de la premiére direction, & ne décrira qu'une ligne droite.

Comment s'appelle ce rayon droit.

Ce rayon droit est appellé l'axe visuel ou optique, ainsi nommé, parce que la vision qui se fait par cet axe optique ou par le milieu de l'œil, est toujours plus nette & plus distincte que celle des côtés. Aussi voyons-nous que les moindres taches ou cicatrices qui arrivent à la cornée, lorsqu'elles se trouvent sur le centre de la pupille, portent plus d'obsta-

Inconvénient des taches ou cicatrices au centre de la pupille.

cles à la vuë que lorsqu'elles se trouvent sur les parties latérales. Au contraire les rayons collatéraux tombant sur les parties latérales & déclives de ces parties deviennent obliques, par rapport aux perpendiculaires de cet endroit : ainsi ils seront rompus en s'approchant de la perpendiculaire, c'est-à-dire, que ces rayons deviendront convergens.

Différentes choses qui peuvent occasionner le même obstacle.

Les taches ou cicatrices, qui arrivent à la cornée, ne sont pas les seules causes de l'obstacle de la vuë par le dérangement de l'axe visuel. Ce dérangement peut arriver toutes les fois que la pupille se trouvera rétrécie jusqu'à un certain point, & qu'au lieu d'être ronde, elle deviendra oblongue ; accident qui succéde souvent aux plaies pénétrantes de l'œil, aux dépôts de l'iris, ou à la suite des hernies de l'uvée appellées staphilome.

Ce que produit la convexité de l'œil.

Nous avons vu que la cornée, avec l'humeur aqueuse, forme un corps transparent d'une surface convexe, & d'une densité plus grande que celle de l'air. Cette partie de l'œil, à cause de sa figure & du pouvoir réfringent qu'elle a, fait entrer

CHAP. XI.

dans la prunelle des rayons qui n'y entreroient pas sans cela : une partie de ceux qui tomberoient sur l'iris, deviennent ou moins divergens ou paralléles en se réfractant ; il en entre une plus grande quantité dans la prunelle, & font voir l'objet plus clairement. De plus, cette partie de l'œil, à cause de la saillie qu'elle a, procure à la vuë une plus grande étenduë ; car il est aisé de comprendre que, si la cornée eût été plane, & à fleur de l'orbite, l'homme ne verroit que les objets qui seroient directement placés devant l'œil ; & il auroit été dans la nécessité de tourner la tête à tout instant pour appercevoir les objets qui sont sur les côtés, au lieu que la cornée étant arrondie & saillante, elle fait voir distinctement ce qui est devant l'œil, & appercevoir au moins confusément les autres.

Ce qui seroit arrivé, si l'œil n'avoit point cette convéxité.

La lumiére n'ayant pas toujours le même dégré de force, étant tantôt plus forte, tantôt plus foible, suivant la nature des corps, qui nous l'envoient, il étoit donc nécessaire, pour ménager la délicatesse de l'organe, que l'Auteur de la nature y mît quel-

Ce qui arrive à la pupille, suivant le dégré de force de la lumiére.

que chose capable d'y remédier, afin que nous puissions mesurer, pour ainsi dire, à notre gré, la quantité des rayons qui pénétrent dans l'œil; & c'est ce que nous faisons sans nous en appercevoir, en rétrécissant ou en dilatant la prunelle. Ces mouvemens se font par le moyen des petits muscles, dont nous avons dit que l'iris est composée; sçavoir les fibres circulaires pour la resserrer, & les fibres droites pour la dilater. CHAP. XI. Comment se font ces mouvemens.

La prunelle se dilate dans l'ombre & dans l'eau : elle se resserre dans l'air étant exposée aux rayons de la lumiére trop vive, sans qu'on s'apperçoive que la volonté ait part à ses mouvemens. Quand la prunelle se dilate, les fibres droites de l'iris s'accourcissent; quand elle se resserre, les fibres circulaires se gonflent, d'où il s'ensuit que ce trou doit plus ou moins se rétrécir, selon que la lumiére étant plus ou moins forte détermine une plus ou moins grande quantité d'esprits à couler dans les fibres de l'iris. Les cas où elle se dilate, & où elle se resserre.

Mais pour cet effet la respiration doit être de la partie; car quand elle vient à manquer, le mouvement Ce qui est nécessaire pour ces mouvemens.

CHAP. XI.

des esprits animaux s'arrête, & alors la lumiére devient inutile ; parce qu'il est évident que, quand la respiration vient à manquer, la circulation du sang s'arrête, & le mouvement des esprits doit cesser peu de temps après. Lorsque ces mouvemens ne se font pas assez promptement, nous en ressentons quelques incommodités, comme lorsque nous passons subitement d'un lieu fort obscur dans un autre très-éclairé, ou tout au contraire dans le premier cas, le grand jour nous éblouit & nous fait mal aux yeux ; parce que la prunelle est trop dilatée : dans le second cas nous sommes quelque temps sans voir les objets, nous ne commençons à les distinguer que quand la prunelle s'ouvre davantage.

Ce qui résulte, lorsque les mouvement sont gênés.

Il suit de ces différens changemens de la prunelle, qu'une lumiére doit paroître plus grande la nuit qu'en plein jour ; que le soleil doit paroître sous un plus grand diamétre à son lever qu'en plein midi ; qu'une tour éloignée nous doit sembler moins petite le matin qu'à midi ; que la nuit, durant le brouillard, les objets doivent paroître beaucoup plus grands,

Ce qui doit résulter de ces différens changemens de la pupille.

à proportion que la lumiére est plus ou moins forte, la prunelle se resserre ou s'élargit : quand elle se resserre, l'image des objets ne peut pas être si étendue que lorsque son diamétre est plus grand, attendu que lorsqu'elle se resserre, les objets se peignent sur l'organe par des rayons plus rapprochés ; lorsqu'elle se dilate, ils se trouvent au contraire plus ouverts : c'est à-dire, que dans le resserrement de la pupille ils paroissent sous des angles plus aigus ; quand elle se dilate, ils paroissent sous des angles plus obtus, c'est-à-dire plus ouverts.

Ce que deviennent les rayons en traversant le cryſtallin & l'humeur vitrée.

Les rayons de lumiére, en traversant un corps diaphane, tel que le cryſtallin, doivent être plus rassemblés. Ce point de réunion s'appelle le foyer de la lentille ; pour lors, en sortant du cryſtallin, pour passer dans l'humeur vitrée, qui est un milieu moins dense, ils doivent se rompre en s'éloignant des perpendiculaires ; & en s'éloignant de ces perpendiculaires, qui ont une direction opposée aux premiéres, les rayons continuent de s'approcher, de se rassembler vers l'axe de l'œil,

CHAP. XI. Comment se font ces impressions.

au fond duquel ils vont porter leurs impressions. Ces impressions se font dans un sens renversé ; c'est-à-dire, que les rayons qui vont à droite, se peignent à gauche ; & ceux qui viennent du côté gauche, se peignent à droite. Il n'y a que le rayon direct qui suit régulièrement l'axe visuel, & ne se rompt point, parce qu'il est perpendiculaire à la cornée & à tout le globe : c'est ce dont on peut s'assurer par les deux expériences suivantes.

Expérience qui le prouve.

Si l'on ferme la porte & toutes les fenêtres d'une chambre, de façon que la lumière ne puisse entrer qu'à travers un petit trou rond fait à un des volets d'une des fenêtres ; mettez vis-à-vis de ce trou, à plusieurs pieds de distance, un morceau de papier blanc, ou un carton, vous verrez que tous les objets de dehors viendront s'y peindre avec les couleurs les plus vives, mais dans un sens renversé ; par exemple, si c'est un homme, on le voit la tête en bas. Lorsqu'on veut rendre ces images nettes & plus vives, on met au trou de la fenêtre une loupe, qui en rassemblant les rayons, fait une image

plus petite & plus précise. Cette peinture sera beaucoup plus grande & moins confuse, quand la personne s'approchera du trou ; & beaucoup plus petite & confuse, quand elle s'en éloignera. CHAP. XI.

Pour se convaincre encore de ce renversement, l'on prend un œil de bœuf, dont on ôte la sclérotique & la choroïde, en sorte que l'humeur vitrée ne soit plus recouverte que de la rétine. L'on met vis-à-vis de cet œil deux chandelles, l'on voit ces chandelles peintes renversées sur la rétine; & l'on observe que la chandelle du côté droit tombe sur le côté gauche du fond de l'œil, ou si on les met l'une au dessus de l'autre, l'on voit la chandelle supérieure peinte au bas du fond de l'œil, & la chandelle inférieure sera peinte au haut du même fond ; ce qu'il sera aisé de vérifier en remuant successivement chaque chandelle pour les reconnoître. L'on est étonné de voir les objets droits, quoiqu'on sçache qu'ils se représentent toujours renversés dans nos yeux, c'est que l'on confond mal à propos l'impression qui se fait sur l'organe, avec le ju- Autre expérience.

CHAP. XI.

gement de l'ame qui la suit. Regarder & voir sont deux choses différentes : en distinguant l'une de l'autre, l'on peut rendre raison de ce phénomène.

Ce que c'est que de regarder un objet.

Regarder un objet, c'est se tourner vers lui pour en recevoir l'image au fond de l'œil ; mais quoique cet image s'y trace avec les couleurs les plus vives, nous ne voyons pas cet objet qu'elle représente, & qui est hors de nous ; à moins que l'impression faite sur l'organe n'existe ou ne réveille en nous l'idée de sa présence, & ne nous porte à juger de sa grandeur, de sa situation, de sa distance, de sa couleur, de ses mouvemens, &c. Ce qui prouve bien que la vision n'est point accomplie par cette seule peinture de l'objet, c'est qu'elle se fait également dans les yeux d'un mort, comme prouve l'expérience ci-dessus rapportée ; & d'ailleurs nous n'avons pas un instant les yeux ouverts en plein jour, que la lumière n'y peigne une infinité d'objets que nous ne voyons cependant pas, parce que l'ame occupée d'autres choses ne fait pas attention à tout ce qui se

Pourquoi l'image qui s'y trace, n'est-elle pas aperçue.

passe sur l'organe de la vuë : elle en fait de même à l'égard des autres sens. CHAP. XI.

Voir, selon M. l'Abbé Nollet, à qui la Physique est si redevable, est un acte de l'ame, par lequel nous rapportons à une certaine distance de nous la cause des impressions qui se font sentir sur l'organe, ou si vous voulez, tout ce qui est représenté par l'image qui se trace au fond de l'œil. Or ce petit tableau est un assemblage de points, dont chacun est imprimé par un pinceau de rayons qui vient en droite ligne de l'objet. Réduisons, suivant ce célébre Physicien, ces pinceaux à des rayons simples ; n'en considérons, par exemple, en regardant une fléche, que l'axe, qui est le rayon du milieu : voyons en les deux extrémités, c'est-à-dire, les rayons extrêmes de cette fléche, nous verrons qu'en entrant dans l'œil ils s'y croiseront en passant sur le rayon du milieu, & pour lors la fléche sera représentée au fond de l'œil dans un ordre tout opposé à celui qu'elle avoit avant le croisement ; c'est-à-dire, que le rayon qui est à droite, est représenté à gau-

Ce que c'est que voir.

Ce que font les rayons après le croisement.

CHAP. XI.

che, & celui qui est à gauche se trouve à droite.

Comment nous jugeons l'objet de la vision.

Nous jugeons naturellement l'objet de la vision au bout des pyramides ou faisceaux de lumiére qui nous le font sentir. Si cela n'est pas toujours vrai quant à l'estimation de la distance, c'est une chose inconteſtable & infaillible par rapport à la direction, ces deux jugemens sont aussi légitimes que le premier, & l'on en peut dire autant de tous les autres points visibles de l'objet pris séparément ; mais en rapportant ainsi chaque point de l'objet au bout du rayon qui m'en trace l'image, je vois le bout de la fléche au dessus, & l'autre extrémité au dessous de ce même point : ou ce qui est la même chose, si je vois la fléche droite, quoiqu'elle se représente renversée dans mes yeux, ce n'est pas une nouvelle merveille à expliquer, c'est une suite nécessaire de ce que nous appercevons cette fléche par des rayons croisés, & que nous suivons le penchant naturel, qui est de rapporter chaque point de l'objet à l'extrémité du rayon qui le rend visible.

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme on l'a fait, que nous ne voyons naturellement les objets renversés, & que ce n'est que par habitude & à force d'expérience que nous apprenons à bien juger de leurs situations. Les enfans & les animaux nouveaux-nés nous donnent des preuves du contraire dans les premiers mouvemens qu'ils font pour exprimer leurs besoins & leurs desirs. Disons plutôt qu'il est impossible que nous voyions jamais les objets autrement que dans leur situation naturelle, avec des rayons qui se croisent toujours en entrant dans l'œil, à moins que nous ne supposions que dans la vision nous ne rapportons pas, comme dans l'exercice des autres sens, les objets qui sont hors de nous dans la direction des signes ou des moyens que la nature emploie pour les rendre sensibles.

CHAP. XI.

Impossibilité qu'on ne voie les objets que dans leur situation.

Nous voyons donc les objets plus grands, lorsque les angles visuels ou angles optiques qui embrassent leurs dimensions, sont plus ouverts; parce qu'alors ces mêmes dimensions, je veux dire, leur hauteur, longueur,

La différence des angles nous les représente plus ou moins grands suivant qu'ils sont plus ou

CHAP. XI. moins ouverts.

largeur, sont rendues au fond de l'œil sous des angles semblables ; & que l'image qui en résulte, y occupe un plus grand espace.

Changement des angles à mesure que nous nous éloignons de l'objet.

Ces angles deviennent plus aigus, à mesure que l'objet s'éloigne de l'œil ; c'est-à-dire, que l'objet dans l'œil étant représenté une fois plus petit, il doit paroître moins grand. Or plus l'objet, d'où partent les rayons, est près de l'œil, plus l'angle formé par ce croisement est considérable. Par exemple, si vous regardez deux petites statues de même grandeur, l'une à un pied de distance, l'autre à six pieds ; la statue placée à un pied de distance vous paroîtra presque six fois plus grande que la statue placée à six pieds ; parce que l'ouverture de l'angle visuel de la premiére statue, ou la hauteur de son image, est presque six fois plus grande que l'ouverture de l'angle visuel de la seconde statue. Lorsque l'image est diminuée au delà d'un certain point où nous perdons de vuë l'objet entiérement, où nous ne le voyons plus que confusément ; parce qu'alors ses différentes parties ne se peignent plus sur des endroits de

Pourquoi les objets éloignés ne se voient que confusément.

de l'organe assez séparés les unes des autres.

La différence des angles que forment les rayons des corps éloignés & de ceux qui sont proches, donne la raison de plusieurs phénomènes. Premiérement, les corps fort éloignés de l'œil doivent paroître l'un près de l'autre, quoiqu'il y ait un assez grand espace entre eux ; car cet espace est représenté dans l'œil par un angle insensible. Secondement, le mouvement des corps éloignés ne doit pas se faire appercevoir ; car l'espace qu'ils parcourent, étant représenté par un angle insensible, nous ne devons pas nous appercevoir des parties de l'espace qui sont parcourues par ces corps. Troisiémement, une allée fort longue doit nous paroître plus étroite à l'extrémité, qui est la plus éloignée de nous ; car cette extrémité est représentée dans l'œil par un angle fort petit : par la même raison, dans une chambre fort longue, le plancher doit nous paroître plus bas à l'extrémité ; & deux tours qui sont l'une auprès de l'autre, sembleront plus proches par le haut.

Raison de quelques phénomènes tirée de la différence des angles.

CHAPITRE XII.

De l'organe immédiat de la vuë, & en admettant la choroïde propre à cette fonction, nous tâcherons d'en donner des preuves, que nous tirerons, tant de la structure de cette membrane, que sur ce que l'art peut nous apprendre de sa sensibilité.

L'Opinion où l'on a été, que les sensations se portoient dans la substance du cerveau, a fait placer l'organe immédiat de la vuë dans la rétine, qui est une expansion de la substance moëlleuse du cerveau contenue dans le nerf optique. Ce que la Chirurgie nous apprend de l'insensibilité de la substance du cerveau, pourroit suffire pour nous faire conclure que cette partie moëlleuse des nerfs ne peut être l'organe d'aucune sensation, ni par conséquent être celui de la vision, cette

substance étant par elle-même insensible ; ce qui a fait penser à M. Mariotte, ainsi qu'à plusieurs Auteurs célébres, que la choroïde paroissoit plus propre à cet usage.

Expérience qui paroît le confirmer.

L'expérience de ce sçavant Physicien & de cet habile Anatomiste paroît le confirmer. Il sçavoit que le nerf optique n'est pas au milieu du fond de l'œil, c'est-à-dire, à l'opposite de la pupille, mais un peu au dessous & à côté vers le nez, c'est-à-dire, plus du côté du grand angle que du petit. Ainsi voulant voir ce qui en arriveroit, s'il faisoit tomber l'image d'un objet directement sur la moëlle de ce nerf, c'est-à-dire à l'extrémité du nerf optique, où la choroïde est percée, il mit d'abord un morceau de papier blanc à la hauteur de ses yeux, pour servir de point de vuë fixe, il ferma l'œil gauche, & destina l'œil droit seul à son expérience ; ensuite il mit un second papier à deux pieds du premier, au côté droit & un peu plus bas, afin que l'image tombât directement sur le nerf optique de l'œil droit. Après cela il se plaça vis-à-vis du premier papier, l'œil

CHAP. XII. gauche fermé, & l'œil droit arrêté sur ce papier. Il les voyoit alors tous les deux : il s'éloigna donc peu à peu, afin de faire tomber l'image du second papier sur le nerf optique ; quand il fut à dix pieds de distance, cette rencontre arriva sans doute ; car le second papier disparut entiérement. Il crut d'abord que c'étoit l'obliquité de l'objet qui lui en faisoit perdre la vuë ; mais il remarqua qu'il voyoit d'autres objets qui étoient encore plus éloignés du premier papier, & par conséquent plus obliques. Il répéta son expérience, il l'examina de tous points, & se confirma dans la découverte qu'il venoit de faire, c'est à-dire, que l'objet disparoît toutes les fois que l'image tombe directement sur le nerf optique ; parce que les rayons de la lumiére réfléchie par les objets tombent directement sur l'extrémité du nerf optique, s'enfoncent dans le corps de ce nerf, où ils s'amortissent & s'éteignent.

Seconde expérience. De plus, plongez un chat dans un seau d'eau ; l'œil étant plongé dans l'eau, en examinant le fond des yeux, on en voit plus distinctement

les parties internes, par l'extrême dilatation qui arrive à la pupille: la rétine paroît aussi transparente que toutes les humeurs de l'œil. De-là ne pourroit-on pas conclure que cette membrane n'est pas plus l'organe immédiat de la vuë, que le cristallin & l'humeur vitrée, puisque les rayons la traversent aussi facilement qu'ils traversent les autres humeurs.

Les objections & les réponses que l'on a faites contre ces raisons, ne sont pas bien concluantes à des preuves si démonstratives.

Objection.

La rétine, malgré sa transparence, a, dit-on, une sorte d'opacité presque semblable à celle du papier huilé: prenez un œil de bœuf, enlevez les tuniques de son fond, & laissez-y la rétine; exposez cet œil au trou de la chambre obscure, l'image des objets extérieurs se peindra sur la rétine découverte.

La médiocre opacité de la rétine ne sert qu'à modérer l'impression de la lumière.

Cette médiocre opacité de la rétine prouve qu'elle intercepte un peu de lumière, qu'elle en modére l'impression, & non pas qu'elle est l'organe de la vuë. Au contraire, puisque la rétine n'arrête que très-peu de

CHAP. XII.

lumiére, qu'elle la laisse presque toute passer. Elle n'est donc pas l'organe de la vuë; car un organe doit arrêter tout son objet & le fixer en entier. Cet organe est donc plutôt la membrane sur laquelle la rétine laisse tomber toute cette lumiére qui lui échape, & qui est entiérement absorbée par la choroïde.

On fait deux réponses à l'expérience du cercle ténébreux, qui tombe sur le centre du nerf optique.

Raisons de M. Pecquet.

M. Pecquet dit que c'est un tronc de vaisseaux sanguins, qui se trouve en cet endroit dans la rétine, & qui intercepte l'action du rayon. Il est évident que la lumiére passe librement à travers de nos vaisseaux & de nos liqueurs, sur-tout quand ils ont autant de finesse qu'on leur en trouve dans la rétine: sans cela, que de ténébres n'y auroit-il pas dans une image, quelque sistême qu'on prenne? Car la rétine a un nombre considérable de vaisseaux dans toute son étenduë. Ainsi, selon ce sentiment, dans tout le cours de ces vaisseaux la lumiére ne feroit impression ni sur la rétine, ni sur la choroïde qui est derriére la rétine: cependant

ces ténébres sont démenties par l'expérience.

CHAP. XII.

M. Perrault dit à son tour, a que la rétine étant transparente, besoin de la choroïde pour lui envoyer les rayons, comme la glace du miroir a besoin du vif argent; qu'au centre du nerf optique la rétine n'étant point soutenue de la choroïde, il en est comme des miroirs dont on auroit ôté le vif argent en quelque endroit.

Raisons de M. Perrault.

Cet Académicien compare la choroïde au vif argent du miroir: elle fait précisément un effet tout contraire. L'office du vif argent est de réfléchir vivement la lumiére; la choroïde au contraire est enduite intérieurement d'un velours noir qui absorbe totalement cette lumiére, & qui, par conséquent, ne peut en renvoyer la sensation à la rétine. Il est forcé de convenir que là où manque la choroïde, là manque la vision; & qu'ainsi la choroïde est un organe aussi essentiel à cette sensation, que le vif argent l'est à l'effet du miroir, qui est la réfléxion des images. C'est le vif argent seul qui réfléchit l'image

Réponse de M. le Cat à M. Perrault.

CHAP. XII.

distincte qu'on croit voir dans un miroir, c'est lui seul qui fait tout l'effet du miroir; donc la glace ne sert qu'à fixer le vif argent & à laisser passer les rayons: de même c'est la choroïde qui fait toute la fonction de la vuë, c'est elle qui est le siége de cette sensation; & la rétine ne fait, comme la glace, que laisser passer les images. Quelle autre fonction essentielle pourroit-on attribuer à la choroïde dans la vision, que d'en être l'organe immédiat.

Preuve tirée de sa structure.

D'ailleurs la choroïde rassemble toutes les qualités requises pour former l'organe immédiat de la vuë. Elle est une continuation de la piemere, qui est le véritable organe général des sensations: la choroïde est solide, élastique, extrêmement sensible; elle est enduite d'une espéce de velours noir, tout propre à absorber les rayons ou l'image, & par conséquent à en recevoir toute l'impression, & cela distinctement: car si cet organe n'avoit pas absorbé l'image, & qu'il l'eût réfléchie, cette image réfléchie se fût éparpillée dans toute cette boëte, toutes les parties de cette boëte eussent produit de

semblables réfléxions, & il y auroit eu dans tout cet organe une confusion étrange de rayons & d'impressions, nulle image & nulle sensation distincte ; c'est pour cela en partie que les vieillards en qui l'encre de la choroïde perd son beau noir, ne voient plus les objets avec la même netteté, mais avec une sorte de confusion. La choroïde est donc la seule membrane de l'œil, propre à être l'organe immédiat de la vuë.

Différentes altérations de l'œil qui peuvent en donner des preuves.

Si la structure de la choroïde nous a pu fournir des preuves convaincantes, que cette membrane est l'organe de la vision. Les différentes altérations de l'œil, ou les maladies que nous y reconnoissons par le changement qui arrive à ces parties, peuvent nous en donner des preuves aussi certaines, attendu que lorsque nous voulons nous assurer de la bonté d'un œil, nous mettons la personne vis-à-vis d'un beau jour, nous lui fermons les deux yeux, & en frottant en rond le dessus de la paupiére de l'œil que nous voulons examiner, ensuite nous l'ouvrons subitement. On remarque alors le mouvement que fait l'iris à l'entrée

CHAP. XII.

de la lumière dans cet organe : si elle se resserre beaucoup, l'œil est très-bon ; si elle se resserre peu, on peut assurer que cet œil voit foiblement ; & si elle est immobile, cet œil ne voit point du tout : de sorte que l'on juge surement des différens dégrés de vuë, par la foiblesse du mouvement de l'iris. Quand il y a perte de vuë, l'iris demeure pour l'ordinaire, ou dilatée, ou rétrécie, sans aucun mouvement, à quelque dégré de lumière qu'on expose l'œil. C'est ce qui arrive dans la paralysie de l'œil, appellée goutte sereine.

Ce qui occasionne le resserrement de la prunelle.

Le bon œil resserre sa prunelle, parce que l'organe immédiat de la vuë est frapé par une lumière vive, qui l'aiguillone, & met ses fibres en contraction : le mauvais reste immobile, parce qu'il n'est plus sensible à l'impression de la lumière, & que cette même insensibilité fait qu'il n'est pas excité à la contraction de ses fibres.

C'est donc le même organe qui sent l'impression de la lumière, & qui contracte ses fibres en conséquence : or l'iris qui se contracte ainsi, est la continuation de la choroïde,

& elle n'a aucune connexion avec la rétine ; donc la choroïde est l'organe immédiat de la vuë.

Ce qui peut arriver quelquefois.

Il arrive cependant quelquefois que, dans un œil perdu, l'iris aura un petit mouvement, lorsqu'on ouvrira l'œil sain à une grande lumiére. L'iris de l'œil perdu se resserre alors, par la sensibilité de l'œil sain qui détermine un peu de fluide moteur à couler dans les nerfs de l'autre, où il reste encore quelques tuyaux de ce fluide ouverts, quoique toutes les filiéres de ce fluide sensitif soient fermées, parce que celles-ci sont d'un autre genre, & qu'elles ont beaucoup plus de finesse.

Les inflammations qui surviennent aux yeux, prouvent encore pour la choroïde.

Les accidens qui arrivent aux yeux, prouvent encore pour la choroïde : s'il survient à l'œil une inflammation, une tension douloureuse, l'organe immédiat devenu trop sensible se trouve blessé par la lumiére ordinaire, & susfisamment ébranlé par la plus foible, comme nous l'avons vu par les observations de ces personnes qui voient dans les ténébres. De toutes les parties du fond de l'œil frapées par les rayons, il n'y a que la choroïde qui soit susceptible de douleur, de

CHAP. XII.

tensions, d'éretisme, puisque la rétine n'est qu'une bave molle & insensible; donc la choroïde est l'organe immédiat de la vuë.

Les impressions que font les rayons de lumiére sur la choroïde, & les mouvémens de dilatation ou de constriction, qu'ils occasionnent à l'iris, ne peuvent se faire que par le moyen des filamens nerveux, qui se distribuent conjointement à la choroïde & à l'iris, qui sont, comme nous l'avons dit, une branche de la troisiéme & de la cinquiéme paire. Ainsi, de la connoissance de ces nerfs, & des différens mouvemens de l'iris, l'on peut conclure que la choroïde est le principal organe de la vuë, & que c'est là où les images se peignent, que la rétine n'est que comme une espéce d'épiderme, qui modifie cette impression, & amortit, pour ainsi dire, sa vivacité, qui sans elle causeroit autant de confusion sur cet organe, qu'il en arriveroit sur ceux du toucher, du goût, & de l'odorat, sans la membrane fine & uniforme qui les recouvre.

Par quel moyen se font les mouvemens de l'iris.

Ces raisons, que nous ont donné

plusieurs Auteurs recommandables en faveur de la choroïde, pour être l'organe immédiat de la vuë, & non point la rétine, comme le pensent presque tous les Physiciens, m'ont paru si claires & si plausibles, que je n'ai pu m'empêcher d'adopter ce système.

CHAP. XII.

CHAPITRE XIII.

De la nature des couleurs.

CHAP. XIII. Ce que pensent les Cartésiens.

LEs couleurs sont ou des modifications, ou des parties de la lumiére même. Elles sont des modifications de la lumiére, suivant les Cartésiens, qui croient que les diverses couleurs dépendent de la façon dont la lumiére est réfléchie par la substance des corps.

Ce que pensent les Neutoniens.

Elles sont des parties de la lumiére, suivant les Neutoniens, qui pensent que la lumiére, ou le blanc, est un composée de sept sortes de rayons, rouge, orangé, jaune, verd, bleu, indigo, & violet; & que ces rayons ou globules, principes des sept couleurs primitives, sont inaltérables, & résident vrai-

CHAP. XIII.

ment dans la lumiére du soleil. C'est ce dont l'on peut s'assurer en faisant passer ces rayons à travers un prisme. Il y a des cas aussi, lorsqu'on a regardé pendant un instant le soleil en face, si l'on ferme les yeux, ou que l'on entre dans un lieu obscur, il reste des impressions de rouge, de jaune, de verd, de bleu, de violet & d'indigo, qui ne peuvent avoir d'autre cause que les rayons solaires qui ont fait impression sur l'organe. Nous voyons la lumiére du soleil introduite par un très-petit trou dans un lieu fort sombre, ou réfléchie par un corps poli, former un point très-lumineux: on y remarque des petits filets de toutes les couleurs: on remarque encore les mêmes choses dans beaucoup d'autres cas, pour peu qu'on veuille y faire attention: ainsi chaque couleur est attachée inséparablement à chacune de ces espéces de rayons; & l'on appelle un corps rouge, quand il réfléchit les rayons ou les globules rouges & qu'il absorbe ou éteint les autres; on l'appelle bleu, quand il réfléchit les seuls rayons bleus, ou les rayons bleus en plus grand nom-

Les cas où l'on peut voir ces couleurs.

bre que tous les autres, & ainsi des autres couleurs ; enfin le corps paroît blanc, quand il réfléchit toutes les sept espéces de rayons à la fois. CHAP. XIII.

Si au contraire le corps absorbe & éteint tous les rayons, il est appellé noir ; s'il laisse passer librement la plus grande partie des rayons, il est nommé transparent ; s'il n'en laisse passer aucun, qu'il en éteigne l'autre, on l'appelle corps opaque.

Un rayon s'éteint dans un corps, quand il le pénétre, qu'il se brise en plusieurs sens différens dans les substances hétérogènes qui composent tous les corps opaques, qu'il se réfléchit dans les pores caverneux de ces corps, & y perd enfin son mouvement.

Un rayon passe à travers un corps, quand ce corps est si mince, qu'il n'a pas assez de substance pour arrêter ce rayon dans ces pores, pour l'y rompre, l'y réfléchir, & l'y éteindre : tel est un carreau de vitre, une corne mince, &c.

Un corps, quoique fort épais, est encore transparent, lorsqu'il a les pores disposés en tout sens à laisser passer la lumiére : telle est l'eau & le cryſtal.

CHAPITRE XIV.

Comment voit-on un objet simple, quoique son image fasse impression sur les deux yeux ? Pourquoi le voit-on quelquefois double ?

QUand nous regardons un objet, chacun de nos yeux reçoit une image de cet objet. Il y a deux images qui font à la fois impression sur notre ame, & cependant nous ne voyons qu'un objet.

S'il arrivoit que l'ame laissât un des yeux comme vacant, qu'elle ne se servît que d'un œil à la fois, ou qu'elle ne fît attention qu'à une des deux images, la difficulté seroit bientôt levée. Il est vrai que c'est ce que fait l'ame pour l'ordinaire, & cette façon de voir est la plus ordinaire.

Pourquoi l'objet est simple, quoiqu'il se peigne sur les deux yeux.

Nous ne considérons attentivement un objet que de l'œil qui est de son côté, ou qui est plus à sa portée ; & l'autre œil est dans une

espéce de repos, jusqu'à ce que son tour vienne à laisser reposer l'autre. Ce qui a fait penser que dans bien des gens il y a toujours un œil plus fort ou plus vigilant que l'autre, & qui se charge constamment de la plus grande partie de l'ouvrage. *Alphose Borelli*, Journal des Sçavans, prétend que l'œil gauche est plus fort, & voit plus distinctement que l'œil droit. Cette observation n'est pas générale. Il y a des yeux parfaitement égaux : il en est au contraire, dont le droit est le plus vigoureux. Si l'observation de Borelli étoit constamment vraie, il y auroit lieu de croire que le nerf optique droit est moins fourni d'esprits, & a moins de force.

Quoique cette espéce de vision borgne, dont nous venons de parler, soit ordinaire, elle n'est pourtant pas universelle, comme quelqu'uns le croient ; & par conséquent, elle ne peut donner la solution du phénomene cherché.

Ce que l'expérience prouve.

L'expérience confirme premiérement qu'on voit les objets des deux yeux à la fois : secondement qu'on voit mieux des deux yeux que

CHAP. XIV. d'un seul. En se servant des deux yeux, on se fatigue moins la vuë, & l'on juge plus promptement, plus surement, de ce que l'on regarde: troisiémement, qu'on voit mieux quand on regarde avec attention & avec un espéce d'effort: quatriémement, que s'il arrive quelque fois qu'on ne voie l'objet que d'un seul œil, c'est que l'attention est excitée dans cet œil plutôt que dans l'autre; parce que l'objet est du côté de cet œil, qu'il l'a frapé le premier, ou bien parce que nous avons acquis une habitude particuliére de faire agir cet œil plutôt que l'autre.

Il faut regarder en homme distrait pour voir cette duplicité, par la raison que la forte attention fait qu'on ne voit que d'un œil, ou qu'on ne fait attention qu'à l'image peinte dans un des yeux, ainsi qu'on l'a déja observé.

Ce qui arrive, quand nous regardons un objet des deux yeux,

Quand nous regardons un objet des deux yeux, ces organes se tournent vers l'objet, de façon qu'il vient se placer à l'extrémité de l'axe de chaque œil, & le centre de chaque image se peint sur la

choroïde de chaque œil au point qui répond à l'axe optique. Ainsi toutes les fois que les deux images tomberont sur les points de la choroïde, qui répondront à l'axe de chaque œil, ces images se confondront en une seule image : mais quand les deux images tomberont hors de ces points, soit en dedans, soit en dehors, soit en dessus, soit en dessous ; ces images ne se confondront plus, on les verra toutes deux, & l'objet paroîtra double.

Ce qui arrive aux gens yvres.

C'est la raison pour laquelle les gens yvres voient les objets doubles : car leurs yeux à demi-paralitiques, aussi-bien que leurs jambes, sont comme fixes & immobiles. Ils ne dirigent pas éxactement les axes visuels vers les objets; ainsi les images de ces objets tombent hors du pole visuel, & produisent par conséquent la double vision.

Comment rend-on les objets doubles.

On rend encore un objet double, lorsqu'en le regardant des deux yeux, on pousse un œil avec le doigt, ou en dessus, ou en dessous, ou de côté; par là on déplace l'image du du pole visuel où elle étoit ci-devant, & l'on voit cette image sé-

CHAP. XIV.

parément. Il semble en même temps que ce second objet change de place, & s'éloigne du premier; car en poussant l'œil de côté, vous faites que les rayons qui vont à l'œil, tombent obliquement sur cet œil, & se rompent davantage en le traversant. Or l'ame rapporte toujours l'impression des images en ligne droite, de l'extrémité de l'axe qui touche l'organe ou le fond de l'œil.

L'objet n'est pas aperçu dans le lieu où il est, mais par l'image qui s'y peint dans l'œil.

L'ame rapporte toujours l'impression des images en ligne droite, parce qu'elle ne voit pas l'objet dans le lieu où il est. Elle le voit dans l'œil même; car c'est à l'image & non à l'objet qu'elle a affaire. Or de quelque point que l'image vienne, dès qu'elle a traversé la cornée, l'humeur aqueuse & le crystallin, elle se rompt pour la derniére fois dans l'humeur vitrée, où elle décrit une ligne droite jusqu'au fond de l'œil; & c'est suivant cette derniére ligne prolongée, que l'ame voit l'objet, comme s'il étoit sur l'œil même.

L'objet vû des deux yeux paroît simple.

Nous avons dit qu'un objet vu des deux yeux paroît simple, quand

chaque image tombe directement sur le point de l'axe visuel, ou sur le globe de chaque œil, & qu'il paroît double toutes les fois que l'image tombe hors de ces points, ou sur des parties qui ne sont point analogues ou correspondantes.

Erreur des anciens sur le croisement de ces nerfs.

On croyoit autrefois que l'axe optique étoit le centre du nerf optique; on disoit que ces deux nerfs se croisoient, & qu'ainsi l'impression qui tomboit sur ces deux nerfs, étant portée le long de leurs filiéres, se rencontroient en un seul point dans le croisement de ces filiéres, & que là elles se confondoient en une seule impression.

Nous avons vu que le centre du nerf optique est incapable de cette fonction; mais quand il en seroit capable, ce croisement est imaginaire.

L'endroit où quelques modernes ont fixé l'axe optique.

Quelques modernes qui ont senti ces difficultés, ont fixé l'axe optique sur le point de la choroïde, ou de la pie-mere qui est sur le bord interne de l'insertion du nerf optique, & ils disent que ces parties de la pie-mere se réunissent au de-

CHAP. XIV.

vant du concours de ces deux nerfs optiques, juſtement où répond l'axe commun, les deux impreſſions doivent s'y confondre en une ſeule.

Ce que l'anatomie prouve, & l'expérience de M. Mariotte.

C'eſt un fait prouvé par l'anatomie la plus exacte de l'œil, & par l'expérience de M. Mariotte, que l'axe du globe de l'œil, ou l'axe viſuel, tombe ſur le côté extérieur du nerf optique.

Le pole optique n'eſt pas un point; c'eſt tout le fond de l'œil qui a l'axe optique pour centre Or toute image dont le centre répond à celui de ce pole, fait voir à l'ame un objet unique, quoique l'image ſoit dans chaque œil, par la même raiſon qu'on entend des deux oreilles un ſon unique, quoiqu'il y ait double impreſſion. Ce n'eſt point que les ſenſations ſe confondent par la réunion de l'ébranlement. Cette confuſion eſt une chimére dans les deux oreilles dont les nerfs & les organes ſont très diſtincts; c'eſt l'ame elle-même qui fait cette réunion par un jugement qui lui vient de l'habitude & de l'expérience: elle ſçait qu'un objet unique eſt celui qui

Parallèle de l'organe de l'ouïe à celui de l'œil.

occupe un seul & unique lieu proportionné à sa circonférence; qu'un objet double est celui qui occupe un double espace, ou qui est dans deux lieux distincts. Ainsi quand il lui vient une image dans chaque œil, que toutes deux se rapportent en ligne droite au même point, au même lieu, & qui sont précisément les mêmes dans leur position & dans leur forme, parce que l'objet est dans l'axe commun aux deux yeux, & qu'il occupe la même place, le même pole optique, qu'il affecte les mêmes parties dans chaque œil; alorsc'est une sensation venue du même endroit. Ainsi l'ame juge que cette double image est d'un objet unique, elle ne sent, elle ne voit qu'un objet.

Ce qui arrive lorsqu'on pousse l'œil hors de l'axe commun.

Si l'on pousse l'œil hors de l'axe commun, l'on change la direction de l'image, & l'objet paroît double. Or chaque image étant rapportée en deux endroits différens, l'ame juge l'objet double, parce qu'il lui paroî toccuper deux espaces.

Concluons de tout ceci, que le pole optique est cette région du fond de chaque œil qui est sym-

CHAP. XIV. pathique avec sa collegue, & dont le centre est appellé axe optique; ordinairement l'axe du globe même se dirige & se réunit à l'axe commun, quand les deux yeux regardent réellement un objet; que toutes les fois que cette réunion se fait, l'image de l'objet, quoique double, une dans chaque œil, ne fait voir qu'un objet, parce que les deux images se rapportent à un seul & même lieu; que hors de cet axe commun, l'objet paroît double, parce que chaque axe de l'œil, & par conséquent chaque image se rapporte à un lieu distinct l'un de l'autre, & qu'ainsi l'image du même objet répond à deux endroits différens.

CHAPITRE XV.

Comment voit-on les objets distinctement?

CHAP. XV UNe image est distincte, quand tous les points du cone lumineux qui la forment, sont rassemblés dans

dans la même proportion qu'ils ont sur l'objet même, sans confusion, ni intervalle entr'eux, sans mêlange de rayons étrangers, & lorsque ce juste assemblage de rayons n'affecte point l'organe, ni trop vivement, ni trop foiblement, c'est-à-dire, qu'une image est distincte, quand tous les points de lumiére & les nuances d'ombre qui la forment, sont placés les uns auprès des autres, comme ils le sont sur l'original même : en sorte que plusieurs de ces points, ou de ces nuances d'ombre, ne se réunissent pas en un seul, ou ne laissent pas entr'eux des intervalles qui ne sont pas dans l'original, & qu'enfin leur impression n'est pas disproportionnée à la sensibilité de l'organe ; car l'une ou l'autre de ces défauts rendroit l'image confuse.

Ce qu'il faut se ressouvenir pour avoir une idée nette de cette réunion.

Pour avoir une idée nette de cette juste réunion des pinceaux de lumiére à un certain point, il faut se ressouvenir que chaque corps éparpille à la ronde la lumiére qui vient le fraper : ainsi chaque pinceau de lumiére qui touche un point du corps, rebondit en s'élar-

CHAP. XV.

giſſant toujours, en ſorte que ce point du corps fait le ſommet du cone qui forme le pinceau réfléchi.

Ce point n'eſt pas toujours le même.

Ce point n'eſt pas le même pour un objet éloigné, & pour un objet proche. Des rayons réfléchis par un objet voiſin arrivent à l'œil plus divergens, plus écartés ; leurs cones forment un angle plus ouvert : ils doivent donc ſe réunir plus loin, & par delà le foyer du cryſtallin ; au contraire ſi l'objet étoit trop près, les rayons ne ſe réuniroient point du tout, & tomberoient paralleles au fond de l'œil : c'eſt pourquoi on ne voit pas un objet trop voiſin de la prunelle, ou on le voit confuſément.

Inconvénient d'un objet trop éloigné.

Les rayons qui viennent d'un objet éloigné, ſont preſque paralleles quand ils arrivent à l'œil. Or de tels rayons, par les loix de la réfraction, doivent réunir leurs pinceaux au foyer, ou très près du foyer naturel de l'œil, & par conſéquent bien plutôt que ceux des objets voiſins.

Inconvénient d'un objet trop voiſin.

Ajoutons que des rayons réfléchis par un objet voiſin ſont des traits

lancés de plus près : ils ont d'autant plus de force, que l'objet dont ils sont lancés ou réfléchis, est plus voisin ; ils résistent donc d'autant plus à la réfraction. Les pinceaux lumineux se réunissent donc plus loin. CHAP. XV.

Au contraire les rayons réfléchis par un objet éloigné sont affoiblis dans la longue route qu'ils parcourent, leur force se perd, s'éteint peu à peu, comme il arrive à tout mouvement communiqué : ces rayons cedent donc plus facilement au pouvoir de la réfraction, les pinceaux se réunissent donc plutôt, c'est-à-dire que les pinceaux des objets éloignés sont plus réfrangibles. Ils doivent donc se réunir plutôt ou plus près du cristallin que les pinceaux réfléchis des objets voisins.

Comme cette divergence diminue à mesure qu'on augmente la distance entre l'objet & l'œil, comment se peut-il faire que la vision soit distincte, quand on regarde de plus près & de plus loin ?

Différens sentimens sur ce point.

Les Opticiens s'y sont pris de différentes maniéres pour en rendre raison.

Les uns prétendent que le glo-

CHAP. XV.

be de l'œil, par l'action des muscles extérieurs, change de figure au besoin, qu'il s'allonge pour voir distinctement les objets qui sont trop près de lui, qu'il se raccourcit au contraire pour ceux qui sont trop éloignés. Si les choses sont telles, il ne faut pas en chercher d'autres raisons.

Ce qu'il faudroit qu'il arrive, pour que le globe s'allonge.

Mais en considérant d'une part les limites de la vision distincte, & les différens dégrés de divergence qu'elles permettent aux rayons incidens, & de l'autre, en considérant les effets que peuvent avoir sur la lumiére les humeurs de l'œil, en vertu de leurs pouvoirs réfractifs, on trouve qu'il n'est pas vraisemblable, ni même possible, que le globe s'allonge & se raccourcisse autant qu'il faut le supposer, pour satisfaire entiérement à la question, puisqu'il faudroit pour cela que l'axe de l'œil devînt d'un dixiéme plus long que dans l'état naturel.

D'autres pensent que le cryſtallin peut s'avancer ou se reculer.

Les autres pensent que le cryſtallin peut s'avancer ou se reculer, par l'action des ligamens ciliaires. Cette raison seroit satisfaisante, si les mouvemens qu'on suppose au

cryſtallin, pouvoient faire varier la diſtance qu'il y a entre lui & le fond de l'œil, autant que l'éxige la différence de celles avec leſquelles les objets ſe voient diſtinctement : mais il eſt encore moins poſſible que cela arrive par le jeu qu'on ſuppoſe au cryſtallin, que par l'allongement & le raccourciſſemen du globe de l'œil.

M. Jurin a cru en trouver la vraie cauſe, en ſuppoſant que la cornée eſt fléxible & élaſtique, capable, par conſéquent, de devenir plus convexe, ſi elle eſt tirée en arriére par ſa circonférence, & de reprendre ſon premier état, dès qu'on fera ceſſer l'action qui la reſſerre. Il remarque enſuite que l'uvée eſt une membrane muſculeuſe, capable de ſe reſſerrer, & qu'elle prend ſon origine dans une protubérance circulaire qui regne le long de l'intérieur de la cornée, à l'endroit où elle ſe joint à la ſclérotique; que le cryſtallin eſt renfermé dans une capſule membraneuſe, avec un peu d'eau entr'eux; que la partie poſtérieure de cette capſule eſt ad-

M. Jurin attribue cet allongement à la cornée.

CHAP. XV.

hérente à la membrane déliée qui contient l'humeur vitrée; & que les ligamens ciliaires qui sont de petits muscles, tiennent d'une part au bord de cette capsule & de l'autre à l'endroit où la cornée se joint à la sclérotique.

Raisonnement de l'Auteur d'après ces observations.

A l'aide de ces observations M. Jurin raisonne ainsi: Lorsque l'œil est parfaitement en repos, & qu'il ne fait aucun effort, il est en état de voir très-distinctement les petits objets à une certaine distance, qui est pour le commun des hommes de quinze à seize pouces. Lorsque nous regardons ces objets de plus près, il croit que le grand anneau musculeux de l'uvée se resserre, ce qui rend la cornée plus convexe, & la première réfraction des rayons plus grande: cet effet compense la trop grande divergence, qui vient de la proximité de l'objet. Si nous regardons à une distance plus grande que de quinze ou seize pouces, les ligamens ciliaires, en se contractant, tirent les bords de la capsule, & font remonter vers eux l'eau qui se trouve entre cette envelope & le corps

du cryſtallin, qui par là devient moins épais du milieu. Sa convexité ainſi diminuée compenſe le dégré de divergence qui manque aux rayons qui viennent de trop loin.

Quoique cette explication ne ſoit pas exacte dans tous ſes points, cependant ceux qui penſent qu'il arrive une variation de figure dans le globe de l'œil, du moins pour les eſpéces d'animaux qui ont cet organe entiérement fléxible; ceux-là, dis-je, pourroient faire uſage de cette ingénieuſe explication.

Il me reſte pour le préſent à dire quelque choſe ſur quelques phénomènes de la viſion; pourquoi un charbon ardent tourné en rond nous fait voir un cercle de feu? ou lorſqu'avec une corde de viole fine on en fait voir une large ou pluſieurs à côté les unes des autres.

Ces phénomènes dépendent de la durée de la ſenſation qu'un objet excite dans les nerfs, & de la promptitude avec laquelle ſon action ſe répéte. Or ſi l'action d'un objet recommence ſur un mamelon nerveux, avant que ſa premiére impreſſion ſoit

CHAP. XV.

éteinte, les impressions seront continues, comme si l'objet n'avoit pas cessé d'agir. C'est ce qui arrive dans les cercles de feu qu'on produit en passant souvent & rapidement un charbon ardent sur les même traces : ses actions sur les mamelons nerveux de la choroïde se succédent si rapidement, que les impressions qu'elles y excitent sont continues ; ainsi ayant dans l'œil un cercle continu d'impression de feu, on voit nécessairement un cercle de feu : c'est ainsi que les baguettes d'un tambour, en se succédant rapidement à battre cet instrument, font le bruit continu qu'on appelle roulement ou roulade.

La corde de viole élargie ou multipliée par les vibrations s'explique par le même principe.

Une lumière qui parcourt rapidement un espace du ciel, y fait voir encore une lumière continue ; parce que la ligne d'impression vive qu'elle trace dans l'œil, s'y fait si promptement, que tous les points de cette ligne d'impression subsistent ensemble un certain temps, par consé-

quent on a dans l'œil une ligne entiére d'impression de lumiére, on doit voir une lumiére continue : telles sont les fusées volantes, les météores, que le vulgaire appelle les étoiles qui filent.

Il arrive souvent qu'en se frottant les yeux un peu fortement, ou si l'on y reçoit un coup un peu rude, l'on croit voir des traits de lumiére ou de grosses étincelles, même pendant la nuit. L'on ne peut attribuer ces apparences qu'à l'ébranlement de l'organe, soit que cela se fasse immédiatement par le choc du corps étranger qui frotte ou heurte extérieurement ; soit que la commotion extérieure, en se communiquant, anime la matiére de la lumiére qui réside dans les moindres parties de l'organe comme par tout ailleurs, & que par ce moyen les fibres nerveuses soient ébranlées, comme elles le seroient par l'action d'une lumiére qui viendroit du dehors.

Nous n'omettrons point de parler d'un autre phénomène de la vision. Pourquoi les objets sont plus petits dans les jours très froids &

CHAP. XV.

très lumineux? Et pourquoi nous les voyons plus ou moins grands, suivant la température de l'air, ou suivant que notre santé sera plus ou moins foible?

La diminution de la grandeur des objets par la forte gelée & de la neige est une suite nécessaire de la nature de l'œil, & de ce que nous avons dit précédemment.

Les images peintes dans l'œil sont d'autant plus petites, que le diamétre de l'œil est plus petit, & que les humeurs sont plus convexes. S'il arrive dans de certains temps des variations aux yeux, nous verrons alors les objets plus petits que nous n'avons coutume de les voir; c'est ce qui arrive aux yeux qui sont frapés du froid de la gelée & de l'éclat de la neige; l'un & l'autre en faisant une forte impression sur ces organes, y excitent une forte contraction, ainsi que la forte gelée est capable de le faire même sur les métaux les plus durs: les yeux ainsi frapés diminuent en tout sens, & sur-tout suivant leur équateur ou suivant le cercle du globe, ce qui arrive par la

contraction de l'iris & de la couronne ciliaire ; toutes les humeurs même participent à cette sorte de contraction ; l'œil est alors moins gros, plus convexe ; il reçoit un angle visuel plus petit, & une image moins grande.

Ce principe établi que la figure de l'œil contribue à la grandeur des images, nous devons voir les objets plus ou moins grands, suivant la température de l'air, ou suivant que notre santé donnera plus ou moins de ressorts à nos fibres, plus ou moins de volume à nos humeurs ; & qu'ainsi dans un temps chaud, mou, humide, couvert ; dans une santé foible, languissante, dans de certaines pléthores, l'œil étant alors plus relâché, plus dilaté, nous voyons les objets plus grands ; & que dans un temps froid, sec, serein, & dans une bonne disposition des organes, nous voyons les objets plus petits, parce que toutes ces choses donnent à nos fibres & à nos yeux plus de ressort, plus de contraction, & aux humeurs moins de volume.

D'où l'on peut conclure, qu'un ob-

CHAP. XV.

jet très éclairé paroîtra plus petit, & qu'un objet éclairé foiblement paroîtra plus grand. La raison en est évidente, la lumiére vive met en contraction tout le globe de l'œil, la foible le laisse relâché & dilaté.

MALADIES DES PAUPIÉRES.

AVANT-PROPOS.

NOus diviſerons les maladies qui attaquent les yeux, en celles qui arrivent aux parties qui les environnent, & en celles qui ſurviennent au globe de l'œil. Nous comprendrons, ſous celles qui arrivent aux parties environnantes, non-ſeulement celles des paupiéres, mais encore celles qui arrivent aux angles des yeux; maladies qui ne demandent pas moins d'attention, que celles de l'œil même, & ſouvent ne ſe guériſſent que très-difficilement, malgré tou-

tes les attentions que l'on peut y apporter.

Les paupiéres ſont ſujettes à preſque toutes les tumeurs qui arrivent dans toute l'habitude du corps : elles ſont ſujettes à l'éréſipelle, au phlegmon, à l'œdéme, au ſquirrhe, au cancer, aux verrues ou porreaux, à l'orgeolet & gravelle des paupiéres, à des excroiſſances charnues, qui arrivent entre les paupiéres & le globe de l'œil, à l'anthrax ou charbon, à celles que l'on nomme athérome, ſtéatome, meliceris & aux tumeurs adipeuſes.

Elles ſont expoſées aux ulcéres prurigineux, aux galles & dartres, au dérangement des cils, nommé trichaiſe, au relâchement de la paupiére, à une maladie contraire, dans laquelle la paupiére ſupérieure eſt tellement retirée qu'elle ne

peut s'abaiſſer. Elles ſont auſſi ſujettes à des mouvemens convulſifs, à l'éraillement des paupiéres, à une union contre nature, ainſi qu'aux plaies, aux brûlures, aux contuſions, aux varices & aux fiſtules.

Les maladies qui arrivent aux angles des yeux, ſont l'épiphora, l'anchilops ou abſcès du grand angle, l'œgilops & la fiſtule lacrymale. Ils ſont expoſés auſſi à des excroiſſances de chair appellées encanthis, à la conſomption de la caroncule lacrymale, à des puſtules au grand angle, à des ulcéres prurigineux, enfin à l'onglet ou pterygion. L'examen de ces différentes maladies ſeront l'objet de la premiére partie de cet Ouvrage.

CHAPITRE I.

De l'érésipelle des paupiéres.

LE gonflement, ou l'enflure des paupiéres, peut tenir de l'érésipelle seulement; en ce cas, la tumeur sera très-légére, l'inflammation de la peau peu considérable, & occupe ordinairement les deux paupiéres: il y aura à la partie une douleur pongitive ou piquante.

Différence de l'érésipelle.

Il peut être simple, ou compliqué, ou benin, ou malin. Il peut être distingué en fixe, en ambulant, en symptomatique, & en périodique. Dans l'un ou l'autre la superficie de la peau peut être unie ou reluisante ou boutonnée, pour lors il sera appellé érésipelle miliaire.

Différens noms qu'on lui donne, suivant les circonstances.

L'érésipelle sera simple & benin; lorsque la cause sera légére & extérieure, & qu'il ne sera accompagné d'aucun accident considérable. Au contraire il sera compliqué, lorsqu'il sera joint, soit au phlegmon, ou à l'œdème, ou au squirrhe; pour lors il retiendra le nom de la tumeur

dont il participera, c'est-à-dire, il sera appellé érésipelle phlegmoneux, ou œdemateux, ou squirrheux.

L'érésipelle des paupiéres sera malin, toutes les fois qu'il sera la suite d'une fiévre maligne ou autre. Il sera fixe, lorsqu'il ne changera point de place. Il sera nommé ambulant, lorsqu'il va d'une partie à l'autre, c'est-à-dire, du côté droit au côté gauche. Il sera nommé symptomatique, lorsqu'il dépendra du vice d'une autre partie, comme d'une inflammation de l'œil, ou d'une plaie au péricrane, &c. Il sera périodique, toutes les fois qu'il se guérira pour un temps, & reviendra dans un autre.

Cause immédiate de l'érésipelle,

La cause prochaine & immédiate de l'érésipelle est le passage des globules rouges du sang dans les vaisseaux lymphatiques de la peau des paupiéres.

Cause interne.

La cause éloignée est un sang chargé d'une humeur âcre & subtile, capable de causer des obstructions dans les vaisseaux lymphatiques des paupiéres.

Causes externes.

Les causes externes sont les plaies

CHAP. I.

faires aux paupiéres, les piquures des inſectes, l'application des emplâtres, ou de quelque corps gras, l'ardeur du ſoleil & du feu, le mauvais régime, les exercices trop violens, la ſuppreſſion de quelque évacuation périodique, en un mot tout ce qui eſt capable d'arrêter le mouvement du ſang, & d'occaſionner quelque embarras dans les vaiſſeaux lymphatiques, ou de lui imprimer quelque qualité maligne, qui altére ſa ſubſtance; tel qu'un air froid qui ſuccéde à une chaleur exceſſive capable de ſupprimer la tranſpiration, les boiſſons même trop fortes & trop ſpiritueuſes ſont auſſi des cauſes de l'éréſipelle.

Cauſe de l'éréſipelle miliaire.

La cauſe de l'éréſipelle miliaire ou boutonné, eſt, ou l'abondance de la lymphe, ou ſon âcreté, qui détachent l'épiderme de la peau, & forment ſur ſa ſurface des élévations plus ou moins conſidérables.

Temps de l'éréſipelle.

Les temps de l'éréſipelle ſont le commencement, l'augmentation, l'état & la fin. Dans le commencement la peau eſt médiocrement rouge, & les paupiéres ſont peu tendues,

Commencement.

à cauſe du peu d'embarras qui ſe trouve dans le lacis des vaiſſeaux lymphatiques.

Dans l'augmentation les paupiéres paroiſſent plus tendues, le ſang ſe trouvant en plus grande abondance dans les vaiſſeaux lymphatiques: l'engorgement, la rougeur, l'élévation de la peau & les autres ſymptômes paroiſſent plus ſenſibles.

Signe de l'augmentation de l'éréſipelle.

Dans l'état les paupiéres ſont extrêmement tendues: l'on y ſent une peſanteur & une difficulté à pouvoir les ouvrir.

Signe de l'état de l'éréſipelle.

L'on connoîtra que l'éréſipelle eſt ſur ſa fin, lorſque les ſymptômes énoncés diminuent. Pour lors l'humeur atténuée, délayée, ſe diſſipe, ſoit en reprenant la voie de la circulation, ou en tranſpirant par les pores de la peau; & ſa ſuperficie reprend peu à peu ſa couleur naturelle, & devient farineuſe.

Signe de la fin de l'éréſipelle.

Le ſigne qui fera connoître le commencement de l'éréſipelle ſimple des paupiéres, eſt qu'elles ſont peu tendues, que la peau eſt d'un rouge orangé, qui s'évanouit lorſqu'on les comprime avec le doigt, & revient

Signe du commencement de l'éréſipelle ſimple.

CHAP. I.

sitôt qu'on cesse de le comprimer ; accompagné de chaleur brûlante, de douleur piquante & de fiévre.

Signe de l'érésipelle malin.

Dans l'érésipelle malin des paupiéres, la fiévre est considérable, le malade a des agitations violentes, des insomnies, & même le délire : la douleur ne se borne pas à la paupiére, elle s'étend au front, aux tempes & dans le voisinage.

D'où se tire le pronostic de l'érésipelle.

Le pronostic de l'érésipelle des paupiéres se tire de son espéce, de la cause qui l'aura produit, & des accidens qui l'accompagnent. En général, le simple, le fixe & le symtomatique ne sont pas fâcheux ; le malin, l'ambulant & le périodique sont très-dangéreux, étant produits par une cause interne, qui nous annonce souvent une altération dans les fluides, & un vice général dans les humeurs. Nous ajouterons que celui qui attaquera un corps mal constitué, infirme & âgé, le pronostic en sera plus mauvais, que si le malade est jeune & bien constitué. Celui qui est accompagné de douleur violente, de fiévre considérable, d'agitation, d'in-

ſomnie, de délire & de dévoiment, eſt plus fâcheux que celui qui eſt ſans aucun de ces accidens.

CHAP. I. A quoi on doit avoir égard dans la cure.

La premiére intention qu'on doit avoir, eſt d'empêcher le ſang de ſe porter de nouveau à la partie, & de tâcher de diſſiper celui qui eſt engorgé dans les vaiſſeaux lymphatiques. Ce qu'on obtiendra par les remédes généraux & particuliers, ayant toutefois égard aux différences de la maladie, à ſescauſes, à ſes temps & à ſa terminaiſon.

Ce que l'on doit faire dans l'éréſipelle ſimple.

L'éréſipelle ſimple des paupiéres occaſionné par une cauſe extérieure & légére ſe guérit aiſément au moyen de quelques ſaignées, en tenant le ventre libre par le moyen des lavemens, & en preſcrivant un régime doux & humectant, en baſſinant ſouvent la partie malade, ſoit avec de l'eau tiéde animée de quelque peu d'eau-de-vie, ou un eau de fleurs de ſureau mêlée avec une vingtiéme partie d'eau-de-vie. Cette infuſion de ſureau dont on peut appliquer des compreſſes imbues de cette eau, eſt non-ſeulement anodine & réſolutive, & l'eau-de-vie qu'on y ajoute la rend plus pénétrante. Si

CHAP. I.

cependant il y a beaucoup de tenſion & de douleur aux paupiéres, l'on ſupprimera l'eau-de-vie, juſqu'à ce que l'une & l'autre ſoient calmées.

Ce que l'on peut faire ſi les douleurs ſont vives.

Si l'éréſipelle eſt à ſon dernier dégré, & que les douleurs ſoient vives, on y applique un cataplaſme fait avec la mie de pain, le lait & le jaune d'œuf envelopé dans un linge : on le renouvelle tout les trois heures, ayant ſoin, chaque fois qu'on le change, de baſſiner les paupiéres.

Inconvénient qui peuvent réſulter de l'application des cataplaſmes en cette occaſion.

Malgré le bon effet des cataplaſmes dans les éréſipelles qui arrivent à toutes les parties du corps, j'ai ſouvent obſervé que ſon application ſur les paupiéres n'étoit pas toujours ſuivi du même ſuccès. Je penſe que trois choſes peuvent en être la cauſe. La premiére eſt que tout cataplaſme appliqué ſur l'œil le fatigue par ſa compreſſion & par ſon propre poids. Secondement, l'écoulement ſoit du pus ou des larmes, qui ſe trouvent extrêmement âcres & continuelles en cette occaſion, n'ayant pas une libre iſſuë, & ſe trouvant même retenues par l'application du cataplaſme, doivent ir-

riter beaucoup l'œil, & changer très-promptement la nature du cataplasme qui ne tardera pas à s'aigrir en ce cas. Troisiémement, les vaisseaux de la peau des paupiéres sont si fins, que le moindre topique en bouche les pores, & trouble le cours de la transpiration qui ne pouvant passer, fait retour sur elle même; ce qui peut occasionner rupture dans les vaisseaux sanguins: raisons qui m'ont toujours fait préférer en cette occasion des douches souvent répetées, ayant soin que les douches que nous avons ci-dessus proposées avec l'eau de fleurs de sureau, soient un peu chaudes, afin de briser par ce moyen les sucs trop grossiers, de faciliter la transpiration, & de rendre les voies plus libres dans la partie affectée. Ce que l'on obtient non-seulement par les douches ci-dessus proposées, mais même par des bains de vapeurs reçus sur la partie avec la même liqueur.

Ce que l'on doit faire pendant l'usage des topiques.

Pendant l'usage de ces remédes, l'on aura soin de multiplier les saignées suivant la grandeur de la maladie; d'en faire même du pied, si la fiévre est considérable, & que l'éré-

CHAP. I.

sipelle soit malin. Par ce moyen on diminue l'effervescence du sang: en le détournant de la partie malade, on empêche qu'il ne se fasse rupture des vaisseaux, sur-tout si l'on joint à ces remédes ceux qui sont propres à donner aux humeurs plus de fluidité, tels que sont les boissons de petit lait avec le syrop violar, les emulsions, ou quelques apozémes legers.

Nécessité des purgatifs & le temps de les donner.

Les purgatifs seront plus ou moins multipliés suivant l'abondance des humeurs. On ne doit point les épargner, afin de déterminer les humeurs à prendre leur cours par l'anus. On ne les emploira que lorsque la maladie sera dans son déclin, & que les humeurs seront détrempées.

Ce que l'on doit faire lorsque l'érésipelle est occasionné par la transpiration lentie.

L'on aura cependant égard dans le traitement à la cause qui l'aura produit & au temps de la maladie: c'est-à-dire, que lorsque le sang est bien constitué, & que l'érésipelle n'est occasionné que par une transpiration suprimée, l'on doit se servir, dans le commencement, des moyens propres à la rétablir. L'on ordonne à cet effet au malade de se tenir dans un endroit

endroit chaud, évitant avec ſoin le froid ; on lui fait garder le lit, on lui fait prendre du thé bien chaud, des cordiaux legers, afin de donner de la fluidité aux liquides, & de ranimer les eſprits.

Ce que l'on doit faire dans le cas où le malade auroit du délire.

Malgré ces précautions, l'éréſipelle augmente quelquefois au point que le malade a des affections ſoporeuſes, du délire, des convulſions. Pour lors tous les moyens que nous avons propoſés ne ſuffiſent pas, ce qui nous engage ſouvent à avoir recours promptement à des purgatifs & même ſouvent aux émétiques ; afin qu'en donnant des ſecouſſes à tout le corps, la circulation ſe rétabliſſe, que l'humeur trop épaiſſe ſe diviſe, & qu'il s'en échape une partie par les ſelles, ou par le vomiſſement. Dans ces cas, les véſicatoires appliqués à la nuque peuvent y être de quelque utilité. Cette pratique convient ſur-tout aux éréſipelles occaſionnés par l'abondance de certaines humeurs capables d'enflammer le ſang ; telle qu'une humeur bilieuſe ou autre, qui venant à ſe mêler avec lui, le détermine à paſſer dans les vaiſſeaux lymphatiques ;

CHAP. I.

ce qui eſt bien capable d'occaſionner les ſymptômes ci-deſſus énoncés.

CHAPITRE II.

Du phlegmon des paupiéres.

CHAP. II.

LE phegmon des paupiéres eſt une tumeur inflammatoire, dure, élevée, accompagnée de douleur, de pulſation, avec peſanteur aux paupiéres & difficulté à pouvoir les ouvrir. Sa diviſion eſt la même que celle de l'éréſipelle.

Cauſe immédiate.

La cauſe immédiate du phlegmon des paupiéres eſt l'engorgement du ſang, non-ſeulement dans les vaiſſeaux lymphatiques, mais même dans les vaiſſeaux ſanguins de la peau, ceux du tiſſu cellulaire, & dans ceux des muſcles de cette partie. Il eſt aiſé de concevoir que le ſang trop agité, ou trop abondant, ou trop rarifié, en dilatant les vaiſſeaux capillaires ſanguins, & les embouchures des vaiſſeaux lymphatiques des paupiéres, eſt bien capable

Cauſe interne.

d'occaſionner cet embarras. Les coups, les chutes, & tout ce qui eſt capable de troubler le cours des liqueurs, ſoit en affoibliſſant le reſſort des vaiſſeaux, ſoit en les détruiſant, ou les diviſant, mais encore le mauvais régime de vivre, la brûlure, l'ardeur du ſoleil, le grand froid, certaines douleurs, comme celle des dents, peuvent en être cauſe, pour peu qu'il y ait quelque diſpoſition dans le ſujet.

CHAP. II. Cauſe externe.

Les temps du phlegmon ſont les mêmes que ceux de l'éréſipelle.

La terminaiſon la plus ordinaire du phlegmon des paupiéres eſt la réſolution: elle ſe fait aiſément en ces parties, ſur tout lorſqu'on a eu le ſoin de faire les remédes généraux capables d'atténuer, de délayer, d'évacuer & de détourner le cours des humeurs.

Ce qui favoriſe la réſolution.

L'on connoîtra le phlegmon des paupiéres, & on le diſtinguera de l'éréſipelle, par la rougeur qui paroîtra toujours, quoiqu'on y applique le doigt, par la chaleur, la tenſion, la dureté de la tumeur, la douleur, la pulſation, la fiévre & l'inſomnie. L'on connoîtra celui qui ſera com-

Comment on diſtinguera le phlegmon.

CHAP. II.

pliqué, lorsqu'à ces signes il se joindra ceux de l'érésipelle, de l'œdéme, ou du squirrhe.

D'où se tire le pronostic.

Le pronostic se tire de la partie qu'il attaque, des causes qui l'ont produit, & de ses accidens.

Celui qui attaque, non-seulement les paupiéres, mais même les yeux, est plus fâcheux, que celui qui se borne à une ou deux paupiéres; attendu que celui qui se borne à une paupiére seulement, a moins de vaisseaux engorgés, & moins d'humeur arrêtée, que si l'œil & les quatre paupiéres étoient de la partie; ce qui annonceroit pour lors plus d'altération dans les fluides.

Pronostic du phlegmon de cause interne.

Celui qui vient de cause interne, est plus fâcheux que celui qui vient de cause externe. Celui qui est accompagné de grande douleur, de fiévre considérable, d'insomnie, est plus fâcheux, que celui où ces accidens ne se trouvent pas; parce que la douleur occasionne un cours irrégulier des esprits vers le cerveau: pour peu qu'elle dure, elle trouble la digestion, les sécrétions & la circulation; elle cause l'insomnie, l'agitation, la fiévre, les convulsions, l'in-

flammation, les dépôts & la gangréne.

Pour guérir le phlegmon des paupiéres, il faut procurer la réſolution de l'humeur ſtagnante, & prévenir la rupture des vaiſſeaux.

Ce que l'on doit faire pour guérir le phlegmon.

La réſolution ſe fait aiſément en ces parties; pluſieurs raiſons ſemblent la favoriſer. 1°. La tiſſure mince & délicate de la membrane interne des paupiéres, dont les pores ſe trouvent en cet endroit très ouverts. 1°. L'ouverture des points ciliaires, que l'on obſerve à l'extrémité des paupiéres. 3°. L'action des muſcles de la partie.

Ce qui facilite cette réſolution.

Dans les commencemens du phlegmon des paupiéres & même du globe de l'œil, l'on doit débarraſſer les ſolides de l'état de contrainte dans laquelle l'abord exceſſif & déſordonné des fluides les met; ce que l'on obtient, en relâchant les vaiſſeaux, & en calmant la douleur par le moyen des ſaignées plus ou moins multipliées, ſuivant la grandeur de la maladie, les forces du malade & l'état de la tumeur. En déſempliſſant promptement les vaiſſeaux & par la diéte,

Ce que l'on doit faire dans le commencement.

CHAP. II.

on diminue non-seulement l'engorgement & la tension de la partie, mais même la douleur. L'on donne de la fluidité aux humeurs, en donnant les délayans au malade, en le faisant boire beaucoup, & en lui donnant des lavemens, soit simples, ou avec la décoction d'herbes émollientes, que l'on peut rendre de temps en temps, laxatifs, afin de débarrasser les premiéres voies, & de détourner l'humeur de la partie.

Ce que l'on doit faire pour donner de la fluidité aux humeurs.

Tous ces moyens mis en usage joints aux topiques convenables, il est rare que le phlegmon ne se résolve. Cette résolution ne peut être procurée, tant qu'il n'y aura pas de liberté dans les vaisseaux de la partie malade. Nous observerons cependant qu'elle ne doit pas être tentée, quand la tumeur est d'un mauvais caractére; en ce cas il est plus avantageux qu'elle suppure.

Les topiques dont on doit se servir, sont des douches ou des bains d'eau tiéde, des fumigations d'eau bien chaude sur la partie, enfin des cataplasmes anodins, que l'on continue seulement, jusqu'à ce que la

Les topiques dont on doit se servir.

douleur soit calmée, ayant soin de les renouveller toutes les trois heures, & de doucher la partie chaque fois qu'on le renouvelle. La douleur & l'inflammation calmées, on a recours aux résolutifs, dont l'effet est de procurer l'action organique des vaisseaux, & de leur donner assez de ressort pour déplacer & chasser l'humeur arrêtée. Ces résolutifs seront, ou des cataplasmes, ou des fomentations que l'on fait avec les feuilles d'hyssope, d'absinthe, de pouliot d'origan, les fleurs de roses de Provins, de camomille & de melilot, une pincée de chacune, que l'on fait bouillir dans une chopine de vin rouge: l'on y trempe des compresses que l'on applique chaudes sur les paupiéres, & que l'on renouvelle de trois heures en trois heures. Si on s'apperçoit que ces résolutifs causent trop de chaleur à la partie, l'on en modére l'activité, en y ajoutant un peu d'eau commune, suivant les indications.

De quelle nature seront ces résolutifs.

Le cataplasme résolutif se fait avec la mie de pain & le vin rouge, dans lequel on ajoute une cuillerée d'eau de vie en le retirant du feu; on peut

CHAP. II.

y ajouter un peu d'huile de camomille. Chaque fois que l'on le renouvelle, ou la fomentation dont on doit se servir par préférence, pour les raisons que nous avons dites en parlant de l'éréſipelle : l'on aura soin de faire des douches d'eau tiéde à dessein non-seulement de nettoyer les paupiéres, mais même de disposer les parties à l'action des résolutifs.

Comment l'on connoîtra que la résolution se fait.

L'on connoîtra que la résolution se fait, lorsque la tumeur diminuera de volume, que la matiére arrêtée, une partie sortira par les pores de la peau, & l'autre rentrera dans les voies de la circulation par les ramifications capillaires des vaisseaux engorgés.

Ce que l'on doit faire si la tumeur se termine par suppuration.

Si malgré les remédes que nous venons de prescrire, l'on s'apperçoit que la tumeur ne se résout pas & qu'elle veuille s'abscéder, ce que l'on reconnoîtra par la suppuration qui se fait ; pour lors la matiére arrêtée s'épanche, se répand dans le tissu cellulaire de la paupiére, & n'en peut sortir que par une ouverture faite naturellement, ou par art. En ce cas l'usage des résolutifs devient inutile, &

la gangréne pourroit être la suite de leur application. Pour lors, l'on doit appliquer sur la tumeur une emplâtre faite avec partie égale de diachilon gommé, & autant d'onguent de la mere, que l'on mêlange exactement. L'abscès formé on ouvre la tumeur, soit avec la pointe de la lancette, ou avec le bistouri, observant de faire l'incision suivant la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, c'est-à-dire transversalement; afin de ne point couper de travers les fibres de ce muscle, attendu que si on faisoit cette ouverture de haut en bas, sur tout si c'est la paupiére supérieure, lorsqu'elle viendroit à s'ouvrir, les lévres de la plaie se trouveroient béantes dans leur milieu: au contraire, en la faisant ainsi que nous l'avons dit, lorsque le malade vient à l'ouvrir, les lévres se trouvent rapprochées, & la cicatrice en doit être moins apparente & plus prompte.

De quelle façon on doit ouvrir la tumeur.

L'opération faite, on pense le malade avec un petit plumaſſeau sec en premier appareil: on le couvre avec une petite emplâtre d'onguent de la mere; dans les pansemens suivans,

De quelle façon on doit panser le malade après l'opération.

CHAP. VII. on couvre le plumaſſeau d'un peu de baume d'Arcæus, & pardeſſus une petite emplâtre de Nuremberg. L'on a ſoin de purger ſur la fin le malade plus ou moins, ſuivant le plus ou moins de plethore, & que le phlegmon ſera plus ou moins conſidérable.

CHAPITRE III.

De l'œdéme des paupiéres.

CHAP. III. L'Œdéme des paupiéres eſt une tumeur blanche, molle & froide, qui ne cauſe point de douleur, & ne réſiſte point quand on la preſſe.

Diviſion de l'œdéme. On le diviſe en ſimple, en compliqué, en primitif, en conſécutif, en particulier, & en univerſel.

Œdéme ſimple. L'œdéme ſimple des paupiéres eſt celui qui eſt formé par la lymphe ſeule, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident, ni joint à d'autres eſpéces de tumeur.

Œdéme compliqué. Le compliqué au contraire participe, ſoit de l'éréſipelle, du phlegmon ou du ſquirrhe.

Œdéme primitif. L'œdéme primitif arrive ſans qu'au-

cune autre maladie l'ait précédé.

CHAP. III. Œdéme consécutif.

Le consécutif est celui qui est causé par une autre maladie : tel que celui qui arrive à la suite de quelque maladie de l'œil, comme de quelque dépôt ou d'une ophthalmie violente, ou après quelque plaie faite à cette partie.

Œdéme particulier.

Le particulier est celui qui arrivera soit à une ou à deux paupiéres.

Œdéme universel.

L'universel attaquera les quatre paupiéres, les yeux & même toute l'habitude du corps.

Causes internes de l'œdéme.

Les causes de l'œdéme des paupiéres sont l'abondance de la sérosité, ainsi qu'il arrive aux personnes d'un tempérament pituiteux. La sérosité pour lors s'infiltre dans le tissu cellulaire de ces parties : d'où l'on peut conclure que tout ce qui peut ralentir la circulation du sang, peut concourir à produire l'œdéme.

Comment se fait cet engorgement.

Toutes les veines prennent leur origine des vaisseaux lymphatiques qui sont une continuation des artéres. Ainsi toutes les fois que le sang est un peu ralenti dans les veines principales, l'embouchure des vaisseaux lymphatiques se dilate, & les vaisseaux perdent leur mouvement

CHAP. III.

tonique, d'où doit suivre nécessairement l'engorgement dans les vaisseaux.

Ce qui peut causer ce ralentissement.

Cette lenteur peut être causée par l'affoiblissement du ressort des vaisseaux, par l'épaississement du sang, ou par sa dissolution, ou par la compression des vaisseaux qui empêche le cours facile des liqueurs.

Ce qui peut causer l'affoiblissement du ressort des vaisseaux.

L'affoiblissement du ressort des vaisseaux des paupiéres, ainsi que des autres parties, peut être la suite de quelque grande maladie, ou d'une hémorragie considérable. Les vaisseaux capillaires désemplis jusqu'à un certain point perdent le ressort naturel dont ils ont besoin, pour pousser le sang dans les grands vaisseaux en même quantité & avec la même viteſſe qu'ils le reçoivent.

Causes externes de l'œdéme.

L'air trop froid ou trop humide, l'humidité même des endroits qu'on habite, une vie trop sédentaire, le grand sommeil, les grandes veilles, l'usage des alimens trop visqueux & glutineux, les boissons trop aqueuses ou trop spiritueuses, peuvent être causes de l'œdéme des paupiéres.

Comment l'air trop froid & trop

L'air trop froid condense les fluides, & resserre les pores; trop humi-

de, il relâche les fibres & diminue la transpiration, qui étant retenue oblige le sang de s'arrêter dans les veines, & gonfle les vaisseaux lymphatiques de la peau, ainsi que les autres causes dont nous avons parlé.

CHAP. III. L'humidité peut être cause de l'œdéme.

Les temps sont les mêmes que dans les maladies précédentes.

La résolution est la terminaison la plus avantageuse de l'œdéme & la plus ordinaire. Quelquefois l'œdéme des paupiéres étant dans son état, au lieu de se résoudre, se termine par suppuration, & même quelquefois par pourriture.

Terminaison la plus avantageuse de l'œdéme.

L'on connoît l'œdéme simple des paupiéres par la tension de la peau qui devient luisante, par la mollesse de la tumeur, sa blancheur, son peu de résistance au toucher, la difficulté qu'a le malade à ouvrir les paupiéres, & lorsqu'il ne ressent aucune douleur à la partie.

Signe de l'œdéme simple des paupiéres.

Le compliqué tiendra, soit de l'érésipelle, ou du phlegmon, ou du squirrhe.

Signe de l'œdéme compliqué.

Le pronostic se tire des causes qui l'auront produit, de l'âge du malade, de ses temps & de sa terminaison. Eu égard aux causes, celui qui

D'où se tire le pronostic.

Par rapport aux causes.

CHAP. III.

vient de cauſe interne, eſt plus à craindre que celui de cauſe externe, attendu que l'interne annonce toujours un vice dans les fluides, ſoit qu'ils péchent en quantité, ou dans leur mauvaiſe qualité.

Par rapport à l'âge du malade.

Celui qui arrive aux vieillards eſt plus fâcheux que celui qui arrive aux jeunes gens; attendu que dans les premiers les parties ont perdu leur reſſort, & les liqueurs n'ont plus leur même qualité; ils abondent ordinairement en humeur ſéreuſe.

Par rapport à l'état de l'œdéme.

Celui qui eſt dans ſon commencement & dans l'augmentation, eſt moins fâcheux que lorſqu'il eſt dans ſon état; parce que dans le commencement la lymphe eſt encore libre dans les vaiſſeaux, & en petite quantité; dans l'augmentation, l'engorgement eſt plus complet; & dans l'état, les vaiſſeaux ſont extrêmement diſtendus, & le plus ſouvent crévés.

Par rapport à la terminaiſon.

Celui qui ſe terminera par ſuppuration, ſera plus mauvais que celui qui ſe réſoudra; attendu qu'il eſt à craindre que cette ſuppuration ne ſe termine par une pourriture aux paupiéres.

Pour guerir l'œdeme des paupiéres, il faut employer les moyens propres à rétablir le reſſort des vaiſſeaux, ſoit en facilitant l'iſſuë de la ſéroſité dont la partie eſt inondée, en lui rendant ſon mouvement, & empêchant qu'il ne s'y en amaſſe davantage, ayant égard à ſes cauſes, c'eſt à dire, en éloignant tout ce qui pourroit lui avoir donné naiſſance. L'on aura auſſi attention à ſes temps & à ſa complication; c'eſt-à-dire, s'il eſt ſimple, & dans ſon commencement, on ſe ſervira des remédes propres à rétablir le reſſort des vaiſſeaux, tels que les fomentations réſolutives que nous avons propoſées dans la cure du phlegmon, dans leſquelles l'on peut ajouter quelque grains de ſel armoniac: ou bien l'on ſe ſert de l'eau de chaux animée d'un peu d'eau-de-vie. Si l'œdéme eſt compliqué de l'éréſipelle ou du phlegmon, l'on y aura égard; pour lors l'on ſe ſervira des topiques que nous avons propoſés dans l'une ou l'autre de ces maladies.

CHAP. VIII. A quoi l'on doit avoir égard dans la cure de l'œdémedespaupiéres.

L'on ne doit avoir recours aux ſaignées dans l'œdéme des paupiéres, que lorſqu'il ſera occaſionné par une

Dans le cas où l'on doit avoir recours à la ſaignée.

CHAP. III.

grande plénitude des vaiſſeaux, ou qu'il ſera accompagné d'inflammation. On fera obſerver au malade un régime, mais moins ſévére que dans l'eréſipelle & le phlegmon. L'on évacuera la ſéroſité ſuperflue, en purgeant le malade avec les purgatifs hydragogues : on lui fera prendre des apéritifs, pour faciliter le cours des humeurs par les urines, ou des ſudorifiques, ſi l'humeur eſt diſpoſée à ſortir par les pores de la peau.

Accident qui arrive quelquefois à la tumeur.

Il arrive quelquefois que la tumeur eſt ſi grande, que l'humeur, au lieu de ſe réſoudre, s'aigrit, & par ſon ſéjour devient purulente au point de cauſer une mortification aux paupiéres : en ce cas il faut tâcher de s'y oppoſer, en faiſant des mouchetures dans les endroits les plus déclives des paupiéres, obſervant de les faire tranſverſalement ; par ce moyen on les débarraſſe d'une partie de l'humeur qui y ſéjourne, & l'on facilite la pénétration des remédes. Celui que l'on peut employer après, eſt une emplâtre de ſtirax légérement étendue, que l'on trempe dans de l'eau-de-vie camphrée, ou un petit plumaſſeau

Moyen de remédier à la mortification.

trempé dans l'essence de terébenthine, ou couvert de très peu d'égiptiac dissous dans du vin. L'on a soin de prendre garde qu'il n'en entre dans l'œil, de crainte que ces remédes en l'irritant n'occasionnent de l'inflammation à l'œil. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Du squirrhe des paupiéres.

CHAP. IV.

LEs paupiéres sont sujettes à des espéces de tumeurs dures, indolentes, sans douleur, & sans changement de la peau : quelquefois elles peuvent être accompagnées de rougeur & de douleur. Pour lors il est à craindre que la tumeur ne dégénére en carcinome appellé cancer. Les Grecs ont nommé cette tumeur *scleria*, *id est*, *palpebrarum interior durities*, ou dureté intérieure des paupiéres ; parce que cette tumeur squirrheuse se fait connoître par la dureté & l'épaisseur des paupiéres.

La division est la même que celle des autres tumeurs précédentes.

CHAP. IV.

Cause immédiate.

La cause immédiate du squirrhe des paupiéres est la lymphe trop épaisse & trop visqueuse arrêtée dans les glandes de cette partie. Cet épaississement & cette viscosité peut être occasionnée par des causes internes ou externes.

Causes intérieures.

Les causes intérieures sont la plethore, ainsi que les différens virus qui épaississent la lymphe, comme un virus vénérien, scrophuleux, scorbutique, cancéreux, dartreux, ou une humeur de galle, les alimens grossiers, crus & de difficile digestion, capables de fournir un chyle de même qualité, qui épaissit la lymphe au point d'occasionner des engorgemens dans ces parties : embarras qui arrive d'autant plus facilement, si le ressort des vaisseaux de ces parties se trouve affoibli.

Causes extérieures.

Les causes extérieures sont les topiques trop desiccatifs ou résolutifs appliqués imprudemment sur les érésipelles & sur les phlegmons qui arrivent aux paupiéres, & par ce moyen font dégénérer la maladie en squirrhe, en dissipant les parties les plus fluides de la lymphe. Un air froid

peut la condenser, & diminuer le diamétre des vaisseaux.

Comment se termine le squirrhe.

Le squirrhe des paupiéres se termine par résolution, lorsque l'engorgement n'est pas considérable : mais si l'obstruction des glandes est considérable, & que les vaisseaux ayent perdu leur ressort, il se termine par suppuration.

Comment l'on connoît le squirrhe simple des paupiéres.

Nous connoissons le squirrhe simple des paupiéres par sa dureté & son épaisseur. Il n'y a ni douleur, ni chaleur aux paupiéres, & la couleur de la peau est à peu près dans son état naturel.

Comment on connoît le compliqué.

Le squirrhe compliqué se connoît par les différens symptomes qui caractérisent chaque virus en particulier. Le vénérien se connoît par une dureté considérable, par sa résistance aux remédes ordinaires, & enfin parce qu'il semble céder aux remédes mercuriels : de plus il est presque toujours la suite de quelque chaude-pisse, chancre, bubon, ou porreau.

Comment se connoît le squirrhe entretenu par un vice scrophuleux.

L'on connoît que le squirrhe des paupiéres est entretenu par un vice scrophuleux, lorsque les glandes du col, ou de quelqu'autre endroit,

CHAP. IV.

sont engorgées; pour lors le nez & la lévre supérieure sont enflés & gercés : il coule du nez une humeur pituiteuse, & enfin les yeux sont tendres & larmoyans. Le squirrhe des paupiéres occasionné par un vice cancéreux se connoît par la douleur que l'on ressent à la partie: il y paroît des veines variqueuses.

Comment l'on connoît le cancereux.

Celui qui est entretenu par un vice scorbutique, se connoît en ce que la paupiére est échimosée, ainsi que la conjective; les gencives sont gonflées, les dents mobiles, & il paroît des taches aux jambes, comme des morsures de puces.

Comment se connoîtra celui qui sera entretenu par un vice scorbutique.

Lorsqu'une humeur dartreuse sera cause du squirrhe des paupiéres, le malade ressentira à la paupiére une démangeaison : il s'y formera des croutes farineuses dans toute son étenduë, & dans le voisinage. Il est rare aussi que les quatre paupiéres n'en soient affectées.

Comment se connoîtra le squirrhe dartreux.

Le pronostic se tirera de ses causes & de sa terminaison; c'est-à-dire que celui qui sera occasionné par la lymphe simplement épaissie & visqueuse, sera moins fâcheux, que celui qui sera produit par quelque

D'où se tire le pronostic.

vice particulier, ou par quelque évacuation supprimée. CHAP. IV.

Celui qui se résoudra ou suppurera, sera moins fâcheux que celui qui se terminera par induration.

Comment l'on parvient à la cure.

La cure du squirrhe des paupiéres est différente suivant ses causes. L'on y parvient en général, en atténuant & délayant l'humeur arrêtée, en sorte qu'en lui rendant sa fluidité, elle puisse rentrer dans les voies de la circulation, ou sortir par les pores; ce que l'on obtient en saignant le malade à proportion de la plénitude des vaisseaux, en baignant souvent les paupiéres dans l'eau tiéde, ou dans une infusion de plantes émollientes, telles que sont les fleurs de mauve, de guimauve & de bouillon blanc, une pincée de chaque, que l'on fait infuser un instant dans une chopine d'eau bouillante. L'on prend toutes les deux heures de cette infusion chaude dans une petite baignoire, l'on y fait tremper longtemps les paupiéres. On les expose même à la vapeur de cette infusion, quand elle est bien chaude. Lorsque les paupiéres commencent à se détendre, & que l'on s'apperçoit que

CHAP. IV.

l'humeur eſt diſpoſée à ſe réſoudre, l'on ajoute dans cette infuſion les fleurs de camomille & de melilot.

Pendant l'uſage de ces topiques, l'on ne doit point négliger les médicamens intérieurs, que l'on varie ſuivant la cauſe de la maladie. Mais en général on doit ſe ſervir des remédes capables d'atténuer, de diverſer & de fondre les humeurs : l'on purge de temps en temps le malade ; on lui fait même uſer de quelques bols fondans & purgatifs, ayant toutefois égard à combatre le virus particulier qui pourroit entretenir la maladie. L'eau d'eſquine pour boiſon ordinaire n'eſt par un remédе indifférent étant continuée quelque temps : elle détruit l'humeur, en accélerant le mouvement du ſang, en atténuant la lymphe & la mettant en état de pénétrer plus facilement & plus promptement juſqu'à l'orifice des tuyaux excrétoires de la peau.

CHAPITRE V.

Du cancer des paupiéres.

LEs paupiéres ſont ſujettes au cancer ainſi que les autres parties de la face. On le diſtingue en occulte, & en manifeſte. On nomme cancer occulte celui qui n'eſt accompagné d'aucune léſion à la peau, pour le diſtinguer de celui qui ſe fait voir au dehors par ulcération de la peau, qu'on nomme pour lors cancer ulceré ou manifeſte. On le diſtingue en ce qu'il peut attaquer la ſurface extérieure des paupiéres, & quelquefois la ſurface intérieure ; en ce qu'il peut prendre naiſſance dans le grand angle de l'œil ou bien à la conjonctive ; enfin en ce qu'il commence avec des marques chancreuſes, ou qui ſuccéde le plus ſouvent, & même toujours, à d'autres maladies, comme aux verrues, au ptérygion ou au ſquirrhe, dont le cancer ne différe eſſentiellement que par la douleur; puiſqu'il ſera ſuffiſant qu'un ſquirrhe, qui doit toujours être indolent, devienne doulou-

Diſtinction du cancer.

CHAP V.

reux, ce sera pour lors un cancer commençant; n'étant pas même nécessaire que cette douleur soit continuelle, il suffira qu'elle se fasse sentir en certain temps.

Différens sentimens sur les causes du cancer.

Les sentimens sont partagés sur les causes prochaines du cancer. Les uns pensent qu'on doit l'attribuer au vice de la partie qui en est attaquée. D'autres prétendent que le sang en est infecté dès la naissance. D'autres enfin disent que toutes les tumeurs chancreuses dépendent, non seulement d'un vice local, mais même d'un vice général. Il y a tout lieu de croire, en réfléchissant sur le commencement de la plûpart des cancers, qu'ils sont occasionnés par l'engorgement de la lymphe & du suc nourricier qui s'y sont épaissis dans une ou plusieurs glandes, soit par leurs vices particuliers, ou par la mauvaise disposition de la glande même.

Ce qu'il faut qu'il arrive pourque la tumeur dégénére en cancer.

Ainsi il suffira, pour qu'une tumeur prenne le caractére de cancer, que les humeurs qui roulent encore avec quelque liberté aux environs d'une tumeur squirrheuse, soient

inter-

interrompues dans leur cours naturel; il s'enſuit de là que la dureté faiſant impreſſion ſur les vaiſſeaux qui gênés dans leurs oſcillations font effort pour vaincre cette réſiſtance, heurtant avec violence contre la dureté, y produiſent la douleur & tous les autres ſymptomes qui accompagnent le cancer.

Qu'eſt-ce qui occaſionnera cette douleur ?

Cette douleur arrive principalement après que le malade s'eſt échauffé par quelque vive paſſion de l'ame, par un exercice violent, pour avoir pris quelque aliment piquant, ou pour avoir uſé de reméde chaud : dans tous ces cas le malade ſe plaint de fois à autres d'élancemens douloureux, qui ſont produits par la violence avec laquelle les filets nerveux ſont pouſſés par le battement des artéres contre la dureté : les rudes ſecouſſes de ces filets ſe tranſmettent juſqu'au cerveau, & avertiſſent l'ame de leurs déchirures qui cauſent la douleur.

Cauſes du cancer.

Les cauſes du cancer des paupiéres ſont les coups capables de les meurtrir, donnant lieu à la lymphe de s'arrêter dans les glan-

CHAP. V.

des, de s'y épaiſſir, & d'acquerir de l'âcreté par ſon ſéjour.

Comment les topiques peuvent-ils être cauſe du cancer.

L'application des remédes répercuſſifs, qui retardant le cours des humeurs empêchent la tranſpiration : les violens réſolutifs, qui diſſipant le plus ſubtil de l'humeur, & donnant trop de mouvement aux vaiſſeaux qui ſont gênés, ſont capables d'augmenter l'embarras.

Temps du cancer.

Les temps du cancer des paupiéres ſont le commencement, l'augmention, l'état & la fin.

Dans le commencement, c'eſt une petite tumeur qui ſe rend perceptible au toucher & ſans douleur.

Dans l'augmentation, elle eſt plus conſidérable, dure, compacte, capable d'accroiſſement. Dans l'état, la tumeur eſt ſi fort augmentée, que toutes les petites fibres nerveuſes, deſtinées à porter l'eſprit animal, ſont tendues conſidérablement. Cette tenſion excite des douleurs très grandes, & qui ſont moindres, ſi l'accroiſſement de la tumeur ſe fait imperceptiblement, attendu que la diſtenſion des fibres nerveuſes ſe faiſant par dégré y occaſionne peu de douleur.

CHAP. V.

Dans la fin, la tumeur se manifeste en dehors par la déchirure de la peau, ce qui ne se fait point, sans que les douleurs ne soient augmentées considérablement.

Signe du cancer des paupiéres.

L'on connoît les signes du cancer, en ce que la tumeur est dure, inégale & quelquefois ronde, faisant voir le plus souvent sur la surface des paupiéres des bosses de différentes couleurs, & des vaisseaux gonflés & variqueux, accompagnés de chaleur & de douleurs lancinantes. La couleur de la peau est tantôt blanche ou rouge, livide & noire, suivant les différens dégrés de dépravation des fluides. Toutes ces choses réunies sont les signes qui caractérisent le cancer manifeste.

D'où se tire le pronostic.

Le pronostic du cancer se tire de sa cause, de son progrès, du tempérament du malade, de son âge, de l'ancienneté de la maladie, & de l'endroit des paupiéres qu'il attaque.

Celui qui est occasionné par une cause interne, sera plus fâcheux, que celui qui sera la suite de quelque cause externe.

Pronostic du cancer.

Celui qui se manifestera à la sur-

CHAP. V. eu égard à sa situation.

face extérieure des paupiéres, & n'attaquera que quelques glandes, sera moins dangéreux que celui qui attaquera leur surface intérieure, non seulement parce que dans ce dernier cas il y aura plus de difficulté d'y porter les remédes convenables, mais encore par l'incommodité qu'il causera à l'œil, & par la difficulté d'en faire l'extirpation. Celui qui aura fait des progrès rapides, & occupera toute l'étenduë des paupiéres & les parties voisines, sera très fâcheux. Celui qui surviendra à une personne cacochyme, sera plus fâcheux, que celui qui surviendra à quelqu'un d'un bon tempérament. Plus le malade attaqué du cancer sera âgé, plus le pronostic en doit être mauvais: plus la maladie sera ancienne, plus il doit être fâcheux, parce que dans les premiers le sang est appauvri, dans les seconds il est à craindre qu'il ne soit infecté de ce virus.

Pronostic, eu égard à ses progrès.

Pronostic par rapport à l'âge & au tempéramment.

Ce que l'art propose pour le traitement du cancer.

L'Art nous propose différens moyens pour parvenir à la guérison du cancer. Quoique quelques-uns de ceux qui en ont parlé, ayent regardé celui qui arrive aux paupiéres, & même en

général celui de la face, comme une maladie à laquelle il ne faut pas toucher, & qu'ils ont à ce sujet appellé *Noli me tangere*; cependant les expériences journaliéres nous ont persuadé qu'il est des cas où les tentatives que l'on a faites de le guérir, ont été suivies d'heureux succès. CHAP. V.

Moyens que les anciens & les modernes ont propo.és.

Les remédes que les anciens & les modernes nous proposent, sont le fer, c'est à-dire l'opération, le feu, les caustiques, & les médicamens simplement palliatifs.

Cas où l'opération peut être pratiquée.

Tâchons de déterminer les cas où l'on peut mettre ces moyens en usage. Toute tumeur carcinomateuse, dont la base est étroite, & qui se trouve sous la peau extérieure des paupiéres, peut être emportée par l'instrument: pour lors la tumeur extirpée, on peut espérer que le fond de la plaie se détergera & se cicatrisera facilement, pourvu que le malade soit d'ailleurs d'une bonne complexion.

A quoi on doit avoir égard en faisant l'opération.

L'on doit avoir égard à plusieurs choses en faisant cette opération: la premiére, d'emporter la tumeur en son entier; la seconde, de ménager la paupiére, de façon que cela ne

CHAP. V.

faſſe pas une déperdition de ſubſtance trop grande, afin que l'œil ne reſte point difforme. L'on doit ſe conduire ainſi en la faiſant : l'on pince en long la peau extérieure de la paupiére, près du cancer, & on la coupe d'un angle à l'autre, ſoit avec la pointe des ciſeaux, ou un biſtouri : la tumeur étant découverte, l'on la ſouléve, ſoit avec une petite pince ou une hérine, que l'on tient de la main gauche ; l'on a ſoin, avant de la ſaiſir, de faire étendre la paupiére d'un angle à l'autre ; pour lors tenant de la main droite un biſtouri ou une lancette aſſujettie & bien tranchante, l'on diſſeque la tumeur en ſon entier.

Précaution que l'on doit prendre en faiſant l'opération.

L'opération faite, on panſe la plaie comme une plaie ſimple : ſi cependant il reſtoit quelque dureté à la paupiére, l'on pourroit au moyen de quelques eſcarotiques les détruire.

Ce que l'on doit faire après l'opération.

L'on peut entreprendre la guériſon du cancer des paupiéres en ſe ſervant du cauſtique : par ce moyen l'on peut ôter ce corps calleux, qui étant enlevé en ſon entier, ne laiſſe plus qu'une plaie ſimple & facile

Cas où l'on peut avoir recours au cauſtique.

à se cicatriser. L'observation suivante en sera une preuve, ainsi que quelques autres que nous pourrions citer, puisqu'elle démontre que l'on peut espérer la guérison de toutes les tumeurs cancéreuses, toutes les fois qu'il sera possible de séparer le cancer sans laisser dans les chairs quelque filament chancreux, soit que la tumeur soit placée à la surface externe, ou même interne des paupiéres. CHAP. V.

Il y a plusieurs années qu'une Dame vint me consulter à l'occasion d'une tumeur qu'elle portoit depuis huit mois à la paupiére supérieure gauche. Cette tumeur, qui étoit grosse comme une aveline, avoit augmenté beaucoup depuis six semaines ou deux mois, qu'elle y portoit, à ce qu'elle me dit, une emplâtre, qui me parut être du *diabotanum*. Cette tumeur étoit extrêmement dure, & me parut être de nature à ne céder à aucun topique; ce qui me détermina à lui proposer de l'emporter. Je lui touchai légérement cette tumeur avec le beurre d'antimoine; méthode que j'avois vu pratiquer plusieurs fois à feu mon Observation.

CHAP. V.

oncle en pareil cas, & qui avoit toujours eu le même succès, & m'avoit même réussi en quelques-unes que j'avois traitées de cette façon, sans qu'il me soit arrivé le moindre accident. Je n'eus pas le même avantage en celle-ci, puisqu'au bout de trois jours d'application de ce caustique la malade se plaignoit de vives douleurs à cette paupière ; ce qui me fit soupçonner quelque chose d'extraordinaire, attendu que les douleurs du caustique devoient être passées. A la levée d'une simple emplâtre de diapalme, que j'avois posée, & un peu de charpie seche, après y avoir touché, cette tumeur que je n'avois regardée, trois jours auparavant comme une simple loupe, se manifesta par un ulcére dont les bords étoient durs, renversés & douloureux, représentant une tête de chou-fleur, d'où il découloit une sanie virulente, qui me persuada pour lors que la maladie étoit dégénérée en un ulcére cancéreux, dont j'appréhendois les suites.

Ce que l'on peut penser de ce caustique.

L'irritation qu'avoit causé le caustique, avoit été vraisemblablement cause des changemens qui étoient

arrivés à la tumeur, en augmentant le mouvement des humeurs dans les vaisseaux qui se distribuoient dans sa substance. Je pensai, dans cette circonstance, que je n'avois rien de mieux à faire, qu'à conseiller à la malade de se faire saigner & de doucher fréquemment la tumeur avec une légére décoction emolliente, qu'elle continua pendant quelque temps : les douleurs étant cessées, sans que la tumeur fût changée de la figure qu'elle avoit prise, je me déterminai à y toucher de nouveau, avec la précaution de ne toucher qu'à l'extrémité de sa base, qui étoit étroite, en anticipant tout autour sur la partie saine. J'eus la satisfaction, au bout de quatre jours, de faire tomber la tumeur en son entier. Je pansai la plaie avec un petit plumasseau, couvert d'un peu de baume d'arceus & par dessus une petite emplâtre de céruse; ce que je continuai jusqu'à parfaite guérison, qui arriva peu de temps après la chute de l'escarre.

L'effet qu'avoit fait le caustique en premier lieu, me devoit faire craindre une seconde application.

CHAP. V. En réfléchiſſant cependant ſur le peu de volume de la tumeur ſur ce que la baſe en étoit étroite, & le peu de temps qu'il y avoit que cette tumeur avoit pris ce caractére, je crus que je n'avois d'autre parti à prendre, ſur-tout ayant affaire à quelqu'un qui ne vouloit pas entendre parler d'inſtrument, ou bien d'en faire la ligature, ce qui auroit pu être tenté. Par ce moyen, je n'aurois eu rien à craindre.

Après avoir examiné les moyens dont on peut ſe ſervir, lorſque les cancers ſont de la nature de ceux dont nous avons parlé, c'eſt-à-dire, toutefois qu'il ſera poſſible d'emporter entiérement le cancer, ſoit qu'il ſoit ulcéré, ou qu'il ne le ſoit point, l'on peut avoir recours ſoit à l'opération, qui eſt d'emporter la tumeur avec le biſtouri, ou à l'application des eſcarotiques, en prenant la précaution, ſi la tumeur ſe trouvoit ſituée ſous les paupiéres, de couvrir l'œil pour le défendre de l'impreſſion du remède, ce que l'on peut faire, en ſoufflant entre le globe & l'excroiſſance pluſieurs feuilles d'or capables par leur flexi-

bilité de s'ajuster sans irritation cou che sur couche sur l'œil, & de faciliter par ce moyen l'application du remède seulement sur l'excroissance. CHAP. VI

Quoique nous ayons fait voir la possibilité de pouvoir entreprendre la guérison de certains cancers des paupiéres, nous ne prétendons point dire cependant qu'il soit toujours facile de nous servir des secours que nous proposons.

Les cas où les moyens que nous proposons seroient contraires.

Il est même des cas où ces moyens seroient plus préjudiciables qu'utiles, sur tout dans les cancers anciens, dans ceux dont les accroissemens auront été rapides dans ceux qui seront accompagnés de vives douleurs, & qui s'étendront sur toute la paupiére, ainsi que dans ceux qui surviendront à des personnes âgées & d'ailleurs mal constituées; en un mot, dans ceux où il est à appréhender que le sang & la lymphe ne soient infectées de ce virus.

Ce que l'on doit faire en ces circonstances.

Nous nous contenterons pour lors de prescrire des remédes simplement palliatifs, comme des topiques calmans & rafraîchissans, tels que sont les eaux distillées de morelle, de frai de grenouilles, ou de *bella*

CHAP. V.

dona, autrement appellé *solanum lethale*, celles de plantain seules, ou mêlées ensemble, ou d'un mélange d'eau & de très-peu d'eau de vie. L'on ajoute quelquefois, dans les différentes préparations des sucs de ces plantes, un peu de sel de saturne. L'on trempe des plumasseaux dans ces liqueurs, que l'on applique sur la partie, & par dessus une emplâtre d'onguent de la mere, dont j'ai vu d'assez bons effets. Cet onguent facilite l'écoulement des sérosités roussâtres, qui étant retenues sont capables d'exciter des douleurs.

L'on peut même, dans les cancers décidés, se servir des pilules d'extrait de ciguë, qui ont produit quelquefois d'assez bons effets, suivant quelques-uns. Nous observerons cependant que ce reméde paroît aujourd'hui n'être pas aussi certain que l'on l'avoit annoncé. L'on est même presque assuré que les observations qui ont été données sur l'efficacité de ce reméde, sont peu exactes.

Précautions que l'on doit prendre dans

Soit que l'on traite le cancer des paupiéres palliativement, ou que

l'on entreprenne de le guérir radicalement, l'on ne doit point négliger les remédes généraux, en saignant le malade plus ou moins suivant son âge, ses forces & son tempérament. On pourra le purger, lorsque le cas l'exigera, avec de légers purgatifs, tels que la casse & la manne dans le petit lait. Le malade observera un régime exact, en le privant de tout ce qui est capable d'altérer & d'agiter le sang, tels que sont les alimens salés & épicés, les viandes noires & les légumes; réduisant même le malade, s'il est possible, au lait de vache pour toute nourriture. Par ce moyen l'on calme les douleurs, en procurant un cours libre aux liqueurs qui circulent avec peine autour de la tumeur.

L'on aura aussi l'attention de tâcher de procurer les évacuations naturelles, comme le flux hémorroïdal & celui des menstrues au cas qu'elles se trouvent supprimées, & même d'appliquer un cautére, sur tout dans la cure radicale du cancer.

Le virus cancéreux ne se borne pas toujours aux paupiéres seulement, il s'étend quelquefois jusqu'aux par-

CHAP. V. ties dures ; il y produit des caries & des ulcéres très-difficiles à guérir.

CHAPITRE VI.

Des verruës ou porreaux des paupiéres.

CHAP. VI. Ce que l'on entend par verruë.

L'On entend en général par verruës ou porreaux des paupiéres, des petites tumeurs, ou excroiſſances qui s'élévent le plus ſouvent au deſſus de la peau.

Diſtinction des verruës.

L'on diſtingue les verruës des paupiéres à raiſon de leur ſituation, en ce que les unes arrivent à la ſuperficie extérieure des paupiéres, les autres à la ſuperficie intérieure, & les autres à leurs extrémités, ou bien à raiſon de leur figure ou de leur couleur : ce qui leur a fait donner différens noms par les Auteurs.

Comment appelle-t-on la premiére?

La premiere eſpéce eſt attachée à un pédicule fort mince, & pend comme une corde. Elle a été appellée en latin par les anciens *verruca penſilis*, verruë pendante. Les Grecs la nomment *acrochordon*.

Comment

La ſeconde eſt appellée thymale

ou *thymus*, à cause qu'elle ressemble en couleur & en figure à la tête du thym. D'autres la nomment verruë porrale à cause de sa ressemblance à la tête d'un porreau. Cette seconde espéce de verruë pendante est âpre, inégale ou crevassée par dessus, étant tantôt blanche ou rouge; elle est quelquefois douloureuse, & d'autres fois elle ne l'est point. Quand cette verruë est petite, elle retient le nom de *thymus* : quand elle est fort grande, on l'appelle un fic, en latin *ficus*, en grec *sycosis*, à cause qu'elle pend en maniére de figue, d'où elle a pris son nom, ainsi que de sa substance interne, composée de quantité de petits grains semblables à ce fruit.

CHAP. VI. appelle-t-on la seconde?

La troisiéme s'appelle *verruca sessilis*, à cause de sa base large, ou des Latins *verruca formicaria*, & des Grecs *myrmecia*; parce que le froid venant à la fraper empêche la transpiration de l'humeur, & y cause des douleurs qui imitent les picotemens semblables à ceux qu'occasionneroient les fourmis. D'autres l'ont nommée meurale ou morale, parce qu'elle a plusieurs petites émi-

Comment nomme-t-on la troisiéme?

CHAP. VI.

nences semblables aux grains d'une mûre.

Combien l'on peut en faire d'espéce, sans avoir égard à ces différens noms.

Sans nous embarrasser des différens noms que leur ont donnés les anciens, nous dirons que les paupiéres ont de trois sortes de verruë.

La premiére est petite, étroite, pendante; & sa racine se borne à la superficie de la peau.

La seconde est plus large, & pénétre plus avant que la premiére.

La troisiéme a la base plus large que les deux premiéres, les racines pénétrent toute l'épaisseur de la paupiére : elle a plusieurs vaisseaux sanguins, qui se distribuent jusqu'à la surface de la verruë; ce qui fait qu'elle saigne sitôt qu'on la touche.

Quelles sont les causes des verruës.

La lymphe fixée par quelques acides dans la membrane réticulaire de la peau est la cause ordinaire des verruës : cette lymphe, par son acrimonie, ronge les vaisseaux capillaires de la peau, ce qui occasionne l'extravasion des sucs nourriciers, & y produit ces excroissances charnues.

Dans la définition que nous avons donnée des trois espéces de verruës des

paupiéres, nous en avons dit assez pour les faire connoître.

Le pronostic des verruës des paupiéres se tire de leurs espéces, de leurs situations, & des accidens qui les accompagnent. Par rapport à leurs espéces, les deux premiéres ne sont point dangéreuses; parce qu'elles sont petites, étroites, pendantes, & leurs racines se bornent à la superficie de la peau. Eu égard à leurs situations, celles qui sont placées à la partie externe des paupiéres, sont moins mauvaises que celles qui sont placées à la partie interne, non-seulement par rapport à cette situation, mais parce qu'elles pénétrent plus profondément, & par la difficulté de les emporter quelquefois.

D'où se tire le pronostic des verruës des paupiéres.

Celles qui seront ulcérées & douloureuses, & qui ont quelques signes d'être chancreuses, le pronostic en sera plus mauvais qu'en celles qui ne le seront pas.

Pronostic eu égard aux accidens.

Pour guérir les verruës des paupiéres, nous devons avoir égard à deux choses: la premiére est de les emporter entiérement; la seconde est d'empêcher qu'elles ne répullulent

A quoi l'on doit avoir égard pour leur guérison.

CHAP. VI.

de nouveau. Nous obtenons l'un & l'autre, soit par le moyen des médicamens, ou par les opérations: ces médicamens sont simples ou composés.

Médicamens simples.

Les simples sont ceux qui, par leur qualité âcre & corrosive, sont capables de les consommer entiérement; tels sont les sucs laiteux du tithymale, de grande chélidoine, de figuier, de l'herbe aux verruës, & la poudre de sabine.

Médicamens composés.

Les médicamens composés sont l'eau mercurielle ou le beurre d'antimoine. L'on trempe un cure-dent dans une de ces liqueurs, & on en touche légérement les verruës, jusqu'à ce que leurs racines soient entiérement détruites, ce que l'on est obligé de répéter quelquefois deux ou trois fois, en laissant quelques jours de distance entre chaque application, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la chute de l'escarre soit faite.

Précaution que l'on doit prendre lorsqu'elles sont à la partie interne.

L'on a soin, si les verruës sont à la partie interne, de garantir l'œil, en se servant des moyens que nous avons proposés dans la guérison des cancers par des escharotiques; c'est-à dire, mettant entre l'œil & les paupiéres,

soit quelque feuille d'or, ou un peu de canepin mouillé.

Quelles sont les opérations que l'on peut faire.

Les opérations, qui peuvent être mises en usage, se pratiquent de deux façons, soit en liant les verruës, ou en les coupant. La ligature peut être pratiquée dans celles qui sont pendantes, quand elles se trouvent au dehors des paupiéres, ou à leurs extrémités, sur tout quand la base en est étroite. Pour lors on pince la tumeur un peu au delà de sa base, pour la lier ensuite avec de la soie par un double nœud, le plus près qu'il est possible de la peau. On a soin de laisser les extrémités de la soie assez longue; afin que, s'il est nécessaire de resserrer la ligature, on puisse le faire. Heister nous donne la figure, dans ses Institutions de Chirurgie, d'une verruë considérable à la paupiére supérieure, qui l'empêchoit de l'ouvrir, qu'il emporta au moyen de la ligature. Il est cependant des cas où nous pensons qu'elle ne peut avoir lieu; premiérement, quand les verruës ont une base très-large; secondement, lorsqu'elles se trouvent à l'intérieur des paupiéres: pour

CHAP. VI.

A quoi on doit avoir attention en l'emportant avec l'inſtrument.

lors l'on eſt obligé de les emporter avec l'inſtrument, ce que l'on fait en renverſant la paupiére avec le doigt indicateur & le doigt du milieu, & la faiſant tenir en cette ſituation. Le Chirurgien muni, ſoit d'une errhine ou d'une pince, ſoulévera la tumeur le plus qu'il lui ſera poſſible, avec l'autre main diſſéquera la tumeur avec un biſtouri, qui vaut mieux que les ciſeaux.

Ce que l'on doit faire s'il en reſte quelque portion.

Il arrive ſouvent, malgré toute l'attention que l'on peut avoir, qu'il reſte quelques petites racines: quand cela arrive, on doit s'oppoſer qu'elles ne pullulent, en y touchant, ſoit avec la pierre infernale, ou avec les cauſtiques que nous avons propoſés ci-deſſus. Les racines détruites, on ſe ſervira d'un collyre propre à cicatriſer la plaie, tel que celui-ci. Prenez tuthie préparée deux onces, fleur de macis, réduite en poudre, une once, vitriol blanc un gros, eau de fénouil & de roſes de chacun une livre & demie, eau de plantain demi-once: mettez le tout dans une bouteille bien bouchée, & l'expoſez au ſoleil pendant les chaleurs de l'été, l'eſpace de

quinze à vingt jours, ayant l'attention d'agiter le tout de temps en temps; ensuite tirez la liqueur à clair, pour la conserver dans une bouteille bien bouchée. L'on fait entrer, trois fois le jour, de ce collyre dans l'œil que l'on a opéré: si c'est à l'extérieur de la paupiére que l'on a emporté la tumeur, l'on y met une emplâtre de Nuremberg, qui est seule suffisante pour guérir cette plaie, qui peut être regardée comme simple. CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

De l'orgeolet, de la grêle & de la pierre, ou gravelle des paupiéres.

L'Orgeolet, ou orgueil, ou orgueilleux, en latin *hordeolum*, en grec *crithe*, est une petite tumeur longuette, fixe, de la figure d'un grain d'orge, qui naît en différens endroits de la paupiére, mais pour l'ordinaire à leurs extrémités, entre les cils ou fort près des cils. CHAP. VII.

Où prend naissance l'orgeolet.

CHAP. VII. Lorsque ces tumeurs s'étendent vers le milieu des paupiéres, elles ont plus de volume; elles sont, pour l'ordinaire, accompagnées d'inflammation dans leur commencement: lorsque la matiére qui les cause s'endurcit, on les nomme pour lors loupes. Ces petites tumeurs sont sujettes à des changemens, se dissipant quelquefois pour un temps, & revenant ensuite quelques jours après.

Cause de l'orgeolet. La cause de l'orgeolet est l'épaississement de la lymphe nourriciére, sortie hors de ses vaisseaux. Cette humeur s'amasse le plus souvent par congestion, ce qui fait qu'elle suppure difficilement.

Dans la définition que nous avons donnée de l'orgeolet, nous en avons dit assez pour le faire connoître.

Signe de suppuration & d'induration. Nous connoîtrons si l'orgeolet se terminera par suppuration ou induration: s'il doit suppurer, la petite tumeur sera accompagnée d'inflammation; & lorsque la matiére sera faite, elle blanchira: au contraire, si elle doit s'endurcir, il n'y en aura point.

A quoi on doit avoir égard dans le traitement. Le traitement de l'orgeolet sera différent suivant les différentes terminaisons de la tumeur. Ainsi,

pour peu que l'on voye qu'il y ait quelque disposition à suppuration, on la facilitera : si la tumeur est entre les cils, on y appliquera pour lors la pulpe de pommes de reinettes cuites en cataplasme, envelopée entre deux linges. Si l'orgeolet est vers le milieu de la paupiére, l'on se servira d'une petite emplâtre faite avec un mêlange de partie égale de diachilon gommé & autant d'onguent de la mere : la matiére faite, l'on ne doit point se presser de lui donner jour, afin que l'humeur étant retenue plus long temps, puisse consommer le kiste. Si malgré cette précaution il en restoit, on le consommeroit en y touchant légérement avec la pierre infernale, & par dessus une petite emplâtre de Nuremberg. CHAP. VII.

La grêle en latin *grando*, en grec *calazion*, est une petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche & transparente, semblable à un grain de grêle. Elle vient, tant à la paupiére supérieure qu'à l'inférieure, le plus souvent sur leurs bords. De la grêle.

La cause de la grêle est un endurcissement d'humeur qui s'amasse Cause de la grêle.

CHAP. VII. par congestion entre les membranes des paupiéres.

Signe de la grêle. Nous connoissons la grêle en ce que la tumeur est ronde, transparente & mobile ; au lieu que dans l'orgeolet la tumeur est longue, fixe & adhérente.

Pronostic. Le pronostic de cette tumeur n'est fâcheux qu'autant qu'elle est grosse ; pour lors, par la compression qu'elle fait, elle devient incommode, sur tout si elle se trouve située à la partie inférieure des paupiéres.

Opération que l'on y pratique. On ne doit attendre ni résolution, ni suppuration à cette sorte de tumeur, il n'y a que la seule opération qui la puisse guérir. Elle consiste à faire une incision sur la tumeur ; pour lors la grêle étant à découvert, on la fait sauter facilement avec une curette.

Antoine Me Jean recommande, quand la grêle est à la superficie intérieure de l'une ou de l'autre paupiére, de prendre avec deux doigts la paupiére près des cils ; on la renverse, en sorte qu'on puisse bien voir les grains qu'on veut ôter : on fait, avec la pointe de la lancette

cette, ou mieux avec le bistouri, une petite incision sur la grêle, selon la hauteur de la paupiére supérieure, quand la grêle se rencontre en cette paupiére; & quand c'est en la paupiére inférieure, on la fait, selon sa longueur : lorsqu'on a mis le grain à découvert, on le tire. L'on sent à merveille la raison qui l'a déterminé de faire ainsi ces incisions: cela a été afin de ménager en la paupiére supérieure le muscle releveur de cette paupiére, & en la paupiére inférieure les fibres de l'orbiculaire, ainsi qu'il s'en explique lui-même.

Je pense qu'il n'est pas toujours facile de renverser les paupiéres, sur-tout la supérieure, ce qui me feroit préférer de faire l'incision par dehors, pour peu que la tumeur soit située profondément. Au contraire, si la tumeur est plus saillante en dedans, & qu'elle ne soit pas profonde, il faut mieux la faire au dedans.

L'on peut aussi se servir du caustique liquide, dans le cas où le malade ne voudroit pas se soumettre à l'opération, la grêle à découvert, on la retireroit également. Dans l'une ou l'autre façon d'opérer, cette plaie

CHAP. VII.

se guérit aisément, en la recouvrant d'un petit emplâtre de céruse ou de Nuremberg.

De la pierre ou gravelle.

Les paupiéres sont aussi sujettes à une tumeur que l'on nomme pierre ou gravelle : elle s'appelle en latin *topus*, parce qu'elle contient une matiére dure, semblable à de la chaux ou à de la pierre : on la nomme en grec *porosis* ou *lithiasis*. Cette tumeur arrive quelquefois à la partie extérieure ou intérieure des paupiéres.

La cause de cette tumeur est un suc nourricier, vicié, coagulé, & endurci de telle façon, que ces deux derniéres tumeurs ne différent entre elles que par le plus ou le moins de dureté & dessêchement de la matiére qui les forme.

Signes de la gravelle.

Nous connoissons la gravelle des paupiéres, & nous la distinguons des autres maladies, en ce que la tumeur est blanche, inégale, dure & calleuse.

Cure de la gravelle.

Elle se guérit en faisant la même opération, & en y employant les mêmes moyens que dans les deux maladies précédentes.

CHAPITRE VIII.

Des tumeurs enkiſtées des paupiéres.

LEs tumeurs enkiſtées ſont celles dont la matiére eſt envelopée dans une eſpéce de poche ou membrane que l'on appelle kiſte. Ces tumeurs ſont phlegmatiques, tenant de la nature de l'œdéme, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont point faites de ſang, mais de lymphe. Les paupiéres étant parſemées de beaucoup de glandes y peuvent être ſujettes, de même que les autres parties du corps.

Ce que l'on entend par tumeurs enkiſtées.

Ces tumeurs ont reçu différens noms, ſuivant la nature de la matiére qui les forme. Celle qui renferme une matiére ſemblable à de la bouillie, a été nommée athérome : celle qui contient une matiére ſemblable à du miel, a été appellée meliceris : celle enfin remplie d'une matiére plus ſolide, & qui a la conſiſtence & la couleur du ſuif, a reçu le nom de ſtéatome.

Différens noms que les Auteurs leur ont donnés.

CHAP. VIII. Distinction de ces tumeurs.

Ces tumeurs, que l'on nomme pour l'ordinaire loupes, sont distinguées en ce qu'il y en a de petites, de moyennes, & de grosses.

Causes de ces tumeurs.

Les causes de ces espèces de tumeurs sont ou l'engorgement d'une des petites glandes des paupiéres, dont l'office est de filtrer sans cesse quelque humeur, ou qu'il se trouvera quelqu'obstruction au vaisseau excrétoire de cette même glande; alors l'humeur est obligée de demeurer dans cette glande, & en la gonflant elle contraindra la membrane de la glande à s'étendre & à former pour lors ce que nous appellons kiste.

Signes qui les font connoître.

Nous connoissons les loupes des paupiéres par une petite tumeur qui y arrive sans causer de douleur, ni aucun changement à la peau, & dont les progrès sont lents; parce que l'humeur qui la forme, n'est point de mauvaise qualité, & qu'elle s'y amasse peu à peu. Elles ne causent jamais de douleur, à moins qu'elles ne changent de caractére, ou qu'elles ne s'enflamment.

Il n'est pas toujours possible de pouvoir décider la nature de la

matiére renfermée dans ce kiſte, par la vuë & le toucher, ſans, au préalable, avoir fait l'ouverture de ces tumeurs : cela ne peut arriver que lorſque la matiére aura acquis la dureté d'une humeur plâtreuſe, ce qui arrive quelquefois. CHAP. VIII.

D'où ſe tire le pronoſtic.

Le pronoſtic des loupes des paupiéres ſe tire de leur groſſeur & de l'endroit où elles ſe trouvent ſituées. Celles qui ſont petites, ſont faciles à guérir, & ne cauſent pas une grande incommodité. Celles qui ſont groſſes, incommodent par la tenſion & la péſanteur qu'elles cauſent aux paupiéres, & par la difficulté qu'il y a ſouvent de les guérir, ſans qu'il reſte quelque difformité à la paupiére, & ſouvent parce que l'on ne peut les emporter totalement.

Quel pronoſtic doit-on faire par rapport à la ſituation.

Par rapport à la ſituation, le pronoſtic en ſera différent, attendu que celles qui ſe trouvent à la partie interne des paupiéres, & au voiſinage des points lacrymaux, ſont plus difficiles à guérir, non-ſeulement par la difficulté qu'il y a d'opérer, ou d'y porter les remédes, mais même par la crainte qu'il y a, en y touchant,

d'intéreſſer le point lacrymal ou leur conduit; ce que l'on doit tâcher d'éviter, ſoit que l'on opére d'une façon ou de l'autre; attendu que, ſi les points lacrymaux ſe trouvoient oblitérés par l'opération, le malade ſe trouveroit expoſé à un larmoiment continuel, ſur tout ſi c'eſt le point lacrymal inférieur.

Quels ſont les moyens propoſés pour la guériſon des loupes.

L'art nous propoſe différens remédes pour guérir ces ſortes de tumeurs. Le premier que nous devons employer, eſt de tâcher de diſſiper ces ſortes de tumeurs par la réſolution. Ce moyen étant le plus doux doit être le premier tenté, ſur tout lorſqu'il y a quelque apparence que l'humeur cédera aux remédes, que les liqueurs ſtagnantes & coagulées ſe remettront dans leur état naturel, & ſeront diſpoſées à paſſer par les pores, ou à rentrer dans la voie de la circulation; ce que l'on obtient aſſez communément en ſe ſervant d'eau chaude, dont on douche très-fréquemment la tumeur. Si l'on s'apperçoit que l'humeur prend cette voie, l'on ſe ſervira pour lors de l'eau marinée: elle

n'eſt autre choſe que l'eau commune, dans laquelle on fait fondre quelques grains de ſel. CHAP. VIII.

Il arrive ſouvent que ces ſeuls topiques guériſſent ces ſortes de tumeurs. L'on met encore en uſage, avec ſuccès, un petit emplâtre fait avec partie égale de diachilon gommé & autant de *divigo cum mercurio*, exactement mêlangés, dont on couvre la tumeur. Après s'être ſervi quelque temps de ces remédes, ou la tumeur ſe réſoudra, ou ſe terminera par ſuppuration, ou elle augmentera de groſſeur, & deviendra compacte ; pour lors on ne doit plus eſpérer de guériſon qu'en faiſant l'opération.

Comment ſe pratiquent les opérations.

Elle ſe pratique, ſoit en ſe ſervant de l'inſtrument ou du cauſtique. L'attention que l'on doit avoir en opérant, eſt de tâcher de pincer la peau qui recouvre la tumeur, avec les doigts, ou avec de petites pinces, afin d'en couper ſuffiſamment avec les ciſeaux ou le biſtouri, pour peu que la tumeur ſoit conſidérable ; cette inciſion s'étendra tranſverſalement au delà de la tumeur, d'un angle à l'autre de la paupiére, afin

CHAP. VIII. de ſuivre la direction des plis de la peau, qui ne doit point être ménagée pour deux raiſons; premiérement, en prenant cette précaution, l'on met une plus grande ſurface de la tumeur à découvert, ce qui donne plus de facilité à pouvoir la ſaiſir, ſoit avec les pinces, ou l'hérine, ou en paſſant au travers de la tumeur, par le moyen d'une aiguille courbe, un fil, dont on formera une anſe. On tiendra les bouts de ce fil d'une main, pendant qu'avec l'autre on diſſéquera la loupe avec la pointe du biſtouri, obſervant d'emporter ſes adhérences le plus qu'il ſera poſſible; ſecondement, la peau ayant été obligée de prêter, ne doit point être ménagée. L'on évite, en ſe conduiſant ainſi, le relâchement qui pourroit reſter à la paupiére, la plaie étant cicatriſée.

En quoi conſiſte le panſement.

On panſera la plaie en ſecond appareil (car le premier doit être avec la charpie ſéche) avec un petit plumaceau couvert de baume d'arceus & un emplâtre de diapalme ou autre. Si on s'apperçoit qu'il ſoit reſté quelque portion du kiſte, qu'on doit emporter en opérant, on le

touchera, soit avec la pierre infernale, ou avec l'esprit de vitriol ou autre caustique, afin d'en procurer la chute. Après y avoir touché, l'on couvre la plaie avec un petit plumaceau sec & un petit emplâtre. Quoique l'opération soit le moyen le plus prompt pour guérir les loupes des paupiéres de la nature de celles que nous avons dit, il y a cependant bien des personnes qui ne peuvent s'y déterminer; pour lors l'on peut les traiter avec le caustique. L'on trempe l'extrémité d'un cure-dent dans le beurre d'antimoine, l'on touche légérement la partie antérieure de la tumeur; au bout de trois ou quatre jours, la peau formant un escarre la met à découvert, quelquefois même une partie de la loupe tombe par la suppuration. L'escarre étant tombée, si la plaie ne donne point de sang, l'on y touche de nouveau; si elle en donne, l'on différe jusqu'au lendemain; l'on doit avoir l'attention d'y toucher jusqu'à ce que le kiste soit entiérement détruit: non-seulement en le faisant, l'on a une cicatrice moins difforme, mais même l'on est moins

CHAP. VIII.

Précaution que l'on doit prendre en se servant du caustique.

CHAP. VIII. expoſé, étant entiérement conſommé, que la tumeur ne reparoiſſe; & l'on cicatriſe aiſément la plaie avec l'emplâtre de Nuremberg.

CHAPITRE IX.

Des tumeurs adipeuſes.

CHAP. IX. L'On entend par tumeur adipeuſe des paupiéres une tumeur graiſſeuſe formée ſous la peau, dans laquelle eſt contenu quelquefois quelque fluide; ce qui lui a fait donner vraiſemblablement par les anciens le nom d'hydatide, ou tumeur adipeuſe. Il y a cependant une grande différence entre une hydatide & une tumeur adipeuſe, puiſque par hydatide l'on entend une petite tumeur ou veſſie remplie d'eau ou de ſérosité. Au contraire, par lipome ou loupe graiſſeuſe des paupiéres, la graiſſe eſt amaſſée dans les cellules de la membrane.

Différence entre hydatide & une tumeur adipeuſe.

La cauſe immédiate de ces tumeurs eſt l'engorgement de la paupiére, occaſionné par une abondan-

Cauſe de ſa tumeur adipeuſe.

ce d'humeurs, qui dilatera considérablement les vaisseaux, qui à force de s'étendre & de se dilater, s'ouvriront & laisseront échaper le fluide, d'où succéde épanchement de l'humeur, embarras de la partie huileuse du sang retenue dans les cellules; ce qui formera peu à peu l'envelope.

Comment l'on connoît cette tumeur.

Nous connoissons cette maladie, lorsqu'il paroît une tumeur, qui le plus souvent est à côté de la glande lacrymale & quelquefois à la glande même, avec gonflement de la paupiére supérieure. Cette tumeur paroît davantage quand l'œil est entiérement fermé, que quand il est ouvert. Ces tumeurs sont blanches, parce que la graisse ne change point la couleur de la peau: elles sont sans douleur, parce que la graisse relâche les fibres nerveuses; elles ne résistent point au tact, comme les tumeurs précédentes, parce que la graisse est molle; l'on n'y sent point de fluctuation, parce qu'il n'y a point de fluide épanché pour l'ordinaire.

Endroit où arrive cette tumeur.

Quoique le voisinage de la glande lacrymale soit le siége ordinaire de cette maladie, nous obserye-

CHAP. IX.

rons cependant que cette tumeur peut arriver à toute autre partie de la paupiére, puiſque j'en ai vu une au grand angle de l'œil au deſſus de la commiſſure des paupiéres, ainſi que nous le dirons dans un inſtant.

D'où ſe tire le pronoſtic de cette tumeur.

Le pronoſtique de cette tumeur ſera différent ſuivant le progrès de la maladie, & l'humeur qui la produira; enſorte que ſi la maladie eſt récente, elle pourra ſe guérir ſans opération: au contraire, ſi elle eſt ancienne, elle ſera plus mauvaiſe; elle le doit être auſſi, ſi la maladie eſt produite par quelque vice particulier, comme ſcrophuleux ou autre.

Comment ſe guérit cette tumeur.

Cette tumeur peut ſe guérir, ou par médicamens, ou par l'opération. L'on ſe ſervira des médicamens dans le commencement, lorſqu'il ſera poſſible de diviſer & de réſoudre l'humeur arrêtée à la partie; ce que l'on peut obtenir par les remédes généraux & particuliers appropriés à la nature du vice qui aura pu l'occaſionner. Ces remédes ſont les ſaignées, les purgatifs, les douches ſouvent répétées faites avec les

fomentations émollientes & réſolutives. Si la tumeur, au lieu de ſe fondre, s'endurcit & qu'elle groſſiſſe, il faut en venir à l'opération, qui conſiſte à l'emporter entiérement, en coupant la peau d'un angle à l'autre; la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la preſſe par les côtés, elle ſe préſente au dehors. Si on ne peut la pincer avec les doigts, l'on ſe ſervira d'une hérine pour la ſoulever, afin de pouvoir la détacher avec plus de facilité avec la pointe d'un biſtouri; enſuite on panſe la plaie comme une plaie ſimple. Nous obſerverons que, ſi la tumeur eſt occaſionnée par l'engorgement de la glande lacrymale, il n'y a nulle opération à tenter.

Nous avons dit ci-deſſus que la tumeur adipeuſe pouvoit occuper toute autre partie que le voiſinage de la glande lacrymale. L'obſervation ſuivante en ſera une preuve.

Obſervation.

Au commencement du mois de Mars 1753, une Dame vint me conſulter à l'occaſion d'une tumeur qu'elle avoit au grand angle de l'œil, au deſſus de la commiſſure des paupiéres. Cette groſſeur qu'elle portoit depuis trois ou quatre mois, étoit

CHAP. IX.

groſſe comme une petite noix. En la touchant, on y ſentoit une fluctuation; ce qui me fit dire qu'il y avoit quelque fluide, ſans pouvoir dire au juſte de quelle nature il pouvoit être; que le ſeul moyen de la débarraſſer de cette tumeur qui la gênoit un peu, étoit d'en faire l'ouverture, à quoi elle ſe détermina quelques jours après: l'ayant ouverte, il en ſortit quelques gouttes d'une lymphe claire, qui ſe trouvoit renfermée dans un kiſte graiſſeux aſſez épais, que je ne pus venir à bout de conſommer avec la pierre infernale, quoique j'y touchai à différentes repriſes. Lorſque je vis que ce moyen étoit inſuffiſant, j'employai le beurre d'antimoine, avec lequel le kiſte fut entiérement détruit, après y avoir touché deux fois: en laiſſant trois ou quatre jours entre chaque attouchement, l'eſcarre tomba; la plaie fut cicatriſée avec l'emplâtre de Nuremberg en très-peu de jours.

CHAPITRE X.

Du charbon ou anthrax des paupiéres.

LE charbon appellé des Grecs anthrax eſt une tumeur dure, d'un rouge livide, & douloureuſe, accompagnée d'une ou de pluſieurs veſſies, qui ſe changent ſouvent en une croute noire en ſon milieu; ce qui lui a fait donner le nom de charbon. Lorſque la tumeur ſera petite & phlegmoneuſe, elle s'appellera furoncle ou clou. L'une & l'autre paupiére peuvent en être attaquées, ainſi que les autres parties de la face.

Ce que l'on entend par charbon.

On diſtingue le charbon des paupiéres, en ce qu'il peut être ſimple, ou malin, ou peſtilentiel.

Comment on diſtingue le charbon.

Le ſang qui ne circule pas librement peut en être la cauſe interne. Pour lors les humeurs n'ayant pas leur cours libre, ſont obligées de s'y arrêter, d'y croupir; & comme il s'en porte toujours de nouvelles, la partie s'en remplit peu à peu, de ma-

Cauſe interne du charbon.

CHAP. X.

nière que les paupiéres ſont obligées ; non ſeulement de ſe tumefier, & de produire une tumeur, mais même de rompre les vaiſſeaux ; ce qui arrive d'autant plus aiſément que l'humeur qui forme la tumeur, eſt extrêmement âcre : c'eſt de là que dépend la vive douleur qui en eſt inſéparable.

Quelles ſont les cauſes externes.

Les cauſes externes ſont la morſure des animaux vénimeux, l'uſage des mauvais alimens ; ce qui fait que les perſonnes de la campagne y ſont plus ſujettes que les autres, ſur tout ceux qui travaillent dans les champs, qui dorment par terre après leurs repas dans des temps extrêmement chauds & ſecs.

Comment la qualité du ſang peut-elle être cauſe du charbon.

Il eſt aiſé de comprendre que le ſang de ces perſonnes ſe trouvant plus épais, plus brûlé & dépouillé de ſes parties ſpiritueuſes & balſamiques, & de ſon véhicule néceſſaire pour lui conſerver, non-ſeulement ſa fluidité, mais même ſon mouvement circulaire, venant à manquer, il s'y arrêtera & donnera ſouvent naiſſance à cette maladie, ainſi que l'a fort bien remarqué Antoine Maître Jean.

Comment

1°. Nous connoiſſons le charbon

simple des paupiéres par une grande démangeaison qu'aura eu le malade à la paupiére. 2°. Il paroîtra une tumeur d'un rouge foncé, accompagnée de douleur. 3°. Il y aura des points noirs gangrénés, accompagnés d'une ou de plusieurs vessies, avec tension tant aux paupiéres qu'à l'œil & aux parties voisines; ce qui ne peut arriver que la fiévre ne survienne.

CHAP. X. l'on connoît le charbon simple des paupiéres.

Nous connoîtrons qu'il sera pestilentiel 1°. par la douleur qui sera plus vive & plus brûlante. 2°. La gangréne y surviendra très-promptement. 3°. Le malade aura une fiévre considérable, des sueurs froides, douleur de tête & des syncopes. Il se connoîtra aussi par le grand nombre de personnes qui en seront attaquées en même temps, & dont la plûpart auront péri. Voila les signes univoques du charbon pestilentiel.

Comment l'on connoît le charbon pestilentiel.

Le pronostic sera différent suivant la cause qui l'aura produit. Celui qui sera occasionné par une cause externe, ne sera pas si fâcheux que celui qui dépendra d'une cause interne. Celui qui arrivera au commencement d'une fiévre maligne,

D'où se tire le pronostic du charbon.

Pourquoi le charbon qui survien-

CHAP. X. sera plus à craindre que celui qui viendra sur la fin, ce dernier étant critique : cette crise en cette occasion pourra être salutaire pour la vie du malade. Elle sera salutaire, si la nature a eu assez de force pour expulser entiérement au dehors la cause morbifique : pour lors elle produira un changement subit de la maladie à la santé, ou du moins un acheminement à la convalescence, attendu qu'il y aura lieu de penser que la coction de l'humeur sera faite, ce qui donnera plus de facilité pour le traitement de la maladie : au contraire, celui qui viendra au commencement de la maladie, fera connoître la mauvaise disposition du sujet.

dra au commencement d'une fiévre maligne, est-il plus à craindre que lorsqu'il viendra sur la fin.

Le charbon simple sera moins fâcheux que le pestilentiel. Celui qui s'annoncera par une petite tumeur phlegmoneuse élevée en pointe, & que nous avons appellé furoncle, n'est point mauvais. Au contraire, celui qui occupera toute l'étenduë de la paupiére, sera plus dangéreux que celui qui en occupera un petit espace, attendu que l'engorgement sera plus considérable dans le premier que dans le second, & qu'il y

Pourquoi le charbon, qui occupe toute l'étenduë, est-il plus à craindre que celui qui n'occupe qu'un petit espace.

aura à craindre une déperdition de ſubſtance plus conſidérable.

Quel pronoſtic on doit porter en général ſur le charbon des paupiéres.

Nous pouvons dire en général, que le charbon qui viendra aux paupiéres, ſera une maladie très-fâcheuſe, non-ſeulement à cauſe de la ſenſibilité de cette partie, mais parce qu'il ſera toujours funeſte à la vuë, étant ſouvent obligé d'emporter la partie gangrenée, ce qui ne peut ſe faire ſans détruire l'action de cet organe, ou du moins de rendre l'œil très-défiguré, par la déperdition de ſubſtance qu'on ſera obligé d'y faire.

A quoi on doit avoir égard dans le traitement du charbon des paupiéres.

Dans le traitement du charbon des paupiéres, la premiére choſe à laquelle nous devons avoir égard, ſera de tâcher d'en arrêter le progrès, tant par le moyen des ſaignées, plus ou moins multipliées ſuivant l'état & les forces du malade, que par les lavemens émolliens & rafraîchiſſans, les boiſſons même émulſionnées, des juleps rafraîchiſſans, ſi la fiévre eſt conſidérable, & en preſcrivant un régime éxact. Au contraire, ſi les forces ſe trouvent épuiſées, & que l'on ſoupçonne que l'anthrax ſoit peſtilentiel, on aura recours aux cordiaux, tels que ſont les eaux de ſcor-

CHAP. X.

fonaire, de chardon bénit & de méliſſe, de chacune deux onces, de l'eau thériacale un gros, poudre de vipére demi-gros, ſyrop d'alkerme, demi-once. L'on fera du tout une potion pour la faire prendre au malade par cuillerée; ou bien l'on lui donnera ſimplement, ſoit la thériaque, ou la confection d'hyacinthe. Ces remédes, en donnant plus d'activité au ſang, le rétabliſſent dans ſa premiére fluidité, & le font paſſer plus librement au travers de la partie malade.

Seconde indication dans le traitement

La ſeconde indication que l'on doit avoir, ſera d'emporter & de ſéparer la partie qui ſe trouvera gangrenée de la partie ſaine, & de rétablir une libre circulation des humeurs dans les parties d'alentour, qui ſont engorgées de ſang. L'on ſatisfera à cette indication, ſoit par le moyen des ſcarifications faites ſur la tumeur, tant pour dégorger le ſang de la partie, que pour faciliter la pénétration des topiques que l'on doit appliquer deſſus.

De quelle nature doivent être ces médicamens.

Ces médicamens ſeront de pluſieurs eſpéces, ou ils ſeront de la claſſe de ceux qui agiront en cautériſant la

partie, tels que l'eau mercurielle, ou le beurre d'antimoine, dont on est souvent obligé de se servir, afin d'arrêter le progrès de la gangréne, sur tout lorsqu'on se sera servi des déterſifs capables d'atténuer & de provoquer la ſuppuration ; tels que l'onguent ægyptiac, le collyre de Lanfranc, l'eau phangedenique, & qu'ils n'auront été d'aucune utilité. CHAP. X.

L'on emploira ces déterſifs, après avoir fait quelques mouchetures ſur la tumeur : lorſqu'elle ſera dégorgée, on ſe ſervira de l'ægyptiac. La façon de s'en ſervir eſt de le diſſoudre dans le vin & l'eau de-vie, & d'en laver la partie, ayant l'attention de prendre garde qu'il n'en entre dans l'œil. Ces médicamens, en augmentant le reſſort des vaiſſeaux, débarraſſent la tumeur des ſucs épaiſſis : l'on la recouvre après, ſoit avec le cataplaſme anodin, ou un emplâtre d'onguent de la mere. Quelle précaution on doit prendre avant d'employer ces déterſifs.

Après avoir mis ces moyens en uſage, ſi la gangréne fait du progrès, on tâchera de la borner, & d'en procurer l'eſcarre, en ſe ſervant des cauſtiques propoſés. Le progrès arrêté par ces remédes, on en procure la Ce que l'on peut faire, ſi malgré ces remédes la gangrene fait du progrès.

CHAP. X.

chute avec un digeſtif fait avec le baſilicum, le baume d'arceus, l'huile d'œuf & l'huile d'hypericum, dont on couvre un petit plumaceau. L'eſcarre ſéparée, on cicatriſe l'ulcére avec l'eau vulnéraire, dans laquelle on trempe un petit plumaceau, & par deſſus un petit emplâtre de Nuremberg; l'on a ſoin pour lors de purger le malade plus ou moins, ſuivant la néceſſité.

Ce que l'on doit faire en certains cas.

Il eſt cependant des cas, où l'on ne doit ſe ſervir que des maturatifs les plus forts, dans le commencement du furoncle, ou clou; & quand il eſt ouvert, on doit panſer l'ulcére avec les ſuppuratifs les plus actifs. L'ouverture que l'on feroit pour donner iſſuë au pus, ne feroit point ceſſer la douleur, puiſqu'elle ne dépend que de ce que la cauſe de la tumeur n'a pas encore produit tout ſon effet: d'ailleurs le pus, en s'échapant par l'ouverture, retarderoit la ſéparation de l'eſcarre.

CHAPITRE XI.

Des varices des paupiéres.

LEs tempes ne ſont pas les ſeules parties de la face ſujettes aux varices, les paupiéres en peuvent être attaquées.

Ce que l'on entend par varices, & combien il y en a d'eſpéce.

Nous entendons en général par varices des paupiéres, lorſqu'il y paroît une tumeur inégale, noueuſe ou tortueuſe, indolente, livide ou noire: il peut en arriver de pluſieurs ſortes, de groſſes, de moyennes, de bénignes & de malignes.

La cauſe des varices.

La cauſe immédiate des varices eſt le ſang devenu trop groſſier par une conſiſtence épaiſſe qu'il aura acquiſe; pour lors ne pouvant pas couler dans les veines, il s'y arrête dans quelques-uns de leurs rameaux, ou ſe coagulant il empêche celui qui le ſuit de paſſer, & qui le pouſſant continuellement pour ſe faire paſſage, oblige la veine de ſe dilater. La compreſſion même que ſouffriront les paupiéres, ſoit par quelques tumeurs ſuit-

CHAP. XI.

reuſes ou autres, en comprimant quelques veines un peu conſidérables, peut en être la cauſe.

Comment l'on connoît les varices.

L'on connoît les varices des paupiéres par leur couleur livide & noire : & lorſqu'on comprime la tumeur, elle diſparoît, parce que le ſang eſt pouſſé le long du vaiſſeau ; mais elle revient auſſitôt qu'on a levé le doigt.

D'où ſe tire le pronoſtic des varices.

Le pronoſtic des varices des paupiéres ſe tire de leur volume & de leur qualité. Par rapport à leur volume, les petites ne ſoient pas dangéreuſes, & peuvent céder aux remédes : les groſſes qui ſeront anciennes, ſur-tout ſi elles ſont accompagnées de ſymptômes fâcheux, tels qu'une douleur vive aux paupiéres, un écoulement de ſéroſités âcres & mordicantes, capables d'ulcérer les bords des paupiéres, & d'exciter quelque inflammation continuelle à l'œil, ne pourront être traitées qu'autant que les maladies dont elles ne ſont qu'un ſymptome, ſeront ſuſceptibles de guériſon.

A quoi on doit avoir égard dans le traitement.

L'on doit avoir égard à pluſieurs choſes dans le traitement des varices des paupiéres : premiérement à tâcher de

de donner plus de fluidité au sang, secondement d'arrêter celui qui flue, troisiémement de vuider celui qui a flué, quatriémement de resserrer la veine dilatée.

L'on remplira la premiére indication, par le moyen de la saignée, plus ou moins multipliée, suivant le dégré d'épaississement & les forces du malade, en lui prescrivant des boissons délayantes, & même des remédes purgatifs propres à évacuer l'humeur dominante : l'on peut même dans le cas ou le sang tend à l'épaississement, prescrire après ces remédes des tisannes sudorifiques.

Comment l'on donnera plus de fluidité au sang.

Pendant l'usage de ces remédes intérieurs, l'on se servira de topiques capables de fondre le sang épaissi, afin de le metre en état de prendre son cours ordinaire. Rien ne me paroît plus propre à remplir cette indication, que de se servir d'une décoction faite avec les semences de psyllium, de fœnugrec, un gros de chaque, que l'on fait bouillir un instant dans une chopine d'eau : avant de retirer la caffetiére du feu, on y ajoute les fleurs de sureau, de camomille, de melilot, deux pin-

Quels sont les topiques que l'on peut employer.

CHAP. XI.

cées de chacune, & un gros de sel armoniac, le tout passé à travers un linge : l'on trempe des compresses dans cette décoction, & on les applique chaudes sur les paupiéres, que l'on renouvelle toutes les deux ou trois heures. Lorsqu'on s'apperçoit que le sang grumelé se dissout, & que les varices diminuent, l'on se sert pour lors des fomentations qui resserrent & fortifient davantage les vaisseaux dilatés, telle que celle que l'on peut faire avec deux pincées de fleurs de roses de Provins, deux gros d'écorces de grenades concassées, feuilles d'absinte & d'hyssope, de chacune une demi-poignée, un gros d'alun : l'on fait bouillir le tout un demi-quart d'heure dans une chopine de vin rouge ; le tout passé, l'on s'en sert comme de la précédente.

Si les remédes que nous venons de proposer, ne guérissent point les varices, l'on peut donner issuë au sang, soit en y faisant de petites ouvertures avec la pointe de la lancette, ou en y appliquant des sangsues : moyen que je préferois en cette occasion. Les sangsues ayant quitté

Comment l'on donne issuë au sang

prise, l'on bassinera fréquemment les paupiéres avec de l'eau chaude, ce que l'on répéte assez de temps pour pouvoir dégorger les veines suffisamment : le sang ne fournissant plus, l'on se sert pour lors de la fomentation résolutive que nous avons proposée ci-dessus. CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Des excroissances charnues, qui arrivent entre les paupiéres & le globe de l'œil.

LA partie interne des paupiéres est exposée à des excroissances charnues : ces excroissances peuvent être considérées comme des vrais sarcomes. CHAP. XII.

On les distingue, en ce qu'elles peuvent être petites, & quelquefois elles sont considérables, en ce que les unes sont rouges, solides & divisées en de petits grains semblables à ceux que l'on voit à une mûre, ce qui leur a fait donner le nom de mûre par les Auteurs : quelquefois ces ex- Comment on distingue ces excroissances.

CHAP. XII.

croissances sont livides, mollasses, & excédent de beaucoup les paupiéres.

Les causes de ces excroissances.

Les causes de ces excroissances peuvent être la suite de quelque ulcération qui arrive à cette partie, ou bien parce que le suc nourricier sera vitié, ou en trop grande abondance.

Comment nous connoîtrons la nature de l'excroissance.

Nous connoîtrons l'excroissance occasionnée par l'abondance des sucs, lorsqu'elle sera rouge, & que les chairs seront solides & grenues. Au contraire lorsque l'altération des sucs y aura part, l'excroissance sera livide & mollasse.

D'où se tire le pronostic des excroissances.

Le pronostic des excroissances des paupiéres se tire de leurs étenduës & des causes qui les auront produites : en général celles qui ne seront pas considérables, & qui ne seront occasionnées que par quelque ulcération, ou bien par l'abondance des sucs, céderont aisément aux remédes, sur-tout lorsqu'on les fera de bonne heure. Au contraire celles qui seront considérables & occasionnées par un vice dans les fluides, non seulement le pronostic en sera mauvais, mais même la maladie demandera un

CHAP. XII.

traitement particulier, qui sera diversifié suivant la nature du vice qui l'aura produite, c'est-à-dire que l'on doit non seulement s'attacher à emporter l'excroissance, mais même à détruire le vice.

Comment on les guérit.

L'on guérit les excroissances des paupiéres, en les emportant, soit avec un bistouri bien tranchant, ou en les consommant.

Précaution qu'on doit prendre pour les emporter avec l'instrument.

La façon de faire cette opération est de faire renverser la paupiére par un aide, ensorte que la tumeur soit à découvert le plus qu'il est possible. Le chirurgien muni d'une pince à disequer, ou d'une hérine, saisit la tumeur, afin de la soulever autant que faire se peut; pour lors l'excroissance ainsi saisie, on la disseque, observant de n'en point laisser, ce qui n'est pas toujours aisé à faire sur-tout à la paupiére supérieure, vu la difficulté à la pouvoir maintenir en situation : s'il en restoit quelque chose, on la consommeroit avec des consomptifs légers, tels que la pierre infernale, ou un mêlange d'alun calciné, de poudre de sabine, une partie de chacune sur six parties de sucre candi, dont on touche

Ce que l'on doit faire s'il restoit quelque portion de l'excroissance.

CHAP. XII.

tous les jours sur ce qui reste de l'excroissance. La façon de l'employer est de tremper dans ce mêlange un petit pinceau & le porter sur la tumeur.

Ce que l'on peut faire si les malades ne veulent pas se soumettre à l'opération.

Lorsque les malades ne veulent point se soumettre à l'opération, on consommera l'excroissance avec le beurre d'antimoine, ou l'eau mercurielle. On trempe le bout d'un curedent dans une de ces liqueurs; & l'ayant secoué, (la paupiére soulevée de façon que la tumeur soit à découvert,) on y touche très-légérement: on ne doit pas craindre de se servir de ce reméde, quelque violent que soit ce caustique, m'en étant servi sans qu'il me soit arrivé le moindre accident, à l'occasion d'excroissances considérables, qu'une jeune demoiselle eut à la paupiére supérieure de l'œil droit, & qui lui étoient survenues à la suite d'un érésipele au visage qui avoit été assez mal traité, vu la difficulté qu'on avoit eu de lui faire les saignées qui auroient été nécessaires en pareil cas. Lors de ma premiére visite je lui trouvai la paupiére extrêmement rouge & gonflée; la tension étoit si grande, qu'il

Observation.

me fut impossible de l'ouvrir, & par conséquent de pouvoir dire en quel état étoit l'œil.

Nous convinmes les consultans & moi que la malade seroit saignée du bras & du pied, qu'elle observeroit un régime convenable, que l'on lui donneroit des lavemens, des boissons adoucissantes, & que l'on doucheroit la paupiére fréquement avec de l'eau tiéde, afin de la détendre. Au bout de dix à douze jours, je fus appellé de nouveau; pour lors je reconnus très-facilement ce dont il étoit question : je trouvai à la surface interne de la paupiére supérieure des excroissances charnues qui me parurent assez solides.

Les douches que l'on avoit faites, n'ayant pas encore procuré assez de relâchement pour pouvoir soulever la paupiére avec facilité, je fus d'avis de les continuer encore quelque temps : elles furent faites pendant huit jours, sans aucune diminution du côté des excroissances, ce qui me détermina de proposer à les emporter, soit avec l'instrument tranchant, ou de les consommer: l'on me laissa entiérement maître de faire

CHAP. XII.

ce que je croirois le plus convenable. Toute réfléxion faite, je me déterminai à me ſervir du cauſtique liquide, attendu qu'en me ſervant de l'inſtrument tranchant, je n'étois pas ſur d'emporter les excroiſſances en entier : pour lors j'aurois été dans l'obligation de conſommer le reſte, ce qui auroit fait deux opérations pour une. La malade étant couchée à plat, je renverſai le plus qu'il me fut poſſible la paupiére, & y touchai légérement avec le beurre d'antimoine, malgré toute précaution priſe il me fut de toute impoſſibilité de pouvoir maintenir un inſtant la paupiére ouverte, afin de garantir l'œil de l'effet du médicament que je venois d'appliquer : malgré cela il n'arriva rien à l'œil, je le trouvai le ſoir à peu près dans le même état qu'il étoit avant que je lui euſſe touché.

Il y auroit tout lieu de croire que les larmes abondantes qui ſurvinrent dans le moment de l'application du cauſtique, avoient garanti l'œil de l'impreſſion qu'il auroit pu faire en émouſſant ſes pointes : au bout de vingt quatre heures de cette appli-

cation, nous eumes une suppuration abondante qui dura trois ou quatre jours; après ce temps je m'apperçus que non seulement les excroissances étoient diminuées, mais même que j'avois plus de facilité à ouvrir l'œil; ce qui me détermina à y toucher de nouveau: j'éprouvai même difficulté que la première fois, pour maintenir la paupiére ouverte, sans cependant qu'il me soit arrivé le moindre accident à l'œil, quoique je lui aie touché quatre fois, en laissant quatre à cinq jours de distance entre chaque application, qui consommérent entiérement les excroissances, & terminérent la guérison.

Il est essentiel, lorsqu'on a à consommer de telles excroissances, de bien prendre garde à ne point intéresser le cartilage de la paupiére, de peur que la cicatrice qui en resulteroit, ne gêne ses mouvemens, & ne détermine même les cils à se porter du côté de l'œil; ce qui ne manqueroit pas d'arriver pour peu qu'il soit intéressé.

Précaution qu'on doit prendre en se servant du caustique.

CHAPITRE XIII.

Des galles ou ulcérations des paupiéres.

LEs paupiéres se trouvent souvent attaquées de galles ou d'ulcérations. Elles peuvent être habituelles ou accidentelles, ou être entretenues par un vice général ou intérieur, ou bien par le seul vice des paupiéres : il y en a d'humides & de seches.

Les différens noms que les Grecs & les Latins ont donnés à ces ulcérations.

Les Grecs ont nommé l'humide *psorophtalmia*, celle dont les bords des paupiéres & les angles sont rouges, d'où il découle une sanie épaisse mêlée de larmes âcres & salées, avec une démangeaison & chaleur incommode à toutes les paupiéres & à l'œil même. Les Latins l'ont nommée *Lippitudo pruriginosa, vel scabies palpebrarum*, en François *galle des paupiéres*. L'autre est seche, appellée des Grecs *xerophtalmia*, quand les paupiéres sont peu enflées, & ne pleurent point, mais qu'elles sont pésantes & rouges, & qu'à l'occa-

sion d'une humeur pituiteuse & grossiére, elle colle plus ou moins les paupiéres pendant la nuit. Les Latins l'appellent *Lippitudo arida*, en françois *galle séche*.

La cause interne des ulcérations des paupiéres est un sang chargé de particules salines qui se portent aux paupiéres, les affectent plus ou moins, suivant la mauvaise qualité des humeurs qui enflamment & obstruent les petites glandes sébacées situées au bord des paupiéres, d'où naît l'excoriation des vaisseaux excrétoires de ces petites glandes, qui étant enfin ulcérées fournissent continuellement une humeur épaisse qui entretient & augmente de plus en plus leur ulcération. Ces ulcérations peuvent être occasionnées par quelque vice particulier, tel qu'un vice vénérien, scrophuleux, dartreux, ou être la suite d'un humeur variolique qui affecte les paupiéres. La cause de ces ulcérations,

Les causes externes sont l'usage des topiques trop âcres appliqués à contre-temps sur les paupiéres, ainsi que l'attouchement des doigts mal-propres.

CHAP. XIII.

Signes de l'ulcération des paupiéres.

L'on connoîtra l'ulcération habituelle des paupiéres lorſque leurs bords ſeront rouges, durs & renverſés; qu'il y aura un écoulement continuel de chaſſie, qui fluera plus dans un temps que dans un autre: pour lors la douleur deviendra ſupportable par la diminution de la chaleur & du prurit.

Dans l'ulcération accidentelle, il y aura au contraire peu de gonflement à la paupiére, la douleur ſera plus grande, la ſuppuration ne ſera pas ſi abondante, & la maladie céderа plus facilement aux remédes.

Signe par lequel on connoîtra qu'un vice intérieur ſera cauſe de l'ulcération, & comment l'on connoîtra la nature du vice.

L'on connoîtra ſi c'eſt un vice intérieur, ou général; en ce cas il ſera rare que la maladie ſe borne à une ſeule paupiére, les quatre ordinairement s'en trouvent affectées, ſur tout ſi c'eſt un vice ſcrophuleux qui l'entretient: pour lors les glandes des paupiéres ſeront engorgées, & même les glandes du col, des aiſſelles & des aines le ſont quelquefois, les yeux ſont tendres & larmoyans, le nez & la lévre ſupérieure ſont enflés & gercés, il coule le plus ſouvent du nez une humeur pituiteuſe. L'ul-

ération même des paupiéres, ſans autre ſigne, a ſouvent pour cauſe un vice ſcrophuleux, ſur-tout dans les enfans & dans le commencement du dévelopement de ce virus.

Signe que l'ulcération eſt entretenue par une tumeur dartreuſe.

L'ulcération des paupiéres occaſionnée par un humeur dartreuſe, n'attaque ordinairement que la ſuperficie des paupiéres, qui eſt d'un rouge pâle en dedans : il y paroît des inégalités qui rendent une humeur plus ou moins épaiſſe qui y excite une démangeaiſon incommode, & en ſe deſſéchant forme des eſpéces de croutes ou d'écailles farineuſes.

D'où ſe tire le pronoſtic des ulcérations des paupiéres.

L'on tire le pronoſtic des ulcérations des paupiéres, de la cauſe qui l'aura produite, de l'ancienneté de la maladie, & de l'âge du malade. Ainſi l'ulcération qui ſera produite par une cauſe interne, ſera plus difficile à traiter, que celle qui ſera occaſionnée par une cauſe extérieure. L'on peut dire en général que l'ulcération des paupiéres entretenue par un vice vénérien ſera moins fâcheux, que lorſqu'elle aura pour cauſe un vice ſcrophuleux ou dartreux, attendu que nous avons des

CHAP. XIII.

remédes, pour ainſi dire, ſurs pour détruire le vice vénérien. Au contraire le vice ſcrophuleux & dartreux ne ſont pas ſi faciles à combattre, & ne peuvent être détruits qu'après un long uſage de remédes. Lorſque la maladie ſera ancienne, elle ſera plus difficile à traiter, attendu que ces ulcéres habituels ſe convertiſſent ſouvent en de petits ulcéres dont les bords ſont durs & ſouvent difficiles à guérir, ſur-tout lorſque les malades ſont avancés en âge.

A quoi l'on doit avoir égard dans le traitement des ulcéres des paupiéres.

Pour guérir les ulcéres des paupiéres, l'on doit premiérement preſcrire au malade un régime doux & humectant, capable de tempérer le mouvement du ſang, & de corriger ſon acrimonie, en lui défendant l'uſage des alimens ſalés, épicés & ceux de difficile digeſtion. Secondement on lui ordonne les ſaignées convenables ſuivant les forces & le dégré de plénitude : les lavemens, les boiſſons adouciſſantes ne doivent pas être oubliés : elles doivent être continuées aſſez longtemps & juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu à calmer la douleur & l'inflam-

mation : pour lors les purgatifs doux & répétés peuvent être mis en usage, afin de débarrasser le bas-ventre de ses excrémens, & faciliter par ce moyen la sécrétion des humeurs qui sont contenues dans la masse du sang.

Ces remédes généraux ne suffisent pas toujours : l'on doit avoir égard au vice qui pourroit entretenir ces ulcérations, afin de les combattre par les médicamens propres à chacun.

Par exemple, si la maladie a pour cause une humeur vénérienne, l'on prescrit les remédes tirés du mercure, & sur-tout les frictions.

Si c'est un vice scrophuleux, on administre les remédes tirés de l'antimoine & du mercure, ou le fondant de Rotrou.

Si c'est une humeur psorique ou de galle, qui ait produit ces ulcérations, on donnera des bols faits avec l'æthiops minéral, l'aquila alba, & pour boisson le petit lait, dans lequel on aura fait bouillir la racine de patience sauvage & les feuilles de fumeterre, ou l'eau d'esquine pour boisson ordinaire.

CHAP. XIII.

Ces remédes sagement administrés, ou autres de même nature, & continués assez de temps, peuvent corriger & absorber l'humeur : il est rare qu'on soit obligé d'avoir recours au cautére, aux véficatoires & au séton, que tous les Auteurs prescrivent dans ces maladies ; du moins si l'on est obligé de les employer par l'opiniatreté de la maladie, ils ne réussiront jamais mieux que lorsque ces remédes intérieurs auront précédé.

Les topiques que l'on doit employer dans les ulcérations des paupiéres.

Il ne suffit pas d'avoir prescrit les remédes intérieurs capables de détruire le vice qui aura produit toutes ces espéces d'ulcérations ; il convient d'appliquer sur la partie même les médicamens propres à la nature de la maladie & au temps de l'ulcération des paupiéres.

Le premier soin que l'on doit avoir dans ces maladies, sera de calmer la douleur & l'inflammation de ces parties, en donnant aux humeurs un peu de mouvement ; ce que l'on obtient en se servant de topiques propres à relâcher & détendre les parties qui ne sont déja que trop tendues, & sur-tout vers le bord des paupiéres dans l'en-

droit du cartilage : tenſion qui ſera d'autant plus grande, lorſque cette membrane cartilagineuſe ſera enflammée, & que les conduits excréteurs des glandes ſe trouveront obſtrués. CHAP. XIII.

Pour y parvenir, l'on baſſinera ſouvent les paupiéres avec une légére décoction faite avec une petite racine de guimauve que l'on fera bouillir un inſtant dans une pinte d'eau. On ajoute, en la retirant du feu, les fleurs de camomille, de melilot & de bouillon blanc, une pincée de chacune : de cette décoction bien chaude, on en fera recevoir la vapeur ſur la partie malade ; & lorſqu'elle ſera tiéde, on s'en baſſinera les paupiéres, ſoit avec une petite éponge fine, ou un petit morceau de linge fin & blanc de leſſive. L'on pourra même baigner les paupiéres dans cette décoction.

Lorſque les paupiéres ſeront relâchées & que l'inflammation ſera diſſipée, l'on ajoutera dans cette décoction quinze grains de ſel de ſaturne, que l'on fera fondre dans une chopine de cette liqueur, afin de la rendre déterſive : l'on peut auſſi y ajouter pareille quantité de camphre

CHAP. XIII.

dissous dans un peu d'esprit de vin.

Le prurit cessé totalement, les canaux devenus plus libres, & l'obstruction des glandes des paupiéres entiérement dissipée, l'on pourra se servir de quelque collyre plus détersif, fait avec le sel de saturne, le sel armoniac & le camphre, six grains de chaque, qu'on dissout dans les eaux de rose & de plantain, quatre onces de chacune ; l'on en lave les paupiéres deux ou trois fois le jour. Le soir en se couchant, l'on se servira d'un peu de pommade que l'on étendra avec l'extrêmité du doigt sur le bord des paupiéres ulcérées, dont on prend gros comme un grain de blé. Cette pommade sera faite avec un gros de tutie préparée, que l'on incorporera avec une once de beurre fondu, après l'avoir lavé plusieurs fois dans l'eau rose & l'eau de plantain.

Ce que l'on pourra faire lorsque la maladie résistera aux remédes proposés.

Lorsque les ulcérations résistent tant aux remédes intérieurement pris, propres à débarrasser le sang de l'humeur âcre dont il est empreint, qu'aux topiques ci-dessus proposés, le moyen dont on peut se servir, est de toucher légérement ces ulcérations avec la pierre infer-

nale, en prenant la précaution de renverſer la paupiére & de la maintenir un peu de temps dans cette ſituation juſqu'à ce que la douleur ſoit calmée. Ce reméde m'a ſouvent réuſſi, & même dans des ulcérations très anciennes. Par cette opération, que l'on eſt quelquefois obligé de répéter deux ou trois fois en laiſſant quelques jours d'intervalle, on débarraſſe les paupiéres de l'humeur âcre qui y ſéjourne, l'on fond les calloſités de ces ulcéres, l'on conſomme les petites aſpérités qui ſe trouvent à la partie interne des paupiéres, l'on facilite la pénétration des remédes que nous avons propoſés; pour lors ces ulcérations ſe cicatriſent en peu de temps.

Il eſt inutile, après avoir touché les ulcéres des paupiéres, de les baigner d'eau tiéde : l'abondance des larmes qui ſurvient dans l'inſtant, eſt plus que ſuffiſante pour émouſſer les pointes âcres & corroſives de la pierre : ces bains ne pourroient que retarder leurs guériſons, ils ne ſeront faits que le lendemain de l'application.

J'ai ſouvent obſervé que les ulcéres des paupiéres qui arrivent à la ſuite

CHAP. XIII. de la petite vérole, resistent quelquefois à tous les remédes les mieux indiqués. Je crois que ce qui en rend la cure difficile, est non seulement l'ulcération des points ou trous ciliaires, mais même des glandes du même nom qui se trouvent en partie détruites.

CHAPITRE XIV.

Du dérangement des cils, appellé trichiasis.

CHAP. XIV. L'On entend en général par le *trichiasis*, ou trichaise, ou trichosis, le renversement des cils du côté de l'œil. La plûpart des Auteurs qui en ont parlé, en ont fait de trois sortes auxquels ils ont donné des noms différens; ils ont nommé la premiére de ces incommodités *distichiasis*, quand il paroît un double rang de cils aux paupiéres, dont les uns se portent en dehors, & les autres en dedans de l'œil, & le piquent. La seconde espéce a été appellée *phalangosis*, quand les cils seuls se dérangent, & se portent au dedans de l'œil. La troisiéme

Combien les Auteurs font-ils d'espéces de trichaise.

Quelles

a été nommée *ptosis*, quand non seulement les cils s'y portent, mais aussi le cartilage.

CHAP. XIV. Sont les causes internes de la trichaise.

Tout ce qui sera capable de changer la direction des cils, tels que seront les ulcéres qui surviendront à la suite de la petite vérole ou autre, les galles & les dartres qui arriveront à l'extrêmité des paupiéres, seront la cause interne de la trichaise. Ces ulcéres occasionnent la chute des cils, & détruisent les pores de la peau par où ils sortent : alors venant à se cicatriser, ils rendent à l'extrêmité du tarse où s'implante les cils, plus compactes, pour lors ceux qui renaîssent, trouvant le tissu de cet endroit plus serré, sont obligés de se porter du côté où ils trouvent moins de résistance, & en trouvant moins du côté de l'œil, ils s'y porteront.

Comment une humeur de galle ou autre peut-elle en être cause

Les humeurs de galle, de dartre ou autres qui se jettent sur les paupiéres, rendent leurs extrêmités dures, & y forment des petites tumeurs qui obligent souvent les cils à se porter du côté de l'œil, & à former l'espéce appellée *phalangosis*.

Comment la trichaise occasionnée par le ren-

La trichaise peut être aussi occasionnée par une sérosité qui s'infiltre entre la peau & le muscle orbi-

CHAP. XIV. culaire, ou par le raccourcissement de la membrane interne de la même paupiére, ce qui occasionnera un tiraillement à la partie, & obligera non seulement les cils à se porter du côté de l'œil, mais même le cartilage, & à former l'espéce qu'on nomme *ptosis*. Ce raccourcissement de la membrane interne de la paupiére pourra arriver quand l'on aura trop consommé de cette membrane, lorsqu'on aura traité quelque excroissance interne des paupiéres.

Renversement du cartilage peut-elle arriver.

Quant à l'espéce de trichaise appellée *distichiasis*, occasionnée par un double rang de cils, c'est un vice de la premiére conformation.

Quelles sont les causes externes de la trichaise.

Les causes externes sont les plaies, les brûlures, la morsure même des insectes, en un mot tout ce qui peut occasionner un gonflement aux paupiéres.

Signes communs de la trichaise.

Les signes communs de la trichaise sont l'inflammation, la chaleur, la douleur plus ou moins grande, que l'on sent à l'œil & aux paupiéres.

Les propres, non seulement nous font connoître qu'il n'y a que les cils seuls de dérangés, mais même que le cartilage est aussi renversé avec ses cils.

CHAP. XIV.

Ceux qui nous font connoître qu'il n'y a que les cils seuls, se manifestent à la vuë, par la douleur, la la chaleur & l'inflammation aux endroits de l'œil, sur lesquels les cils se portent, & le plus souvent ulcération en ces parties sans gonflement à la paupiére.

Signes qui font connoître qu'il n'y a que les cils seuls.

Au contraire ceux qui nous font connoître que le cartilage est renversé, sont les bouffissures extérieures des paupiéres, avec douleur, inflammation & ulcération à l'œil.

Comment l'on connoît que le cartilage est renversé.

Le pronostic de la trichaise se tire de l'essence de la maladie, des causes qui l'auront produite, & des accidens qui l'accompagnent.

D'où se tire le pronostic de la trichaise.

Par rapport à l'essence, celle qui est produite par le renversement du cartilage, est plus fâcheuse que celle où il n'y aura que les cils seuls. L'ancienne l'est plus que la nouvelle, attendu la multiplicité des cicatrices sur la cornée qui en sont souvent les suites.

Pronostic, eu égard à l'essence.

La trichaise occasionnée par une cause interne est plus fâcheuse que celle qui est produite par une cause externe, toutes choses étant égales d'ailleurs.

Pronostic par rapport à la cause.

CHAP. XIV. Par rapport aux accidens.

Celle qui est accompagnée de douleur violente, d'ulcérations considérables sur les yeux, sur-tout sur la cornée, vis-à-vis de la pupille, est très-fâcheuse, ayant à craindre la perte de la vuë, si on n'y rémédie promptement.

Comment l'on guérit la trichaise.

L'on peut guérir la trichaise par le moyen des remédes généraux, par l'application des topiques & par différentes opérations que l'on est souvent obligé de pratiquer.

Le cas où l'on peut avoir recours aux remédes.

L'on aura recours aux remédes dans le renversement des paupiéres occasionné par une humeur qui se sera infiltrée entre la peau & le muscle orbiculaire, & dans celle qui sera accompagnée d'inflammation à l'œil. Ces remédes sont des saignées, des purgatifs, des diurétiques, ou des sudorifiques sagement administrés. L'on appliquera sur la partie, des remédes capables de résoudre l'humeur arrêtée à la partie; tels que l'eau de chaux premiére, animée d'un peu d'esprit de vin camphré: dans cette liqueur chaude l'on trempe de petites compresses, que l'on a soin de renouveller trois fois le jour. L'on observera cependant de ne s'en

servir

servir que lorsque la douleur & l'inflammation seront calmées.

Remédes que l'on emploira lorsque la trichaise sera produite par des ulcérations à la paupiére.

Ceux que l'on doit employer lorsque la trichaise sera produite par des ulcérations à la paupiére, seront les fomentations émollientes faites avec les fleurs de mauve, de guimauve, de camomille & de mélilot, une pincée de chacune, que l'on fait infuser dans une chopine d'eau bouillante : de cette infusion chaude, l'on en douche souvent la partie; par ce moyen on relâche le bord des paupiéres, en y excitant une légére suppuration, ce qui débarrasse la partie des humeurs stagnantes, & pour lors les cils peuvent se remettre dans l'ordre où ils doivent être.

Ce que l'on doit faire avant ces remédes dans l'un ou l'autre cas.

Dans l'un ou l'autre cas, il est utile, avant de mettre en usage les remédes que nous venons de proposer, de faire une opération, qui consiste à arracher avec une petite pince tous les cils qui piquent l'œil, de les emporter ainsi que leurs racines. Pour lors étant ainsi ôtés, l'œil n'est plus irrité; en conséquence la fluxion & l'inflammation se calmeront plus facilement, ce qui pourra donner plus de facilité à rétablir le bord des paupiéres.

CHAP. XIV.

Si pendant le traitement ils reviennent, on les arrachera de nouveau, sitôt qu'on pourra les saisir avec les pinces; parce qu'étant plus courts, ils piquent davantage que s'ils étoient longs. L'on pourra aussi, s'il y en a quelques-uns qui se portent trop du côté de l'œil, les empêcher de renaître de nouveau, en touchant, sitôt qu'on les aura arrachés, cet endroit avec la pierre infernale; moyen qui m'a réussi quelquefois.

Ce que l'on peut faire si ces moyens ne réussissent pas.

Si ce que nous venons de proposer ne suffit pas, l'on peut mettre en usage la suture séche conseillée par quelques Auteurs. Elle se fait ainsi. L'on prend de petits morceaux de taffetas noir coupés à queue d'aronde, sur lesquels il y aura d'étendu le mêlange fait avec partie égale de colle forte & autant de teinture de benjoin: l'on mouille un peu l'emplâtre, que l'on commence à attacher par sa partie la plus large à l'extrémité de la paupiére que l'on veut relever. Si c'est la paupiére supérieure, l'on attache l'extrémité étroite au front; & si c'est l'inférieure, à l'os de la pomette & au maxillaire.

Le cas où

Cette suture, ou pour mieux dire,

cet emplâtre aglutinatif peut être de quelque utilité dans le cas où il n'y auroit que quelques cils qui se porteroient du côté de l'œil, & que la maladie ne sera pas ancienne. Elle doit être appliquée après avoir fait l'extraction des cils; en prenant cette précaution, l'inflammation de l'œil se dissipera plus promptement, ce qui ne contribuera pas peu au succès de cette future séche.

CHAP. XIV. cette future séche peut être employée.

Supposons que tous ces moyens n'ayent pas eu le succès qu'on pourroit en esperer, l'on aura recours à l'opération proposée par les anciens, & pratiquée aujourd'hui d'une manière différente : opération même qu'on ne peut se dispenser de pratiquer dans le cas où le cartilage se trouve renversé.

Ce que l'on doit faire lorsque tous ces moyens auront été insuffisans.

Elle se fait de cette façon : le Chirurgien assis sur une chaise un peu haute, fait asseoir le malade sur un tabouret placé à ses pieds & plus bas que la chaise ; il lui renverse la tête sur ses cuisses, cette situation m'a toujours parue la plus commode pour faire cette opération, & après avoir examiné la quantité de peau que l'on doit emporter, l'on pince la paupié-

Comment se fait cette opération.

re dans sa partie moyenne avec le pouce & le doigt indicateur, & l'on pince à trois lignes de distance du grand angle, qu'on donne à tenir à quelqu'un dont on soit sûr; ensuite on en place une autre à pareille distance du petit angle, qu'on doit tenir de la main gauche, si c'est à l'œil droit qu'on opere; au contraire du côté du grand, si c'est à l'œil gauche: ensuite soit avec des ciseaux dont le tranchant sera fin, ou un bistouri dont on sera sûr, l'on emportera la peau qu'on aura jugé nécessaire, en suivant toujours la direction de ses plis, & la coupant le plus net qu'il sera possible.

Ce que l'on doit faire si la plaie donne beaucoup de sang.

L'incision faite, si l'hémorragie est grande, on aura de l'eau bien fraiche, dont on lavera la plaie jusqu'à ce qu'elle ne donne plus de sang, ce qui n'est pas long pour l'ordinaire, les vaisseaux de cette partie n'étant pas assez considérables pour en fournir beaucoup. L'hémorragie cessée, le Chirurgien muni de trois petites aiguilles courbes enfilées d'un fil ciré, fera trois points de suture, observant de commencer par le point du milieu, & les deux au-

tres à des distances égales des angles de la plaie ; l'on aura l'attention que les deux points des côtés doivent se faire obliquement, de façon que la piqueure de la lévre inférieure de la plaie s'approche plus du point du milieu, que la piqueure de la lévre supérieure, environ d'une ligne ; la même chose doit être observée de l'autre côté. Ces points ainsi disposés en tirant les deux extrémités du cartilage obliquement, on le retourne plus aisément en dehors, sur tout si on observe de nouer le fils dans le même ordre qu'ils ont été posés, c'est-à-dire de commencer de nouer le fil du milieu le premier.

CHAP. XIV. Attention que l'on doit avoir en faisant les points de suture.

Avantage que l'on retire de cette position de fils.

Après avoir noué les points, on coupera les fils près des nœuds, on mettra sur la plaie un plumaceau couvert d'un peu de baume d'arceus étendu très-légérement, & quelques compresses trempées dans l'eau commune animée d'un peu d'eau-de-vie, le tout soutenu d'un bandeau seulement.

Ce que l'on doit faire après.

On prescrira au malade un régime convenable, au moins les deux ou trois premiers jours : on le saignera une fois ou deux suivant la plénitude.

Régime que l'on doit prescrire.

CHAP. XIV.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures l'on levera l'appareil, pour panser la plaie de la même façon: lorsqu'on s'apperçoit qu'elle est réunie, on coupe les fils pour les retirer.

Les accidens qui peuvent survenir de cette future.

Malgré cependant toutes ces précautions, il arrive souvent une tension & une inflammation considérable aux paupiéres, soit qu'elle soit occasionnée par la mauvaise disposition du malade, mais le plus souvent par le tiraillement que font les points de future: c'est ce j'ai vu arriver assez souvent, ce qui m'a fait penser que l'on pourroit les suprimer, en se servant des emplâtres aglutinatifs proposés ci-dessus, dont je me suis servi avec succès, même dans une circonstance particuliére à une malade à qui je ne pus faire entendre qu'il étoit nécessaire de lui faire une opération, si elle ne vouloit pas courir les risques de perdre cet œil. Son entêtement à ne vouloir point s'y soumettre, me détermina à lui proposer de lui toucher la paupiére inférieure de l'œil droit, dont les cils étoient renversés, avec le caustique liquide, qu'elle préféra à l'instrument tranchant. Ayant pensé qu'il

Comment l'on peut les éviter.

étoit indifférent pour la réussite de l'opération, de faire la déperdition de substance d'une façon ou d'une autre, ce qui me fit prendre le parti de lui toucher avec l'extrémité d'un curedent trempé dans le beurre d'antimoine : l'escarre fait, je jugeai nécessaire de lui toucher une seconde fois, afin de pouvoir mordre un peu sur le muscle orbiculaire ; circonstance qui me parut utile pour la réussite de mon opération : l'escarre fait de nouveau, je travaillai à la réunion de la plaie, & j'appliquai à cet effet les petits emplâtres aglutinatifs que j'ai proposés ci-dessus, & en ayant plusieurs, je les ajustai de façon à pouvoir rapprocher en même temps la lévre supérieure de l'inférieure, & les assujettir par leur extrémité la plus étroite à l'os de la pomette & au maxillaire. Je trouvai au bout de deux jours la plaie réunie, & les cils se portoient en dehors. L'on aura attention, en se servant du taffetas que je propose, après l'avoir mouillé, de le placer à la lévre inférieure de la plaie : si c'est à la paupiére supérieure que l'on opére, l'on assujettira l'extrémité au coronal ; par ce

Attention que l'on doit avoir dans la position des emplâtres.

CHAP. XIV.

moyen l'on a plus de facilité de la rapprocher de la lévre supérieure, & la réunion en est plus prompte : au contraire, si c'est à la paupiére inférieure, l'on l'appliquera à la lévre supérieure.

L'on peut, en s'en servant, se passer des points de suture, soit que l'on fasse cette opération avec l'instrument, ou que l'on se serve du caustique. Ces emplâtres valent infiniment mieux que les points de suture, qui très-souvent manquent par la tension & l'inflammation qui survient aux paupiéres. Il n'y auroit tout au plus que dans le cas où le cartilage seroit renversé, que l'on pourroit les admettre, attendu que pour lors les emplâtres ne seroient pas suffisans pour maintenir assujetties les lévres de la plaie.

***

CHAPITRE XV.

Du relâchement de la paupiére ſupérieure.

LA paupiére ſupérieure eſt ſujette à un relâchement ſi grand, qu'au lieu de pouvoir l'ouvrir, elle demeure toujours abaiſſée, de façon que les perſonnes qui ont cette incommodité, ſont obligées, ou de renverſer la tête pour y voir, ou de lever les paupiéres avec les doigts. Cette maladie a été appellée des Grecs, *atoniaton blepharon ;* des Latins, *atonia*, relâchement, foibleſſe. *Blepharon*, *id eſt*, *palpebra*, paupiére.

Cauſe de ce relâchement.

La cauſe de ce relâchement eſt une humeur viſqueuſe qui ſe porte ſur la peau des paupiéres, capable de l'étendre, au point qu'elle perd ſon reſſort ; ou bien il eſt la ſuite de l'obſtruction ou compreſſion des nerfs qui ſe diſtribuent aux fibres motrices du muſcle releveur de la paupiére, en le privant du mouvement & quelquefois du ſentiment, occaſionné par un obſtacle qui empêche les

CHAP. XV.

esprits animaux de s'y porter. Cette maladie est, à proprement parler, une paralysie de la paupiére.

Signe de la paralysie de la paupiére.

Le signe de la paralysie de la paupiére est un allongement de cette partie, sans qu'il paroisse rien à l'extérieur, sinon qu'elle est plus allongée qu'elle ne doit être, avec difficulté de la lever, sur-tout dans le cas où la maladie est produite par l'obstruction des nerfs, & que la paralysie est parfaite; pour lors la joue, la machoire, la langue & l'œil se trouvent souvent attaqués du même relâchement du côté malade. Au contraire, dans le relâchement occasionné par une humeur visqueuse, la paupiére paroît un peu tumefiée & rouge.

Signe que le relâchement est produit par une humeur.

Le pronostic se tire de la cause de la maladie, de son ancienneté, & de l'âge du malade.

Pronostic, eu égard à la cause.

Eu égard à la cause, le relâchement qui est produit par quelque humeur superflue, sera moins fâcheux que celui qui est produit par l'obstruction des nerfs; il le sera d'autant plus, si la paralysie est parfaite & la paupiére sans aucun mouvement. Au contraire, si elle est imparfaite,

& que la paupiére ait encore quelque mouvement, il sera moins fâcheux.

Pronostic par rapport à l'âge.

Par rapport à l'âge, plus le malade sera âgé, plus le pronostic doit être fâcheux. Il en sera de même par rapport à l'ancienneté de la maladie.

Remédes dont l'on doit se servir dans le relâchement.

L'on se sert, pour guérir le relâchement des paupiéres, de médicamens tant intérieurs qu'extérieurs. Ceux qui paroissent les plus convenables, sont les saignées, les purgatifs un peu forts, & même les émétiques, lorsque la maladie a pour cause une paralysie des muscles de la paupiére; l'on passe après à l'usage des remédes diurétiques, tels que sont la tisanne faite avec l'esquine, la salsepareille, le gayac, & le sassafras, dans laquelle on ajoute le cristal minéral; les bouillons de vipére, enfin les eaux minérales chaudes, telles que sont celles de Balaruc, tant extérieurement appliquées qu'intérieurement prises.

Topiques dont on doit se servir.

L'on peut aussi appliquer sur les paupiéres des compresses trempées dans de l'eau chaude animée d'esprit de vin camphré. Cette liqueur, étant employée chaude, pourra ré-

soudre les humeurs qui pourroient occasionner le relâchement. Dans le cas où le relâchement sera entretenu par une paralysie, l'on fera des fumigations fortifiantes & résolutives sur la partie, afin de tâcher, en désobstruant les nerfs, de rappeller les esprits animaux. Elles se font avec le vin, dans lequel on fait bouillir un instant les plantes aromatiques, telles que sont l'origan, le pouliot, le thim, le romarin, la sauge, la lavande, l'hyssope & la marjolaine, une pincée de chaque dans une chopine de vin.

De quelle façon l'on peut faire ces fumigations.

Cette décoction étant bien chaude, vous couvrez la caffetiére d'un entonnoir, de façon qu'elle soit couverte exactement. L'on se sert utilement, pour les faire, d'un entonnoir fait exprès, qui se termine par une longue branche, que l'on peut baisser & allonger à volonté. L'extrémité supérieure de cette branche est terminée par une petite cuvette ovale, dans laquelle on met l'œil: par ce moyen le malade est moins fatigué, & la vapeur se porte à l'endroit malade avec plus de force. L'on expose trois ou quatre fois le

jour l'œil au dessus de cette vapeur. Ceux à qui les odeurs fortes & pénétrantes ne font aucune impression, pourront se servir utilement de la fumée de succin dans le relâchement des paupiéres. Cette poudre se jette peu à peu sur des cendres chaudes, & l'on expose l'œil au dessus de la vapeur. Ce parfum réveille les esprits animaux & accélére leurs mouvemens, en fortifiant le ressort des vaisseaux. L'on peut même après frotter la partie avec quelque liqueur spiritueuse, telle que le baume de Fioraventi, l'esprit de vin camphré, ou l'eau de méliſſe.

Ces remédes faits pendant quelque temps, si la paupiére reste toujours fermée, l'on peut en venir à l'opération proposée, en parlant de la trichaise, suivant quelques Auteurs; mais selon Maître Jean, elle ne peut être d'aucune utilité. Pour moi je pense, après l'avoir faite en pareil cas, que l'on ne doit la pratiquer qu'avec beaucoup de précaution, la réussite n'étant pas aussi certaine qu'on pourroit se l'imaginer, sur-tout si la maladie

L'opération proposée n'est pas toujours suivie d'un heureux succès.

CHAP. XV. est ancienne ; & si le malade est avancé en âge, on ne doit nullement la proposer.

CHAPITRRE XVI.

De la rétraction de la paupiére supérieure.

CHAP. XVI. LA paupiére supérieure est quelquefois attaquée d'une maladie contraire à la précédente ; au liéu de rester fermée, elle est toujours ouverte. Les Grecs ont nommé cette incommodité *lagophtalmus*, *id est oculus leporinus*, c'est-à-dire, œil de liévre, attendu que ces animaux dorment les paupiéres ouvertes.

Causes de cette maladie. Les causes de cette maladie peuvent être un vice de la premiére conformation, ou venir à la suite d'une plaie, d'un ulcére, ou d'une brûlure, ou bien être occasionnée par la paralysie du muscle orbiculaire.

Les signes de cette maladie sont assez sensibles sur la description que nous en avons donnée, pour nous y arrêter.

CHAP. XVI. Remédes qui conviennent dans la rétraction de la paupiére.

Les remédes, tant internes qu'externes, que nous avons proposés dans le relâchement de la paupiére, seront employés, sur tout si la maladie a pour cause une paralysie du muscle orbiculaire. Ces moyens pourront réussir, si la maladie n'est point trop invétérée. Au contraire, si c'est un vice de conformation, ou que la maladie soit la suite de quelque plaie, ou de quelque brûlure, & que la déperdition de substance soit grande, on n'en fera aucun. Si cependant le raccourcissement de la paupiére est peu de chose, les remédes capables de relâcher pourront être de quelque utilité.

Opération proposée par les anciens.

Presque tous les Auteurs, qui ont parlé de cette incommodité, ont proposé une opération, qui consiste, si la paupiére est rétrécie par une cicatrice, de l'inciser entiérement, & de séparer les bords de la plaie avec de la charpie mise entre les lévres, & continuer à les tenir ainsi séparées jusqu'à la fin de la cure, en pansant la plaie avec des remédes qui humectent & relâchent. Au contraire, si la paupiére est rétrécie par quelqu'autre

CHAP. XVI.

cause, on doit inciser la peau au dessous du sourcil en forme de croissant, dont les extrémités soient tournées du côté de l'œil & près du bord de la paupiére. Ils pratiquoient ainsi cette opération. Le malade exposé au jour, on lui couvroit l'œil sain avec un bandeau, on tenoit la paupiére malade baissée, autant qu'il étoit possible, avec le pouce & le doigt indice de la main gauche; on faisoit avec un bistouri l'incision en forme de croissant, ainsi que nous l'avons dit; étant faite, on écarte les lévres de la plaie le plus qu'on peut, en y mettant de petits bourdonnets, à dessein de procurer une chair entre les lévres de la plaie, pour allonger, disoient-ils, la paupiére. Quelques-uns même ont proposé, si ce rétrécissement est considérable, au lieu d'une incision d'en faire deux, de même figure que la premiére, éloignées l'une de l'autre de l'épaisseur d'un écu.

De quelle façon ils pratiquoient cette opération.

Cette opération ne peut être suivie d'un bon succès, ainsi que l'a fort bien observé Me Jean; parce que la cicatrice, qu'il faut procurer après l'incision, rétrécit la peau,

Ce qui doit résulter de cette opération.

comme font toutes les cicatrices, au lieu de lui donner plus d'étenduë; d'ailleurs, le peu d'épaisseur de la paupiére, & le danger même qu'il y a de gêner l'œil par la compression, font qu'il est impossible de tenir les lévres de la plaie écartées, pour donner plus d'étenduë à la paupiére. D'où l'on peut conclure, après de telles observations, que la maladie est incurable dans ce cas-ci, sur tout par l'opération. CHAP. XVI.

CHAPITRE XVII.

Du mouvement convulsif des paupiéres.

LEs paupiéres sont sujettes à un mouvement ou tressaillement, extrêmement prompt & involontaire, qui peut être regardé comme convulsif. Quelquefois ce mouvement n'affecte qu'une paupiére, d'autres fois les deux & même les quatre. Les contractions sont quelquefois violentes & fréquentes, d'autres fois elles sont à peine sensibles & éloignées les unes des autres. CHAP. XVII.

CH XVII.

Cause du mouvement convulsif des paupiéres.

La cause de ce tressaillement, ou cillement involontaire des paupiéres est occasionnée par le mouvement irrégulier des esprits animaux, qui se portent avec trop de rapidité dans les fibres du muscle orbiculaire, ces fibres deviennent roides & tendues; ou bien elle peut être attribuée à une obstruction commencée dans les nerfs qui se distribuent à ces parties. Ces mouvemens spasmodiques, ou cette contraction empêche le cours régulier des esprits au muscle releveur; & lorsqu'il vient à s'y en porter suffisamment, pour rendre son action à peu près égale à celle de l'orbiculaire, ce mouvement cesse pour quelque temps.

Ce qui peut rendre ce mouvement plus ou moins mauvais.

Le mouvement convulsif des paupiéres est plus ou moins mauvais, suivant que ces mouvemens sont plus ou moins fréquens, & que la maladie est plus ou moins ancienne, & suivant la cause qui peut y avoir donné lieu. Si elle n'est produite que par une légére obstruction occasionnée par un air froid, la maladie cédera aux remédes les plus simples; telles que sont les plantes errhines ou sternutatoires, comme le tabac,

le cabaret en poudre, les fleurs de muguet ou autres, que l'on prend par le nez pendant l'accès. Ces poudres, par leurs sels âcres & volatils, excitent un picotement à la membrane pituitaire, & rétablissent le cours des esprits, ayant soin aussi de froter les paupiéres avec des linges chauds, & après avec quelques liqueurs spiritueuses, telles que l'esprit de vin camphré, l'eau de mélisse, ou le baume de Fioraventi.

Effet des sternutatoires en pareil cas.

Si malgré ces moyens, les mouvemens convulsifs continuent, l'on peut croire que quelque humeur particuliére en est la cause; c'est pourquoi on ajoutera aux remédes que nous avons proposés, les saignées tant du bras que du pied, l'émétique, les purgatifs, les eaux minérales de Forges ou celles de Balaruc: l'on ajoute à ces eaux, soit un demi-once de sel de seignette, ou deux onces de manne, ce que l'on répéte de temps en temps, suivant le plus ou le moins de nécessité d'évacuer. A ces remédes, l'on ajoute des boissons convenables, telles que l'infusion de *gallium luteum*, ou caillelait, dont on met une bonne pincée

Ce que l'on peut faire lorsque la maladie ne céde pas aux remédes simples.

CH. XVII.

dans une pinte d'eau bouillante, ou bien la tisanne faite avec la racine de pivoine mâle, & celle de valériane sauvage, une once de chaque, que l'on fait bouillir un instant dans deux pintes d'eau.

Ce que l'on peut faire après les eaux.

Après l'usage des eaux de Forges, continuées pendant un mois jusqu'à la concurrence de deux pintes par jour, & augmentées par dégré, si la maladie continue, l'on donnera trois grains de fleur de sel atmoniac martial incorporé dans un peu de confection hyacinthe, pour prendre le matin à jeun, & pareille quantité le soir. Ce sel, par sa saveur salée & piquante, est incisif & capable d'atténuer les humeurs épaissies, & peut convenir quand le mouvement convulsif des paupiéres est occasionné par un commencement d'obstruction dans les nerfs de ces parties.

Quel doit être le régime.

Pendant ce traitement on doit s'abstenir de fruit, de salade; le malade ne vivra que de potage & de viande blanche. L'on aura soin, pendant l'usage de ces remédes, de continuer les topiques spiritueux que nous avons proposés ci-dessus,

ou quelqu'autre de même nature, & même la vapeur du ſuccin en poudre. CH. XVII.

CHAPITRE XVIII.

De l'éraillement des paupiéres.

CH. XVIII.

TOutes les fois que les paupiéres ſe renverſent ou ſe retirent, de façon que la membrane interne paroît, & que l'œil ne peut en être recouvert ſuffiſamment, cette maladie eſt appellée des Grecs *ectropion*, & par les Latins *everſio palpebrarum*, en françois renverſement de paupiéres. Quelquefois cette maladie eſt ſimple, & d'autres fois elle eſt jointe à quelqu'autre maladie.

Cauſe de l'ectropion ſimple.

Les cauſes de l'*ectropion* ſimple peuvent être la ſuite d'une plaie, d'un ulcére, ou d'une brûlure, ou être occaſionnées par un relâchement de la partie intérieure de la paupiére, ainſi que je l'ai obſervé à la paupiére ſupérieure; ou bien être la ſuite de l'opération de la fiſtule lacrymale, par la deſtruction de la peau qui unit les deux paupiéres, ou

Ch. XVIII. par la déſunion des cartilages du côté du grand angle, ce qui oblige l'extrémité inférieure de s'enfoncer, & de tirer la paupiére inférieure en bas.

L'ectropion joint à une autre maladie.

L'ectropion peut être joint à quelqu'autre maladie, comme à une inflammation de l'œil, ou à quelqu'excroiſſance charnue, qui oblige ſouvent la paupiére à ſe renverſer. Il peut être auſſi occaſionné par un ſtaphilome.

J'en ai vu un à la partie inférieure de la ſclérotique. La portion de l'uvée qui formoit cette hernie étoit ſi groſſe, que la paupiére inférieure par ſon renverſement formoit un bec d'aiguiére. Ce ſtaphilome étoit, ſuivant le récit de la malade, la ſuite d'un dépôt qui avoit ſuppuré & avoit ulcéré la partie inférieure de la cornée & la partie ſupérieure de la ſclérotique.

Les ſignes de l'éraillement des paupiéres ſont aſſez ſenſibles par ce qui en a été dit, pour qu'il ſoit beſoin d'en rien dire de plus.

Pronoſtic de l'ectropion.

Quant au pronoſtic, celui qui arrive à la ſuite de l'opération de la fiſtuſte lacrymale, le pronoſtic en

CHAPITRE XVIII.

sera mauvais, étant impossible de remédier à la destruction de la peau & à la désunion des cartilages, attendu que la cicatrice qui suit la guérison étant trop profonde, tire à soi le cartilage inférieur, & s'oppose à la réunion avec le supérieur. Les secours de l'art se trouvent le plus souvent inutiles pour celui qui est la suite d'une plaie, d'un ulcére, ou d'une brûlure, sur-tout si la déperdition de substance est considérable & que la maladie soit ancienne : l'éraillement qui est joint à quelqu'autre maladie, comme à une inflammation de l'œil, ou à quelque excroissance charnue qui arrive à la partie interne de la paupiére, n'est pas fâcheux; car en guérissant l'une ou l'autre maladie, la paupiére se rétablit. L'ectropion occasionné par un relâchement de la partie interne de la paupiére se guérit aisément.

Moyens que l'on emploie pour la guérison de l'ectropion.

Les moyens que l'on emploie pour le traitement de l'éraillement, seront différens suivant les causes qui l'auront produit. Celui qui sera occasionné par l'inflammation de l'œil, sera traité par les remédes propres à la calmer, tant par les remédes géné-

CHAPITRE XVIII.

raux que par les topiques émolliens & résolutifs. L'inflammation calmée, s'il reste quelque relâchement à la membrane interne, & que la paupiére ne soit pas dans l'état où elle doit être, on se servira de remédes capables de la fortifier; ce que l'on peut faire en se servant du collyre suivant: Prenez eau de fénouil & d'euphraise, de chacune trois onces, sel de saturne quinze grains, vitriol blanc dix grains, six grains de camphe que l'on dissout dans un peu d'esprit de vin: mêlez le tout ensemble. L'on en met deux ou trois fois le jour quelques goutres dans l'œil, lorsqu'il sera nécessaire d'augmenter le ressort des paupiéres.

Ce que l'on peut faire, lorsque l'éraillement est produit par quelque excroissance.

L'éraillement occasionné par quelque excroissance de chair sera consommé, si elle est petite & fongueuse, en y touchant avec la pierre infernale ou avec quelqu'autre consomptif. Au contraire si elle est dure, on extirpera la tumeur, au cas qu'elle ne soit point de nature à faire craindre qu'elle soit cancereuse; dans le cas où elle le seroit, l'on ne la fera point, qu'on ait éxaminé si elle est de nature à pouvoir être extirpée.

La

CHAPITRE XVIII.

La façon dont on fait l'extirpation.

La façon de faire l'extirpation eſt de ſoulever la tumeur avec les pinces, de la même maniére que nous l'avons dit en parlant des autres tumeurs des paupiéres, obſervant de ménager la paupiére: enſuite on fera couler dans l'œil trois fois le jour le collyre cideſſus propoſé, afin de cicatriſer la plaie.

Ce que les Auteurs ont propoſé lorſque l'extropion eſt occaſionné par une plaie.

Preſque tous les Auteurs qui ont parlé de l'ectropion, propoſent dans le renverſement occaſionné par quelque cicatrice, une opération qui eſt de faire une inciſion en croiſſant, dont les extrêmités tendent vers l'un & l'autre angle en approchant des angles de l'œil. L'inciſion faite, on écarte les lévres de la plaie, comme nous l'avons dit en parlant de la rétraction de la paupiére. Il y en a même qui propoſent de faire une ſeconde inciſion de la même figure, lorſque le renverſement eſt conſidérable, mêmes inconvéniens déja allégués; raiſon qui doit empêcher de pratiquer cette opération.

Le cas où la ſuture peut avoir lieu.

L'éraillement qui ſuccéde à quelque plaie, où la peau & le cartilage ont été diviſés, peut ſe guérir, en y pratiquant quelques points de ſuture ſur

CHAPIT XVIIIe

le champ, en observant de réunir les deux extrémités du cartilage qui ont été divisées. Je pense que, si l'on est appellé dans les premiers instans de l'accident, l'on pourroit réussir en se servant de la suture seche que nous avons proposée en parlant de la trichaise, tels que sont les emplâtres aglutinatifs, que nous avons indiqués après cette opération, afin de rapprocher, le plus exactement que faire se pourra, les lévres de la plaie.

Cas où la suture séche peut ne pas réussir.

La rétraction du muscle orbiculaire peut être un obstacle pour la réussite de la suture seche que nous proposons ici comme un moyen de plus, que nous pensons cependant qui peut réussir. Ne l'ayant point faite en pareille occasion, nous ne pouvons rien affirmer sur son effet: dans le cas où elle ne réussira pas, l'on aura recours aux points de sutures faites avec une aiguille courbe, tranchante & très-petite, enfilée d'un fil ciré; l'on perce les deux lévres de la plaie, ayant soin de percer aussi le cartilage divisé.

Le cas où l'opération ne peut avoir lieu.

L'opération proposée par quelques Auteurs, dans le cas où la maladie est ancienne, & que les lévres de la

plaie des paupiéres forment une eſpéce de bec de liévre, ne peut être d'aucune utilité, puiſqu'en rafraîchiſſant les lévres de cette plaie, ainſi qu'on le pratique au bec de liévre, le cartilage ſe trouve diminué de longueur par cette nouvelle inciſion; & ne pouvant s'allonger ſuffiſamment, pour ſe réunir & pour recouvrir le globe de l'œil, il faut mieux en cette circonſtance abandonner cette opération que de la pratiquer, ne pouvant non-ſeulement être d'aucune utilité, mais encore rendre les paupiéres plus difformes.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

De l'union des paupiéres.

CHAP. XIX.

LEs paupiéres peuvent être jointes, non ſeulement enſemble, mais auſſi avec l'œil. Les Grecs ont nommé cette maladie *Anchyloblépharon.* Il y en a de différentes eſpéces : les paupiéres ſe réuniſſent quelquefois de façon que l'œil ne peut être ouvert entiérement : il n'y a ſouvent

Différentes eſpéces d'union.

CHAP. XIX.

qu'un œil qui en eſt attaqué, & quelquefois ils le ſont tous les deux. Les paupiéres s'uniſſent avec le globe de l'œil même, ſoit avec la conjonctive, & ſuivant quelques uns, avec la cornée. Ces adhérences peuvent être plus ou moins fortes, ſelon qu'il y aura plus ou moins de fibres qui ſe réuniſſent enſemble.

Me Jean prétend que l'union des paupiéres ne ſe fait point avec la cornée, & que cette union eſt difficile à concevoir. Saint-Yves paroît être du même ſentiment, puiſqu'il ne parle point de cette union, ne parlant que de l'union des paupiéres entr'elles, ou de l'union des paupiéres avec la conjonctive.

Cauſes de l'union des paupiéres.

Les cauſes de l'union des paupiéres peuvent être un vice de naiſſance : pour lors l'extrêmité de la paupiére ſupérieure, ſe trouvant unie & jointe avec l'extrêmité de l'inférieure par l'union de la membrane interne qui recouvre immédiatement la tunique albuginée qui forme la conjonctive, il eſt rare que cette union ſoit parfaite ; elle ne s'étend le plus ſouvent que depuis le petit angle, juſqu'à peu près le milieu des

paupiéres, attendu que les larmes poussées vers le grand angle rompent l'union de cette membrane, & détachent les paupiéres de ce côté-là. Cette union des paupiéres peut encore arriver toutes les fois que les yeux & les paupiéres auront contracté quelque ulcération, occasionnée soit par la petite vérole, ou par quelque inflammation considérable qui sera suivie d'ulcération à l'extrêmité des paupiéres, ou de quelque brûlure faite par la poudre à canon, ou autres, ou enfin par quelques autres causes. Les paupiéres peuvent ainsi s'unir par une excroissance de chair contre nature, qui naît dans l'un ou l'autre angle de l'œil, ainsi que Heister dit l'avoir vu arriver à un Tailleur.

CHAP. XIX. Ce qui empêche l'union des paupiéres.

Les signes par lesquels nous connoissons que l'union est de toute l'étenduë de la paupiére, sont: 1°. que l'œil ne peut être découvert; au lieu que lorsqu'elle n'est qu'imparfaite, l'œil se découvre en partie. 2°. A l'endroit de la jonction, on y observera une ligne qui fera la séparation des deux bords des paupiéres, & cette ligne se trouvera d'une autre couleur

Signes par lesquels nous connoissons l'union de toute l'étenduë des paupiéres.

CHAP. XIX.

que la peau des paupiéres. 3°. Lorſqu'avec les doigts on éléve la paupiére ſupérieure, & que l'on abbaiſſe l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, enſorte que l'on voit clairement que l'union n'eſt que dans les extrêmités de la membrane qui revêt la partie inférieure des paupiéres, ce qui ſe manifeſte encore par les cils de l'une & l'autre paupiére qui gardent leur ordre naturel, mais auſſi les points ou trous ciliaires, qui ſont par delà les cils, ſe trouvent hors de l'union.

Signes par leſquels nous connoiſſons que l'union eſt avec la conjonctive.

L'on connoîtra facilement parce que nous avons dit, l'union ſeule des paupiéres; mais ſi elles ſont collées à la conjonctive, on s'en appercevera, ſoit en touchant les paupiéres, ou mieux encore en conduiſant un ſtilet entre les paupiéres & l'œil. Pour lors on reconnoîtra aiſément ces adhérences.

D'où ſe tire le pronoſtic de l'union des paupiéres.

Le pronoſtic de l'union des paupiéres ſera différent, ſuivant les cauſes qui l'auront produite. Si l'union eſt un vice de conformation, le pronoſtic n'en ſera pas mauvais, mais lorſqu'elle ſera occaſionnée par quelque brûlure ou ulcération qui aura en-

dommagé les deux extrêmités des paupiéres, il ſera douteux. Il le ſera d'autant plus, ſi la brûlure a intéreſſé la ſurface interne de la paupiére avec la conjonctive, & ſi la paupiére ſe trouve unie avec le globe de l'œil.

Cas où l'union peut être avec la cornée.

Quoique nous ayons dit ci-devant que les paupiéres ne contractent point d'union avec la cornée, non ſeulement parce qu'elle eſt liſſée & polie, mais auſſi parce qu'il ſuinte continuellement une humeur à travers cette membrane, qui empêche cette adhérence; cependant il eſt aiſé de comprendre que dans les brûlures cela peut arriver, ainſi qu'on l'a obſervé.

Ce que l'on doit faire pour guérir l'union des paupiéres.

Le principal ſoin que l'on doit avoir pour guérir l'union des paupiéres, eſt de ſéparer les parties qui ſont réunies contre l'ordre naturel, & d'empêcher qu'elles ne ſe réuniſſent de nouveau après l'opération. Si l'union n'eſt pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, l'on introduit entre le globe de l'œil & les paupiéres, tout le long de l'union, une petite ſonde canelée; on la poſe de façon que la canelure ſoit au deſſous de l'union:

CHAP. XIX.

on éloigne cette sonde du globe de l'œil, c'est-à-dire en la soulevant; tant pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moyen les paupiéres, & rendre cette ligne formée par l'union plus apparente: ensuite avec un scapel bien tranchant, ou avec le bistouri droit, on coupe sur la canelure de la sonde la membrane qui forme l'union, préciſément dans son milieu : on continue l'incision jusqu'à la rencontre des deux cartilages situés vers le petit angle.

Quels sont les moyens dont on se sert pour séparer cette union.

Quelques praticiens se servent, pour séparer cette union, de ciseaux bien tranchans, dont on introduit la pointe dans la canelure de la sonde : l'on peut même sans sonde canelée la couper, pourvu que les ciseaux soient à bouton & un peu courbés. L'on pourroit même se servir d'un bistouri encore plus étroit que dans l'opération du phimosis. Il n'importe de quel instrument l'on se serve, pourvu que l'on coupe l'union sans blesser ni le globe de l'œil, ni les bords des paupiéres, ni leur angle. Si les paupiéres se trouvoient entiérement collées, l'on fera à l'un ou l'autre angle une petite incision avec la pointe d'une

lancette, ayant soin de ne couper que la membrane qui forme l'union, & l'on prendra garde de ne point intéresser l'œil. L'incision faite, on finira l'opération comme nous l'avons dit ci dessus.

Ce que l'on doit faire après l'opération.

Les paupiéres étant ainsi séparées, on les bassine avec partie égale d'eau chaude & autant de vin, ce que l'on répéte toutes les heures. L'on ne doit appliquer, ni compresses, ni bandes, recommandant au contraire au malade de tenir les paupiéres ouvertes, afin d'empêcher qu'elles ne se réunissent. Si le malade ne peut résister au sommeil, on aura soin, avant qu'il s'endorme, de mettre un peu de pommade de tutie sur les extrêmités divisées, afin d'empêcher qu'elles ne contractent quelque adhérence nouvelle. L'on aura l'attention au réveil de bassiner les paupiéres & de les éloigner avec les doigts l'une de l'autre.

C'est cette raison qui a déterminé Me Jean à conseiller de ne point faire cette opération aux enfans, à moins qu'ils n'ayent atteint un âge raisonnable; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui devien-

nent plus mauvaises en vieillissant.

CHAP. XIX.

Ce que l'on doit faire si l'union est avec le globe.

Si l'union des paupiéres se trouve avec le globe de l'œil, on tâchera de les désunir, après avoir éxaminé ces adhérences avec la sonde, ainsi que nous l'avons dit. Tous ceux qui ont parlé de cette opération, conseillent de se servir d'un petit bistouri étroit & délié qui ait à son extrémité un petit bouton, afin d'éviter par ce moyen que la pointe ne blesse ni l'œil ni la paupiére; ce qui fait le point de difficulté de cette opération, & ce qui n'est guéres possible d'éviter, pour peu que les adhérences soient considérables.

Comment l'on peut éviter de blesser l'œil.

Je pense que l'on s'en garantiroit aisément, en se servant en place d'un bistouri ordinaire, de celui dont on se sert pour dilater l'anneau dans l'opération du bubanocelle, mais beaucoup plus petit & plus étroit: au moyen de la petite bascule ou ressort dont il est garni, l'on fait sortir l'instrument tranchant, afin de couper les adhérences. En se servant de cet instrument, on ne court point de risque d'offenser les paupiéres ni le globe de l'œil; danger auquel on est exposé en faisant cette opération avec le bis-

touri ordinaire ; ce qui a fait abandonner cette opération par plusieurs, & qui sera plus aisé à faire en se servant de l'instrument que je propose : par son moyen l'on évitera de blesser l'œil & la membrane interne des paupiéres qui doit être aussi ménagée, de peur de détruire les conduits de la glande lacrymale.

CHAP. XIX.

Les paupiéres ainsi séparées, il faut s'opposer à leur réunion. Les uns proposent pour cela de mettre entre l'œil & les paupiéres une plaque de plomp en forme d'œil postiche, avec une languette qui sert à séparer les deux paupiéres. Cet œil sera sans languette, lorsque l'union de la paupiére sera seulement avec la conjonctive. Les autres se servent d'un petit morceau de linge très-fin trempé dans de l'huile d'amande douce : je préférerois en ce cas de le tremper dans le blanc d'œuf, & en place du linge de me servir de la peau dont se servent les batteurs d'or. L'on ôtera cet appareil trois fois le jour, pour laver l'œil avec les eaux de rose & de plantain, dans lesquelles on délaye un peu de tuthie préparée, pour remettre aussi-tôt le corps intermédiaire dont on se sera servi.

Ce que l'on doit faire lorsque les paupiéres sont séparées.

CHAP. XIX.

La difficulté qu'a l'œil de souffrir quelque corps étranger entre lui & la paupiére, me feroit préférer de faire des injections avec l'eau tiéde animée de très-peu d'eau-de-vie; ce que l'on peut répéter plusieurs fois le jour, afin de s'opposer à une nouvelle réunion. On continuera ces injections jusqu'à ce que les plaies soient cicatrisées, ce qui est l'affaire de sept à huit jours. L'on aura l'attention, pendant ce temps, d'introduire un stilet boutonné entre l'œil & les paupiéres, & de le porter doucement de côté & d'autre. L'on aura soin de saigner le malade quelques heures après l'opération, afin de prévenir l'inflammation, & lui faire observer un régime convenable.

CHAPITRE XX.

Des différentes plaies des paupiéres.

TOut ce qui eſt capable de contondre, de déchirer, de piquer, de trancher, ou de brûler, peut endommager les paupiéres, ſans que les autres parties de l'œil en ſoient beaucoup offenſées. Toutes ces différentes cauſes, capables de les bleſſer, leur ont fait donner différens noms, tel que celui de contuſion, de déchirure, de piquure, d'inciſion, de plaie vénimeuſe & de brûlure.

Différens noms donnés aux plaies.

Le pronoſtic des plaies des paupiéres ſe tire de leur cauſe : en général celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant, ſont moins fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument piquant ou déchirant. Celles qui ſont faites par un inſtrument contondant, ſont plus mauvaiſes, que celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant. Les plaies faites par le feu le ſeront

D'où ſe tire le pronoſtic des plaies des paupiéres.

CHAP. XX. encore plus, sur-tout si la déperdition de substance est considérable.

Comment l'on guérit les plaies des paupiéres.

L'on guérit toutes ces différentes plaies par les secours que l'art & la nature elle-même nous procurent. L'art aide la nature dans ses opérations en levant les obstacles qui pourroient s'opposer à la réunion. Premiérement, dans les plaies faites par les instrumens tranchans, en désemplissant les vaisseaux par la saignée & par un régime convenable, on empêche l'engorgement & l'embarras des fluides aux environs de la plaie qui empêcheroient la réunion. Secondement, en tenant rapprochées les lévres de la plaie, & en empêchant l'air d'y pénétrer, en appliquant les médicamens capables de faciliter la réunion, tels que sont un petit plumaceau trempé dans l'eau vulnéraire & par dessus un petit emplâtre de Nuremberg. Dans le cas où il y auroit de l'inflammation aux lévres de la plaie, ainsi qu'il peut arriver dans les plaies faites par les instrumens qui déchirent ou qui piquent, ou par la morsure d'animaux venimeux, l'on couvrira le plumaceau de baume d'arceus, au lieu de le tremper dans l'eau vulnéraire.

CHAP. XX. Quels sont les remédes dont on doit se servir dans les plaies contuses des paupiéres.

Dans les contusions de ces parties, on se servira des remédes qui divisent & atténuent le sang extravasé, en lui donnant du mouvement & augmentant le ressort des solides; par ce moyen on le dispose à passer par les pores de la peau, ou à rentrer dans les voies de la circulation. Pour cet effet l'on applique sur les paupiéres l'onguent de stirax légérement étendu, que l'on trempe dans l'eau-de-vie, ou bien on fait des fomentations sur la partie avec le vin dans lequel on a fait bouillir les feuilles de marrube, de scordium, de thim, d'hyssope, les fleurs de camomille, de mélilot, la semence d'anis & de fenouil. L'on trempe dans ce vin des compresses qu'on applique chaudes sur les paupiéres, & qu'on renouvelle de trois heures en trois heures, observant de ne point comprimer l'œil.

Quels sont les remédes dont on se servira dans celles qui seront faites par le feu.

Les plaies faites par le feu se guérissent en pansant les paupiéres, soit avec le cerat de Gallien ou l'huile d'œufs. L'on peut, lorsque la grande inflammation, qui accompagne ordinairement les brûlures, est dissipée, se servir d'un mêlange fait avec l'huile de noix & d'eau de chaux, partie égale,

CHAP. XX.

que l'on bat ensemble jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistence de cérat liquide. L'on étend ce mêlange sur du papier brouillard, que l'on met sur la partie brûlée. L'on panse la plaie deux fois le jour. On aura attention, si les bords de l'une & de l'autre paupiére sont offensés, de prendre garde qu'elles ne s'uniſſent ensemble. Pour empêcher cette union, on aura soin de les ouvrir de temps en temps, & de mettre sur leurs bords un peu de pommade de tuthie.

Quelle précaution on doit prendre dans le traitement.

L'on doit prendre garde de ne point dessécher trop promptement les plaies des paupiéres, de crainte que les cicatrices, en se resserrant trop, ne rétréciſſent les paupiéres, & ne causent l'éraillement, qu'on ne peut cependant éviter pour peu que les brûlures soient profondes.

CHAPITRE XXI.

Maladies des angles des yeux.

DE L'ENCANTHIS.

IL arrive quelquefois une excroissance de chair au grand angle de l'œil, qui naît, soit de la caruncule lacrymale, ou de cette petite peau rouge faite en forme de demi-cercle. Cette peau est un rempli formé par la conjonctive. Quelquefois cette tumeur croît si fort, que non-seulement elle couvre les points lacrymaux, mais encore une grande partie de la pupille. Les Grecs ont nommé cette excroissance *encanthis*.

Etendue de cette tumeur.

Il y en a de deux sortes, une bégnine, & l'autre maligne.

Les causes de l'encanthis viennent ou d'une trop grande abondance de sang qui se porte à la caruncule lacrymale, ou bien il peut être la suite d'une ulcération, qui arrivera à sa superficie, ou même dans le corps de cette caruncule; ce qui donnera naissance à cette excroissance. Elle peut être encore la suite d'une brûlure.

Causes de l'encanthis.

CHAP. XXI.

Comment l'on connoît l'encanthis.

Nous connoissons l'encanthis, par une tumeur qui paroît au grand angle de l'œil, avec un écoulement de larmes sur les joues, une difficulté de voir & une inflammation à l'œil qui en est attaqué.

Comment l'on connoît l'encanthis bénin

Nous connoîtrons celui qui sera benin, lorsque la tumeur ne sera point dure, & qu'elle ne sera point douloureuse : au contraire dans l'encanthis malin, la tumeur sera dure, inégale, livide & douloureuse.

Comment l'on connoît le malin.

Pronostic de l'encanthis.

Le pronostic de cette tumeur n'est point mauvais, principalement lorsque l'encanthis est benin. Le malin peut l'être quelque fois, sur-tout lorsqu'il tiendra de la nature du cancer.

L'on guérit l'encanthis soit par les médicamens ou par l'opération.

De quelle nature doivent être les médicamens dont on se servira pour la cure de l'encanthis.

Ces médicamens seront de nature à pouvoir consommer entiérement cette excroissance, telle que la poudre faite avec un demi-gros de sucre candi, douze grains d'alun calciné, six grains de précipité rouge & autant de verd de gris. L'on réduit ces choses en poudre très subtile : lorsqu'elles sont exactement mêlangées, l'on en prend avec un petit pinceau pour en toucher seulement

l'excroissance, prenant bien garde qu'il n'en tombe dans l'œil, ce que l'on évite aisément en se servant du moyen que nous proposons, sur-tout ayant l'attention d'en prendre peu à la fois. L'on touche la tumeur tous les jours, ou de deux jours l'un, soit avec cette poudre, ou avec la pierre infernale.

Quoique tous les Auteurs conseillent, après l'application des escharotiques sur cette partie, de laver l'œil avec l'eau tiéde, cette précaution me paroît assez inutile, en ce que cette eau empêche non-seulement l'effet de la poudre, mais même l'étend de façon qu'elle agiroit sur l'œil : de plus l'humeur lacrymale qui coule continuellement en cette occasion, est plus que suffisante pour empêcher que l'œil n'en soit blessé, ainsi que nous l'avons dit précédemment. Il suffira, pour l'en garantir, de le tenir ouvert pendant un peu de temps, jusqu'à ce que la douleur soit calmée.

Inutilité de laver l'œil après l'application du caustique.

Quel précaution l'on doit prendre dans le traitement.

Que l'on traite l'encanthis par les médicamens ou par l'opération, il sera nécessaire de prescrire au malade des remédes généraux, tels que sont les saignées & les purgatifs,

CHAP. XXI.

afin de détourner plus facilement les humeurs qui pourroient entretenir la maladie.

Comment l'on doit se comporter dans l'opération de l'encanthis.

Si l'encanthis est considérable, ou qu'il soit malin, il sera plus prudent de l'emporter avec l'instrument, plutôt que de se servir du consomptif. L'on soulévera la tumeur, soit avec une petite pince, ou un érine, ou au moyen d'une aiguille courbe enfilée d'un fil : on la passera au travers de la tumeur, l'on en formera une anse, soutenant d'une main les bouts du fil, on la soulévera doucement, & de l'autre main on la disséquera le plus près que faire se pourra de la caruncule lacrymale, prenant bien garde de ne la point intéresser, afin d'éviter le larmoyement qui arriveroit, si on l'intéressoit. Il vaut mieux laisser un portion de l'excroissance plutôt que d'intéresser cette glande ; attendu que, s'il en restoit, on peut la détruire en y touchant légérement avec la pierre infernale, ou la poudre que nous avons proposée ci dessus.

Ce qui résulteroit si on intéressoit la caruncule lacrymale.

Ce que l'on doit faire après l'opération.

Ayant emporté l'encanthis de cette façon, l'on se servira après de quelque collyre mondifiant & desséchant, tel que celui fait avec la thutie

préparée, la myrrhe & l'aloës de chacun vingt-quatre grains, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de fénouil & de plantain. On lave toutes les deux ou trois heures l'œil avec ce collyre un peu tiéde. CHAP. XXI.

Pour détruire entiérement les humeurs qui peuvent être cause de l'encanthis, & empêcher la récidive, l'on doit non-seulement employer les purgatifs, mais même l'on est quelquefois obligé d'avoir recours au seton ou au cautére.

CHAPITRE XXII.

De la diminution ou consomption de la caruncule lacrymale.

CHAPITRE XXII.

CEtte maladie est appellée des Grecs *rhyas*, & en latin *effluxus*, écoulement. Cette maladie est opposée à la précédente, puisqu'elle consiste à une diminution considérable & quelquefois même à une consomption totale de la caruncule lacrymale.

Les causes de la consomption de la caruncule lacrymale.

Les causes de cette consomption sont des humeurs âcres & corrosives qui abreuvent cette partie, tel qu'il peut arriver à la suite des abscès ou

CHAPITRE XXII.

ulcéres qui se trouvent dans le voisinage de la caruncule ; ou être occasionnées par un pus âcre, qui découle d'une fistule lacrymale ouverte du côté de l'œil. Toutes ces humeurs peuvent ronger cette petite chair glanduleuse. L'application même des remédes âcres dont on se sera servi à contretemps pour quelque maladie de l'œil, ou bien pour avoir emporté cette chair glanduleuse, en faisant l'opération de l'encanthis ou autres.

Les signes de cette consomption sont assez sensibles, pour que cette maladie ne soit pas connue au premier coup d'œil par la diminution de la caruncule, & par l'écoulement continuel de larmes.

D'où se tire le pronostic.

Le pronostic sera différent suivant les causes qui l'auront produite. Celle qui sera occasionnée par une cause externe, sera moins fâcheuse que celle qui sera produite par une cause interne, ayant cependant toutes fois égard au plus ou moins de consomption de la caruncule.

A quoi on doit avoir égard dans le traitement.

Dans le traitement de la diminution, ou de la consomption de la caruncule lacrymale, l'on aura attention non-seulement à la cause qui

l'aura produite, mais même à la situation préſente de l'œil par rapport à la cauſe; celle qui ſera produite par une cauſe interne, demandera non-ſeulement des topiques convenables, mais même d'avoir recours aux remédes généraux.

Quels ſont les topiques dont on doit ſe ſervir.

Les topiques ſeront différens ſuivant l'état de la maladie: c'eſt-à-dire s'il y a de la douleur & de l'inflammation, l'on commencera à la calmer, par les anodins & les raffraichiſſans, tels que les douches d'eau tiédes, ou la diſſolution de la mélaſſe dans l'eau commune animée d'un peu d'eſprit de vin camphré. L'on coupe ce mêlange avec partie égale d'eau bien chaude, de façon que le mêlange fait, le collyre ſoit tiéde; l'on en baſſine l'œil tout les deux ou trois heures. Après s'en être ſervi quelque temps, ſi l'ulcération qui ſe trouve à la caruncule ne ſe déterge pas ſuffiſamment, on touchera légément l'endroit ulcéré avec la pierre infernale; par ce moyen on arrête le progrès de l'ulcération, en y excitant une ſuppuration qui débarraſſe la partie des matiéres purulentes, qui empêche la régénération des bonnes

CHAPITRE XXII.

chairs : pour lors l'on acheve la guérison en se servant de la pierre médicamenteuse de Crollius, dont on dissout un demi gros, & même quelquefois un gros, dans une chopine d'eau commune. Cette dissolution bien éclaircie, l'on en bassine l'œil trois fois le jour. Ce collyre ne fait jamais mieux, que lorsqu'il est employé tel qu'il est, c'est-à-dire sans le faire chauffer.

CHAPITRE XXIII.

De l'ongle ou ptérygion.

CHAPITRE XXIII.

IL naît sur le globe de l'œil une membrane, qui s'étend sur la conjonctive, mais même qui peut s'avancer sur la cornée, & couvrir quelquefois la pupille & même tout le globe. Lorsque cette membrane ressemble à une pellicule, les Latins l'ont nommée *unguis*, ongle ou onglet. Quand elle ressemble à une aile de papillon, les Grecs l'ont appellée *pterygion*, qui signifie petite aile. Cette excroissance est membraneuse ou adipeuse, & quelquefois molle & rouge

Le nom que les Grecs & les Latins ont donné à cette membrane.

rouge, & pour lors elle s'appelle suivant quelques-uns *Pannus* ou *Sèbel.*

CHAPITRE XXIII.

L'endroit où elle vient le plus ordinairement.

Cet membrane commence le plus souvent à naître au grand angle de l'œil, & quelquefois au petit angle, mais très-rarement à l'une & l'autre paupiére. Elle commence plus ordinairement au grand angle de l'œil qu'au petit, attendu que les vaisseaux y sont en plus grand nombre.

Les causes de l'ongle.

Tout ce qui pourra causer quelque solution de continuité aux vaisseaux, tels que les grandes inflammations de l'œil, sera cause de cette excroissance : les ulcéres même qui arrivent à cette partie, peuvent donner occasion aux sucs nourriciers de s'échaper entre les interstices des membranes extérieures de la conjonctive, & ne pouvant rentrer dans les veines, ils y forment l'espéce d'ongle appellé membraneux, ou celui que l'on nomme adipeux. Il arrive aussi que la trop grande quantité de sang passé dans les vaisseaux lymphatiques de la conjonctive, les gonfle & les dilate considérablement, au point de les rendre vari-

CHAPITRE XXIII.

queux, & de former celui que l'on nomme *pannus*.

Les signes des différentes espéces d'ongles

Les signes de l'ongle seront différens suivant l'espéce. Le membraneux se connoîtra par une membrane qui paroîtra sur l'œil. L'adipeux ressemble à une humeur congélée comme de la graisse, & par la facilité qu'il aura à se rompre, sitôt qu'on le touchera. Le variqueux se distinguera par l'entrelacement des vaisseaux qui seront gros & rouges, ce qui rend l'œil trouble & douloureux.

Pronostic de l'ongle.

Le pronostic de l'ongle n'est pas mauvais, sur-tout quand il est nouveau, médiocre & sans douleur. Il demeure quelquefois en cet état sans causer aucune incommodité, n'étant pas même susceptible d'augmentation que lorsqu'il y survient de l'inflammation, cédant facilement aux remédes les plus doux. Au contraire quand il est si étendu qu'il couvre la cornée, l'on en doit venir à l'opération, ou le consommer par quelque remède; cependant en ce cas l'opération est plus certaine.

Quels sont les moyens

L'on entreprend la guérison de l'ongle, soit par les médicamens, ou

par l'opération. Ces médicamens sont ceux qui seront capables de le consommer : l'on s'en servira toutes les fois que l'ongle sera récent, petit & mou. L'on aura soin, avant de les mettre en usage, d'éxaminer si l'œil n'est point attaqué de quelque fluxion ou inflammation : pour peu qu'il y en ait, l'on aura soin avant, de faire précéder les remédes généraux & les topiques capables de la calmer. L'on purgera même le malade, soit qu'on veuille se servir des consomptifs, ou en venir à l'opération, dont nous parlerons, après avoir dit un mot des cathérétiques ou consomptifs que l'on peut employer. Ces précautions prises ne peuvent que contribuer beaucoup à la guérison.

CHAPITRE XXIII. que l'on emploie pour la guérison de l'ongle.

Ces consomptifs peuvent être secs ou liquides. Les secs se font avec un gros de sucre candi, demi-gros de tuthie préparée, un scrupule d'os de séche, demi-scrupule de vitriol blanc, quinze grains de sel de saturne. L'on réduit ces choses en poudre très-subtile, & les ayant exactement mêlangées, l'on en touche l'ongle avec une petit pinceau, que l'on trempe dans cette poudre, ce que

Consomptifs secs dont on peut se servir.

CHAPITRE XXIII.

l'on répéte trois fois le jour. Après s'être servi quelque temps de ce mêlange, si on ne s'apperçoit d'aucune diminution à l'ongle, l'on ajoutera sur un demi-gros de cette poudre, afin de la rendre plus active, précipité rouge & verd-de-gris de chacun six grains; le tout exactement mêlangé, on en touche l'ongle une seule fois dans les vingt-quatre heures, en prenant la précaution chaque fois, que l'on s'en servira, de tenir l'œil ouvert pendant quelque temps.

Consomptifs liquides qui peuvent être employés.

Les consomptifs liquides que l'on peut employer, sont les collyres faits avec dix à douze grains de vitriol de Cypre ou bleu, ou le safran des métaux dissout dans quatre onces des eaux, soit de rose ou de plantain, ou d'eufraise, ou de grande chélidoine, cela est souvent suffisant pour guérir l'ongle: l'on en met quelques gouttes dans l'œil, deux fois le jour.

Si ce collyre ne suffit pas, l'on peut se servir de celui-ci. Prenez verd-de-gris deux gros, orpiment jaune un gros, eau de rose blanche, de plantain, & de vin blanc de chacun trois onces: mêlez le tout, faites-le

bouillir un instant ensemble & laissez la liqueur ensuite reposer. L'on trempe une petite fausse tente dedans ce collyre, dont on touche légérement l'ongle, ce que l'on répéte une fois ou deux tout au plus dans les vingt-quatre heures suivant l'effet.

Les médicamens qu'on peut employer lorsque l'ongle est consommé.

L'ongle consommé, l'on se sert, pour terminer la cure, de la pierre médicamenteuse dissoute dans l'eau commune, un gros par pinte, dont on bassine l'œil deux ou trois fois le jour.

Si par ces remédes l'on n'a pu empêcher l'ongle d'augmenter, ou dans le cas même qu'il soit considérable & ancien, l'on en doit venir à l'opération, qui se pratique ainsi.

Précaution que l'on doit prendre pour faire l'opération de l'ongle.

Le Chirurgien assis fait asseoir le malade à ses pieds, lui renverse la la tête sur ses cuisses. Un aide placé à côté tient la paupiére inférieure ouverte, & le Chirurgien tient la supérieure; pour lors muni d'une aiguille médiocrement courbe, dont la pointe est un peu émoussée, & qui doit être enfilée d'une éguillée de soye fine & retorte, il la passe sous

CHAPITRE XXIII.

cette membrane, environ à sa partie moyenne, faisant enforte de l'embrasser totalement : l'aiguille étant passée outre, on la retire, ayant soin de ne point déranger la soye, on la lie d'un double nœud un peu serré dans le milieu du corps de l'ongle ; afin que lorsqu'un des bouts de l'ongle sera coupé, la soye ne s'échape pas. L'on tient les extrémités de cette soye d'une main, on souléve un peu l'ongle, & de l'autre main on le coupe du côté de l'angle externe de l'œil, le plus près que l'on peut de la cornée, soit avec une lancette assujettie dans son manche, au moyen d'une petite bandelette de linge, ou avec de petits ciseaux bien tranchans & courbes l'on coupe l'ongle vers sa racine, prenant bien garde de ne point intéresser la caruncule lacrymale.

Pratique des anciens.

Quelques anciens se servoient, ou de soye, ou d'un crin de queue de cheval, & vouloient, avant de nouer, que l'on fasse glisser la soye, ou le crin comme en sciant par dessous l'ongle d'un angle à l'autre, afin de le séparer de l'adhérence qu'il pourroit avoir avec la conjonctive. Ce

CHAPITRE XXIII.

moyen pourroit suffire, lorsque l'adhérence est peu de chose ; mais lorsqu'elle sera considérable, & que l'on n'aura pu la séparer, on fait lever le malade, placé vis-à-vis de lui ; on souléve l'ongle doucement, tenant d'une main la soye, pendant que de l'autre l'on tâche de détruire ces adhérences, soit avec la lancette, ou bien avec le petit bistouri caché, dont nous avons parlé en traitant de l'union des paupiéres avec le globe de l'œil. En se servant de cet instrument, l'on court moins de risque d'entamer la cornée, ce que l'on doit appréhender en faisant cette opération.

Ce que l'on doit faire si l'adhérence est avec la cornée.

Si l'adhérence de l'ongle avec la cornée est considérable, de sorte que l'on ne puisse la séparer sans léſion, il vaut mieux en laisser une portion que de l'intéresser, d'autant plus que l'on peut avec les eaux ophthalmiques septiques, ou en y touchant légérement avec la pierre infernale, consumer cette portion, qui tôt ou tard donneroit naissance à une nouvelle membrane, si on en laissoit la moindre partie.

Que le pré-

CHAPITRE XXIII.

Caution on doit prendre si l'ongle occupe tout le tour de l'œil.

l'œil, & qu'il ne puisse être embrassé en entier avec l'éguille, Heister & Saint Yves conseillent de le partager en quatre, & de n'en prendre que le quart à la fois, ayant le soin d'emporter tous les vaisseaux variqueux qui se trouvent sur la superficie de l'œil.

Ce que l'on doit faire après l'opération.

L'opération faite, l'on panse l'œil avec l'eau & l'eau-de-vie, environ une cuillerée sur six d'eau chaude; ou bien avec l'eau céleste, un tiers sur deux tiers d'eau commune. L'on bassine l'œil trois ou quatre fois le jour avec l'une de ces eaux, l'on met sur l'œil une compresse trempée dans ce mêlange. L'on a attention de prévenir l'inflammation par le régime & la saignée que l'on fait quatre ou cinq heures après l'opération. L'opération faite, si le sang donnoit beaucoup, l'on l'arrêteroit en bassinant l'œil avec de l'eau bien fraîche.

Lorsque le malade est dans un âge tendre, l'on ne doit point faire d'opérations, ni avoir recours aux septiques que nous avons proposés. Les topiques les plus doux sont souvent suffisans, & peuvent terminer la maladie.

CHAPITRE XXIII.

Maître Jean ne veut point que l'on entreprenne d'opération, ni qu'on ſe ſerve d'aucun reméde qui ait la moindre acrimonie ; quand l'ongle eſt accompagné de cuiſſon, de démangeaiſon incommode, de croutes, d'ulcéres, d'inflammation, d'un flux de larmes âcre, que les vaiſſeaux en ſont gros & durs, rouges & noirs, qu'il eſt fort élevé, que la cornée eſt trouble, que les paupiéres ſont tuméfiées, que le malade reſſent une grande douleur à l'œil, aux paupiéres & aux tempes, & qu'il ne peut en aucune maniere ſouffrir le jour, ſoit même que toutes ces choſes ſe rencontrent en même temps, ou qu'il n'y en ait que quelques-unes. Je penſe, ainſi que cet habile Praticien, qu'on ne doit ſe ſervir que d'anodins capables d'appaiſer ces fâcheux ſymptômes pendant que l'on travaille par les remédes généraux capables de corriger l'altération du ſang, à empêcher l'humeur de ſe porter aux yeux. Si tous ces ſymptômes ſe rencontrent, la maladie peut être regardée comme incurable, & conſidérée même comme cancéreuſe.

CHAPITRE XXIV.

De l'épiphora.

L'On entend par l'épiphora ou œil larmoyant, une maladie dans laquelle l'humeur lacrymale coule continuellement & involontairement des yeux sur le visage, sans aucune altération de cette lymphe. Cette humeur, au lieu de passer des points lacrymaux dans les narines, tombe sur les joues, & cause beaucoup d'inquiétude à ceux qui en sont incommodés, sur-tout lorsque les larmes sont âcres.

Cause de l'épiphora.

Tout ce qui peut empêcher le cours des larmes, des points lacrymaux dans le sac lacrymal, & du conduit nazal dans les narines, peut être cause de l'épiphora.

Cet écoulement arrive dans les grandes inflammations de l'œil. Les glandes pour lors enflammées filtrent une plus grande quantité de larmes, attendu que le mouvement du sang n'est pas libre dans les veines, & que les artéres le poussent avec

violence. Ces larmes alors fluent & coulent le long des paupiéres, non-seulement à cause de leur quantité, mais aussi parce que les points lacrymaux se trouvent resserrés par l'inflammation.

CHAPITRE XXIV.

Ce larmoyement arrivera aussi toutes les fois que quelque tumeur sera située près le grand angle de l'œil dans l'endroit des points lacrymaux, ou que ces points se trouveront refermés, soit après quelque brûlure, ou quelque ulcération des paupiéres, ou que le conduit nazal se trouvera obstrué ou fermé, soit par quelque excroissance de chair dans le nez, telle qu'un polype ou autre; pour lors l'humeur des larmes étant fournie continuellement par la glande lacrymale, & le superflu ne pouvant passer par les voies ordinaires, coulera sur les joues : le renversement des paupiéres, le défaut, l'érosion, ou le trop grand relâchement de la caroncule, pourront encore le produire.

Larmoyement occasionné par quelque tumeur.

La suppression de quelque évacuation, l'application même de quelque topique capable de boucher les pores de la peau & de supprimer

Larmoyement occasionné par l'application de quelque topique.

CHAPITRE XXIV.

l'insensible transpiration, en la faisant refluer sur les yeux, tels que le blanc & le rouge dont les femmes se servent, peuvent en être cause; ce qui arrivera d'autant plus aisément, s'il se trouve chez elles quelque disposition à cette humeur à se porter du côté des yeux.

Signe qui le fera connoître & désignera les causes qui peuvent l'occasionner.

Le signe qui nous fera voir l'épiphora, est trop sensible pour n'être point apperçu au premier coup d'œil, pour peu que l'on se rappelle la définition que nous en avons donnée. Il n'en sera pas de même des causes qui peuvent l'occasionner, qui ne seront connues qu'en examinant attentivement tout ce qui peut l'exciter. S'il vient du défaut, ou de l'érosion, ou du relâchement de la caruncule lacrymale, ou du renversement des paupiéres, en se rappellant l'état naturel de ces parties, on le connoîtra très aisément. Il en sera de même de l'épiphora produit soit par l'excroissance que nous avons nommée encanthis, ou par quelque excroissance polypeuse dans le nez.

Comment l'on connoît l'épiphora

Nous connoîtrons le larmoyement occasionné par l'obstruction, ou le

récollement du conduit nazal, en ce que pour l'ordinaire une partie des larmes passe dans le sac lacrymal, le distend; ce qui forme pour lors une espéce de tumeur, que quelques-uns ont nommée hernie lacrymale, d'autres l'ont appellée hydropisie du sac lacrymal. Cette tumeur au contraire ne paroît pas quand l'épiphora est produit par l'oblitération ou perte des points lacrymaux qui se trouvent fermés.

CHAPITRE XXIV. produit par le récollement du canal.

Le pronostic sera différent, suivant la cause qui aura produit l'épiphora. S'il n'est occasionné que par l'inflammation des yeux, pour lors venant à cesser, l'écoulement finira, puisqu'il n'est qu'un symptôme de l'inflammation. Il arrive cependant quelquefois qu'à la suite des grandes inflammations qui ont duré longtemps, que les glandes & leurs canaux excrétoires restent si dilatés, que l'humeur continue à couler, quoiqu'elle soit cessée. C'est ce qui arrive ordinairement aux enfans & aux vieillards mêmes sujets aux fluxions sur les yeux, sur-tout ceux qui ont la tête grosse, & qui sont d'un tempérament pituiteux.

D'où se tire le pronostic de l'épiphora.

CHAPITRE XXIV.

Si c'eſt quelque tumeur dans l'endroit des points lacrymaux, ou quelque excroiſſance polypeuſe, ou le renverſement des paupiéres, ou autres incommodités qui y ont part, l'on ne peut guérir cet écoulement que ces cauſes ne ſoient détruites par les moyens propoſés en parlant de chacune de ces maladies en particulier.

Ce qui peut empêcher la guériſon de l'épiphora.

Nous obſerverons cependant qu'il n'eſt pas toujours poſſible de réuſſir. Premiérement quand la caruncule lacrymale ſera entiérement détruite. Secondement quand le renverſement des paupiéres ſera conſidérable, & qu'il y aura une trop grande déperdition de ſubſtance. Troiſiémement ſi quelque cicatrice épaiſſe réunit entiérement les points lacrymaux, ou bien que les parois du canal ſeront unis parfaitement, c'eſt pour lors qu'il n'y a aucun eſpoir de guériſon, & nul moyen à tenter.

Les cas où l'on peut avoir recours aux remédes & aux opérations.

Les cas où l'on peut avoir recours aux opérations & aux remédes, ſont lorſque l'écoulement des larmes dépend de quelque embarras dans le ſac lacrymal, dans le canal nazal, ou dans les points lacrymaux, ſoit par

quelque humeur épaiſſe qui formera l'obſtruction, ou par une membrane mince qui les boucheroit. L'on peut, au moyen de la compreſſion, des ſondes pointues & des injections, eſpérer la guériſon, dont nous parlerons en traitant de la fiſtule lacrymale.

Si l'épiphora eſt produit par quelque ulcération à la caruncule lacrymale, ou par ſon relâchement, ou de celui de la glande lacrymale & de ſes vaiſſeaux excrétoires ; les remédes généraux, tels que ſont les ſaignées, les purgatifs & ceux qui ſeront capables de rétablir les ſolides & les liquides dans leur état naturel, & d'abſorber cette humeur, pourront être employés avec ſuccès, tels auſſi que les bouillons altérans, l'eau d'eſquine pour boiſſon ordinaire.

Si l'application de quelque topique eſt cauſe de la maladie, tel que le blanc & le rouge, l'on ne peut eſpérer de guériſon qu'en ſupprimant l'un & l'autre. L'on doit être auſſi attentif, ſi la maladie eſt entretenue par quelque évacuation ſupprimée, de tâcher de la rétablir.

CHAPITRE XXIV.

Les topiques qui seront employés.

Les topiques seront différens suivant l'état de la maladie ; c'est-à-dire, que si l'épiphora est accompagné de douleur & d'inflammation, l'on bassinera les yeux avec tout ce qui pourra la calmer, tel que l'eau tiéde, ou une décoction faite avec les fleurs de sureau, de mauve, de guimauve, de mélilot, une pincée de chaque, que l'on fera bouillir un instant dans une pinte d'eau commune : de cette décoction tiéde, l'on douchera l'œil de deux heures en deux heures. La douleur passée & l'inflammation étant sur sa fin, l'on se servira des remédes astringens & desiccatifs, qui agissent en absorbant la sérosité, & en donnant du ressort aux vaisseaux, en rapprochant les parois.

Le collyre suivant peut être employé avec succès, ou quelqu'autre de même nature. Prenez tutie préparée vingt-quatre grains, vitriol romain ou verd, camphre & sumac, de chacun douze grains, eau d'eufraise, de fenouil & de rose, de chacun une once : mettez le tout dans une bouteille, & l'exposez sur le bain de sable pendant trois heures à un feu médiocre. L'on met de cette eau quelques

gouttes dans le grand angle, deux ou trois fois le jour. L'on purge le malade plus ou moins suivant le besoin qu'il en aura. L'on aura attention, pendant ces remédes, de vuider le sac lacrymal des larmes qui pourroient y rester, de peur que par leur séjour elles ne contractent quelque acrimonie, à quoi l'on remédiera en le comprimant de temps en temps avec le doigt.

CHAPITRE XXIV.

Attention que l'on doit avoir pendant le traitement.

CHAPITRE XXV.

De la fistule lacrymale.

CHAPITRE XXV.

LEs anciens & quelques modernes confondent les différentes maladies qui arrivent au grand angle de l'œil, telles que sont l'épiphora, l'ankilops, l'œgilops, avec la fistule lacrymale. Quoique ces maladies ayent quelque rapport entre elles, elles sont néanmoins fort différentes. Nous tâcherons dans la définition que nous en donnerons de chacune en particulier, de les distinguer l'une de l'autre.

L'épiphora est un écoulement in-

Ce que c'est

CHAPITRE XXV.

Ce que c'est que l'épiphora.

volontaire & continuel de l'humeur lacrymale, que l'on apperçoit au grand angle de l'œil, sans changement de cette humeur, ainsi que nous l'avons dit.

Définition de l'ankilops.

Le mot d'ankilops est formé de *anki* qui veut dire poche, & *ops* œil. Cette maladie est définie une tumeur qui vient entre le grand angle de l'œil & le nez, le plus souvent au dessous de l'union des paupiéres, à la peau & à la graisse qui couvre le muscle orbiculaire. Quelquefois cette tumeur est accompagnée d'inflammation, & quelquefois il n'y en a pas; c'est-à-dire, que la tumeur est de la nature du phlegmon, ou de la nature des athéromes.

Ce que c'est que l'ægilops.

Le mot d'ægilops tire son origine d'*aix* chevre, & de *ops* œil, parce que ces animaux sont sujets à cette maladie. C'est la tumeur dont nous venons de parler, c'est à dire l'ankilops ouvert, auquel a succédé une ulcération à la peau seulement, sans aucune communication avec les voies lacrymales. Cette maladie est nommée par plusieurs fistule lacrymale, mais improprement, puisqu'elle n'intéresse aucune partie par où passent les larmes. Elle ne peut être appellée

que fistule au grand angle.

CHAPITRE XXV.

La fistule lacrymale est une ulcération des voies lacrymales, mais sur-tout du sac lacrymal, quelquefois sans obstruction du conduit lacrymal, le plus souvent avec obstruction, & écoulement de pus, soit par les points lacrymaux, ou par le canal nazal.

Ce que l'on entend par fistule lacrymale.

Elle se divise en celle qui a une tumeur apparente, ou en celle qui a une tumeur platte, en complette, en incomplette, en simple, en compliquée, en benigne, en maligne, en recente, en invétérée, en fistule qui est accompagnée d'obstruction des voies lacrymales, ou qui ne l'est point, en celle qui a un écoulement périodique & l'autre continuel, en calleuse ou en celle qui ne l'est point, enfin en fistule qui attaque les conduits lacrymaux ou le sac lacrymal.

Comment se divise la fistule lacrymale.

L'on appelle fistule lacrymale complette, ou parfaite, ou externe, lorsque le pus coule non-seulement par les points lacrymaux, mais même par une ouverture extérieure, qui se fait près la racine du nez: si cette ouverture manque, l'on l'appelle incomplette ou imparfaite.

Ce que c'est que fistule lacrymale complette.

L'on l'appelle fistule simple, lorsque

Explication

CHAPITRE XXV. de toutes ces espéces de fistules.

les os sont sains & entiers, compliquée lorsque les os sont attaqués de carie, benigne lorsque le pus ne paroît point de mauvaise qualité; maligne lorsqu'il paroît être de mauvaise qualité. Il y en a qui ont un écoulement périodique, & d'autres continuel, c'est-à-dire, que l'écoulement sera plus abondant en certains temps que dans d'autres, changement qui arrive lorsque l'humeur se porte plus abondamment à la partie dans un temps que dans un autre, & que le sang se trouvera plus ou moins altéré, ou que la nature elle-même leur fera reprendre leur route ordinaire, soit naturellement, ou à l'aide des remédes convenables, ou bien parce que les parois intérieures de la fistule se trouvent étranglées par quelque inflammation, ensorte que l'humeur ne peut passer, ou parce que l'humeur se trouvera plus épaisse dans un temps que dans un autre, ou que les conduits par où le pus a coutume de s'écouler, se trouveront bouchés par quelques chairs fongueuses; pour lors l'inflammation venant à se fondre, la fistule coulera plus abondamment. Enfin nous la nommerons fistule cal-

leuse, lorsque les bords extérieurs seront durs.

CHAPITRE XXV.

Ce que l'on entend par fistule calleuse.

Les causes des fistules lacrymales sont plusieurs. Premiérement, l'engorgement qui survient dans les vaisseaux capillaires de la peau & de la graisse qui se trouve au grand angle de l'œil, & qui formera la tumeur que nous avons nommée ankilops, Secondement, les coups, les compressions dans ces parties peuvent y donner naissance, non-seulement par le dérangement de leurs parties, mais même parce qu'elles attirent une inflammation au sac qui fait que le sang s'y arrête, créve ses vaisseaux & s'extravase dans le sac lacrymal, il s'y fait une suppuration à ces parois; ce pus alors s'y fermente, & produit la fistule. Troisiémement, les différens corps étrangers, tels que la poussière, les atômes & tous les petits insectes qui voltigent dans l'air. Tous ces corps imperceptibles, en se mêlant avec l'humeur lacrymale, l'épaississent & la disposent à couler lentement, & à former un embarras dans le conduit lacrymal, ceci joint à l'irritation qu'ils y occasionnent, peut être cause de la fistule lacry-

Causes des fistules lacrymales.

Comment les coups peuvent-ils l'occasionner.

Comment les corps étrangers pourront-ils la produire.

CH. XXV.

male. Quatriémement, l'humeur lacrymale est le plus souvent cause des fistules, soit que cette humeur péche par sa trop grande quantité ou par sa qualité. Lorsque cette humeur péchera par sa trop grande quantité, elle relâchera les parois du sac lacrymal & du canal nazal, par l'affoiblissement de ses membranes; les larmes pour lors y séjourneront, ce qui donnera occasion au sac de se dilater & de former au dehors une tumeur que quelques-uns ont nommée hernie du sac lacrymal. Elle arrive aussi, parce que le canal étant renfermé dans un canal osseux, il résiste; & tout l'effort que font les larmes, se passe sur le sac lacrymal.

Comment l'humeur lacrymale en est-elle le plus souvent cause.

De plus, les larmes qui ne sont autre chose qu'une sérosité fort délayée, transparente, sans goût & sans odeur, qui n'est à proprement parler qu'une huile fort atténnée, mêlée avec l'eau ainsi que la salive: ces larmes par leur séjour acquerront de l'âcreté, ce qui enflammera le sac, l'ulcérera, & formera pour lors une fistule lacrymale.

Comment la nature des larmes peut-elle en être cause.

La mauvaise qualité de la lymphe lacrymale, qui peut pécher par sa

Comment la mauvaise

viscosité ou son âcreté, occasionnera les mêmes effets.

CH. XXV. qualité de la lymphe lacrymale peut-elle en être cause.

Il est aisé de comprendre qu'une liqueur épaisse & visqueuse ne coulera qu'avec peine, & s'arrêtera facilement dans un canal aussi petit qu'est le canal nazal, & avec d'autant plus de facilité, que sa partie inférieure est le plus souvent très-petite; pour lors cette humeur séjournant dans le sac lacrymal y occasionnera la même tumeur que la précédente, & est souvent suivie d'une inflammation considérable, qui pourra dégénérer en abscès qui s'ulcérera par la suite.

Comment les larmes âcres & salées peuvent-elles être cause de la fistule lacrymale.

Les larmes âcres & salées peuvent être cause de la fistule lacrymale. Ces larmes enflamment les parties par où elles passent: elles ne peuvent séjourner dans le sac lacrymal, qu'elles n'irritent cette membrane, & ne déterminent les esprits à se porter à la partie. Pour lors la membrane qui forme le sac, gonflée plus qu'elle ne doit être, comprimera les vaisseaux sanguins, d'où succédera infailliblement une inflammation dans tout le sac. L'inflammation augmentée à son dernier période, les vaisseaux sanguins & lymphatiques se rompront;

de ce mêlange de liqueurs épanchées il en résultera une augmentation d'engorgement qui sera suivie d'abscès & d'ulcération au sac lacrymal.

Quoique la fistule soit occasionnée le plus souvent par les vices dont nous avons parlé ci-dessus, tels que sont la trop grande quantité de la lymphe lacrymale, sa viscosité & sa mauvaise qualité, qui peuvent occasionner une obstruction au conduit nazal; elle peut être une suite de quelque vice particulier, comme d'un vice vénérien, scorbutique ou scrophuleux, ou être occasionné par quelques grains de la petite vérole qui auront ulcéré, soit le sac lacrymal, le canal nazal, ou les conduits des points lacrymaux. Elle peut être aussi la suite de dépôts critiques, d'évacuation supprimée; tels que sont les régles, le flux hémorroïdal, la suppression des écoulemens vénériens & la suite de dépôt laiteux.

Quels sont les vices particuliers qui peuvent en être cause.

La fistule lacrymale peut aussi succéder à quelque maladie qui arrive près du sac lacrymal, comme être la suite d'un ulcére dans le nez, qui venant à ronger ce sac, y produira une fistule; ou être occasionnée par quelque

Quelles seront les maladies qui arrivant près du sac pourront l'occasionner.

que carie des os du voisinage; telle que des os du bord du coronal qui touche les os du nez ou de l'os planum, ou de l'apophise montante de l'os maxillaire. Les excroissances même polypeuses qui arrivent dans le nez, peuvent la produire, ceux même qui ont les os du nez fort écrâlés, y sont plus sujets, en comprimant le conduit nazal; ce qui empêche les larmes de descendre dans le nez.

Comment les larmes retenues peuvent-elles être cause de la fistule.

Ces larmes retenues dans le sac s'y altérent & y occasionnent une inflammation aux membranes qui forment le sac lacrymal & le conduit; pour lors ce conduit étant bouché par le gonflement qui lui arrive, la sérosité séjourne dans le sac, s'y aigrit & ulcére ses parois.

Ainsi il est aisé de voir que les causes de la fistule lacrymale sont ou extérieures aux voies lacrymales, ou dépendent de l'altération des voies lacrymales. Elles seront extérieures, soit par les compressions, ou engorgement au sac, ou au conduit, & sur-tout à son orifice dans le nez, comme par les polypes & les caries qui arriveront dans les os qui avoisinent le sac. Elles dépendront de

CH. XXV. l'altération des voies lacrymales, lorsque les parois du sac lacrymal & du canal se trouveront relâchées par l'affoiblissement de ses membranes; ce qui donnera occasion au sac de se dilater & de former au dehors une tumeur.

Les signes qui feront connoître ces maladies, seront différens suivant leurs espéces. L'on connoît l'ankilops phlegmoneux par une inflammation qui commence entre le grand angle de l'œil & le nez, qui se communique le plus souvent à l'œil, aux paupiéres, accompagnée de douleur, de tension, de fiévre qui continue jusqu'à ce que la tumeur soit faite, & que l'humeur arrêtée à la partie ait eu issuë.

Signe de l'ankilops phlegmoneux.

Le signe qui nous fera connoître que l'ankilops est de la nature des athéromes, est une petite tumeur dure, que l'on apperçoit entre le grand angle de l'œil & le nez, qui augmente peu à peu sans douleur & inflammation, & souvent sans changement de couleur à la peau; l'humeur se trouve pour lors renfermée dans un kiste.

Signe de l'ankilops de la nature des athéromes.

Signe que Au contraire, si la tumeur dépend

du relâchement du sac, ce que nous avons nommé sa hernie, occasionnée par le séjour de quelque liquide ; la tumeur étant pressée disparoîtra en laissant écouler le liquide, soit par les points lacrymaux ou par le canal nazal. Il arrive même à la plûpart des malades que la matiére contenue dans le sac lacrymal trouve issuë d'elle-même par le nez pendant le sommeil, de sorte que le matin le sac se trouve vuide, mais trois heures après le lever des malades, le sac se remplit de nouveau. Il semble, dit M. Saint-Yves, par cette observation que pendant que le malade est debout, le sac lacrymal fait un pli qui bouche son conduit inférieur.

CH. XXV. la tumeur dépend du relâchement du sac.

Ce qui arrive quelquefois.

Il paroîtroit plus vraisemblable que, pendant la nuit, la matiére contenue dans le sac s'étant dissipée par la transpiration, le sac reste vuide, jusqu'à ce que la glande lacrymale, étant comprimée de nouveau, donne lieu à la lymphe de se séparer ; la sécrétion se faisant alors, & l'obstacle au canal étant le même, le sac se remplira de nouveau.

Le signe de l'œgilops est une ulcération extérieure qui se trouve à l'en-

Signes de l'œgilops.

CH. VXV.

droit de la tumeur, près le grand angle de l'œil, sans communication avec les voies lacrymales.

Signes de la tumeur lacrymale.

L'on connoît la tumeur lacrymale par une élévation plus ou moins grosse, que l'on apperçoit au grand angle de l'œil, avec issuë de larmes & de pus qui coulent quelquefois par les points lacrymaux.

Cet écoulement se peut faire naturellement par la trop grande abondance de matiére dans le sac lacrymal, ou parce que l'on comprimera la tumeur. Cette compression peut aussi obliger l'humeur à passer par le canal nazal quand l'obstruction n'est pas considérable, ou lorsqu'il n'y en aura point. Pour lors si les points lacrymaux sont ouverts, les larmes & les matiéres prennent leurs cours par le nez, & le larmoyement cesse; au contraire, lorsque le pus sort naturellement par son âcreté, il enflamme & ulcére quelquefois les points lacrymaux, la caruncule lacrymale & l'œil même.

Comment l'on connoîtra que la dilatation est seulement

Il arrive aussi quelquefois que la dilatation des conduits lacrymaux forme la tumeur ou en fait partie. Lorsque la dilatation n'est que dans

les conduits lacrymaux, l'obstruction se borne à l'entrée de ces seuls conduits, pour lors la tumeur est plus extérieure, plus saillante, & se forme plus promptement que lorsqu'elle est produite par la dilatation du sac, parce que celui-ci est situé plus profondément & renfermé dans un canal osseux; ce qui fait qu'il résiste plus long-temps aux efforts que font les larmes pour les dilater. De plus, la dilatation du sac lacrymal est déja considérable, avant qu'elle se manifeste au dehors; & cette tumeur ne paroît que lorsqu'elle est au point à ne pouvoir plus être contenue & cachée entre l'œil & l'orbite; ce qui n'arrive pas aux conduits lacrymaux, qui sont placés immédiatement sous la peau des paupiéres.

CH. XXV. dans les conduits lacrymaux.

Lorsque la tumeur n'est produite que par la seule dilatation du sac, cette tumeur se distingue au toucher: elle est circonscrite, à moins qu'elle ne soit accompagnée de gonflement des paupiéres, qui ne survient ordinairement que lorsque la tumeur devient douloureuse & qu'elle s'enflamme.

Comment l'on connoîtra que la tumeur ne sera produite que par la dilatation du sac.

Lorsque les conduits lacrymaux

Comment

CHAP. XXV.

forment la tumeur, la moindre compreſſion que l'on fait entre l'angle de la paupiére & le bord de l'orbite, la vuide très-aiſément.

l'on connoît que les conduits lacrymaux forment la tumeur.

Dans la fiſtule lacrymale, la narine du côté de l'œil malade ſera ſéche, ſur-tout lorſque le ſac lacrymal ſera rempli de pus, & que l'écoulement ſe fera par les points lacrymaux, quand on comprimera la tumeur. Cette ſéchereſſe peut être occaſionnée, ſoit par l'épaiſſiſſement du pus qui bouchera le canal nazal, ou par des excroiſſances qui peuvent s'y former, qui boucheront entiérement le canal, ou enfin par l'inflammation qui peut y ſurvenir, qui approchera les parois internes du canal au point même de les unir, de façon qu'il ne permettra aucun paſſage ni au pus ni aux larmes. L'on conçoit aiſément que l'âcreté du pus, en corrodant le canal nazal, peut occaſionner tous ces déſordres.

Ce qui arrive dans la fiſtule lacrymale.

L'on connoîtra que la fiſtule lacrymale ſera compliquée de carie, lorſque le pus en ſortira en abondance, ſoit par la fiſtule, ſoit par les points lacrymaux, ou par le canal nazal. Si cette matiére purulente

Comment l'on connoîtra que la fiſtule ſera accompagnée de carie.

est verdâtre ou noirâtre, il y a lieu de penser que les os sont altérés; cependant cette couleur peut dépendre quelquefois du seul séjour de l'humeur : ainsi pour s'assurer de la carie, on introduit par l'ouverture externe, s'il y en a une, une petite sonde avec laquelle on reconnoît si l'os est à découvert. Quand il n'y a point d'ouverture extérieure, on se servira des petits stilets à sonder les points lacrymaux, que l'on introduit par un de ces deux points, par ce moyen l'on peut quelquefois s'en assurer. CH. XXV.

Le pronostic de l'ankilops ne sera pas fâcheux : il ne le peut être que quand la maladie est ancienne, & que la tumeur est de la nature du phlegmon; parce qu'il peut arriver que la matiére, en séjournant trop long-temps, formera des fusées qui s'étendront jusqu'au muscle orbiculaire & à la graisse qui est au dessous : pour lors il est à craindre que le sac lacrymal ne soit attaqué, & que la maladie ne dégénére en fistule lacrymale. Pronostic de l'ankilops.

Le pronostic de l'œgilops n'est pas mauvais, tant que la maladie ne Pronostic de l'œgilops.

CH. XXV.

change point de caractére. Il ne peut le devenir, que lorsque la maladie changera de nature.

D'où se tire le pronostic de la fistule lacrymale.

Le pronostic de la fistule lacrymale se tire de l'ancienneté de la maladie, de l'âge du malade, de sa constitution, de la quantité de la matiére qui en sort, de sa qualité & des désordres qu'elle peut avoir faits, ainsi que des vices qui peuvent l'occasionner. En général celle qui est récente, sera plus aisée à guérir que celle qui est ancienne; elle se guérira plus facilement si le malade est jeune, sain, & si les sucs & les humeurs se trouvent bien disposés.

Au contraire, celle qui surviendra à des corps cacochymes, vieux, maigres, ou mal disposés, se guérira plus difficilement; si elle se guérit, souvent elle se renouvelle de nouveau, à cause de l'abondance des mauvais sucs.

Pronostic tiré de la quantité & de la qualité de la matiére.

Si la matiére est peu abondante & bien conditionnée, la guérison en sera moins difficile. Au contraire, si elle est en grande quantité, elle se guérira plus difficilement, sur-tout si la matiére qui en découle, est sanieuse, âcre, noirâtre & de mau-

vaise odeur, & si les malades qui en sont attaqués sont sujets à des fluxions fréquentes ; pour lors le pronostic en doit être mauvais, puisque non-seulement le sac lacrymal, le canal nazal & les parties voisines se trouvent ulcérés, mais même l'os unguis carié, & souvent les os voisins. CHAP. XXV.

Il est facile de comprendre que le pus venant à toucher ces os, il les rongera & les cariera. L'os unguis étant le plus mince, & n'étant point couvert de périoste, il en est le premier attaqué, & quelquefois les cellules qui sont derriére. La carie parvenue à ce point n'est pas facile à détruire ; l'on peut même en ce cas regarder la maladie comme incurable, ou au moins très-longue & très-difficile à guérir.

A quoi on doit avoir égard pour le pronostic.

L'on doit aussi avoir égard aux vices qui pourroient avoir part à la maladie, c'est-à-dire, si le malade n'est point attaqué de quelque vice scrophuleux, scorbutique, vérolique, ou même dartreux. Toutes ces complications doivent régler le pronostic, puisque la maladie ne peut être guérie, qu'au préalable l'on ait détruit les vices qui peuvent l'occasionner.

CH. XXV. Ce que l'on doit faire pour guérir l'ankilops.

Pour guérir l'ankilops, quand l'inflammation commence à paroître, on doit tenter d'abord la résolution, de peur que la tumeur ne dégénére en abscès ou en fistule; l'on peut l'obtenir en ordonnant une diéte exacte, des boissons adouciſſantes, des saignées plus ou moins multipliées, suivant la grandeur de la maladie. On appliquera sur la tumeur, sur-tout s'il y a de la douleur, un cataplasme anodin. L'on aura soin de le renouveller tous les trois ou quatre heures, ayant le soin de doucher la partie chaque fois que l'on le changera, soit avec l'eau tiéde, ou une infusion de fleurs de sureau: non-seulement afin d'ouvrir les pores, mais même afin de donner par ce moyen un peu de mouvement à l'humeur. L'on peut encore se servir de la pulpe de pommes de rénette de France grillées, dans laquelle on mêle quinze grains de camphre & six grains de safran pulvérisé, dont on fait un cataplasme que l'on applique chaud sur la partie.

Par ces moyens l'on diminue & l'on détourne l'humeur qui se porte à la partie, ou au moins l'on empê-

che l'abscès d'être aussi considérable qu'il le seroit sans cette précaution, ce que ne font point les remédes astringens, qui agissent, en resserrant les fibres de la peau, ce qui n'empêche pas l'abscès de se former, au contraire déterminent l'humeur à se porter plus abondamment, & de pénétrer jusqu'au sac lacrymal. Il peut y avoir des cas cependant où les répercussifs, tels que le cataplasme de feuille de cigue, ou celui de mie de pain & de vin avec une cuillerée d'eau de vie, pourront être employés, par exemple, lorsque la tumeur commence à se former, ou qu'elle est à la fin; c'est-à-dire, lorsque le dépôt commence à se résoudre. Le ressort que donnent aux solides ces remédes, rétablit la circulation & fait rentrer l'humeur dans les vaisseaux. L'on ne doit y avoir recours que lorsque la tumeur n'est pas douloureuse.

Quels sont les cas où l'on peut employer les répercussifs.

Effets de ces remédes pour lors.

Si malgré ces moyens la tumeur se termine par suppuration, l'on tâchera de l'accélérer en appliquant sur la tumeur un mêlange fait avec partie égale de diachilon gommé & autant d'onguent de

Que doit-on faire lorsque la tumeur se termine par suppuration.

CH. XXV.

la mere, dont on fait de petits emplâtres que l'on applique sur la tumeur. Aussi-tôt que l'on reconnoîtra que la matiére sera faite, l'on lui donnera issuë, de peur que le pus en séjournant ne forme des sinus, ne pénétre, n'ulcére le sac lacrymal, & ne carie les os voisins, ce qui empêcheroit que l'on ne puisse cicatriser la plaie, que la carie ne soit exfoliée.

Ce que l'on doit observer en faisant l'ouverture de l'ankilops.

L'on observe, en faisant l'ouverture de ces sortes de dépôts, de faire l'incision sur la tumeur, & de l'éloigner le plus qu'il est possible de la commissure des paupiéres. C'est de la destruction de cette jonction que dépend l'éraillement de l'œil qui survient après cette opération, & non point de la section du tendon de l'orbiculaire, qui est un muscle qui s'attache à toute la circonférence de l'orbite, dont la section d'une de ses parties ne peut lui communiquer de relâchement.

Ce que l'on doit faire dans l'ankilops de la nature de l'athérome.

L'on appliquera le même emplâtre sur l'ankilops, qui est de la nature des athéromes; l'on en fera l'ouverture avec le bistouri, lorsque la matiére sera faite, on la fera suivant

l'étenduë de l'abscès. L'on pansera en premier appareil avec des petits bourdonnets secs, l'on en met suffisamment, tant pour pouvoir dilater la plaie, que pour procurer une suppuration plus abondante, & par dessus un petit emplâtre d'onguent de la mere, le tout couvert de compresses séches & soutenues d'un bandage. Dans les pansemens suivans, l'on se servira du digestif fait avec le suppuratif & le baume d'arceus, dans lequel on mettra dans la suite des pansemens le précipité rouge, & l'alun calciné, au cas qu'il y ait quelque kiste à consommer, ou bien on le touche, soit avec l'eau mercurielle ou avec la pierre infernale. Lorsqu'il sera entiérement consommé, l'on cicatrisera la plaie.

Traitement de l'œgilops.

L'œgilops n'étant que l'ulcération de la tumeur précédente, c'est-à-dire, l'ankilops ouvert, on ne doit avoir en vuë que de déterger l'ulcére & de le cicatriser; ce que l'on obtient en mettant un petit plumaceau couvert de baume d'arceus & par dessus un emplâtre de Nuremberg. Si l'ouverture extérieure est trop étroite, & que la matiére ne

CH. XXV.

puisse point avoir une issuë libre, on la dilatera, soit avec le bistouri, ou l'éponge préparée, ou avec un petit trochisque, lorsqu'il y aura quelque kiste à consommer. L'on ne doit point négliger de purger plusieurs fois à la fin de la cure de l'ankilops ou de l'œgilops, suivant le plus ou le moins de nécessité.

Il n'est point de maladie pour laquelle la Chirurgie ait proposé tant de moyens de guérison, que pour la fistule lacrymale. Après les avoir tous parcourus, nous tâcherons de les apprécier, & marquer les différens cas où ils peuvent avoir lieu.

Différens moyens proposés pour la guérison de la fistule lacrymale.

Les uns nous proposent des compressions faites avec le doigt indicateur sur la tumeur, ou de la comprimer avec de petites compresses graduées & échancrées du côté de l'œil, soutenues d'une petite bande, ou bien avec un bandage fait exprès. Les autres ont imaginé des injections faites par les points lacrymaux, & quelques-uns par le canal nazal. D'autres se sont contentés d'ouvrir la tumeur lacrymale, & ont introduit une bougie, ou une tente de plomb jusques dans le canal na-

zal. D'autres enfin ont ouvert la tumeur, ou ont profité de l'ouverture faite, & nous ont proposé différens moyens pour procurer l'exfoliation des os cariés, soit par quelques médicamens topiques, ou consomptifs, tels que sont l'euphorbe en poudre, l'esprit de vitriol, ou celui de soulphre, le chalcitis, le verdet, l'eau mercurielle, les trochisques de minium, le précipité rouge : d'autres même proposent d'y couler du plomb fondu. D'autres, avec plus de fondement, ont détruit l'os unguis, lorsqu'il se trouve altéré, soit avec le cautére actuel ou le cautére potentiel. Quelques-uns même ont imaginé de passer des méches, par les points lacrymaux ou par le canal nazal.

CH. XXV.

Ce que l'on peut faire dans la fistule lacrymale simple.

La tumeur lacrymale simple sans ouverture extérieure, de laquelle il découle en la pressant, de la sérosité seule, ou bien de la sérosité mêlée avec un peu de pus, peut réussir par la compression, joint aux remédes intérieurs & extérieurs, pourvu que le canal nazal soit libre, que la maladie ne soit pas ancienne, & que le malade soit d'un bon tempéra ment. Cette compression se fait, soit

De quelle façon se fait cette compression.

CH. XXV.

avec le doigt seul, ou avec plusieurs compresses graduées, maintenues avec une bande seule, ou avec un bandage fait exprès. Ces trois façons d'empêcher l'humeur de s'amasser, de peur qu'en séjournant elle ne s'aigrisse & n'ulcére le sac, ont été pratiquées & ont réussi quelquefois. Je pense cependant que la compression faite avec le doigt doit avoir la préférence, tant sur celle que l'on fait avec les compresses, que sur celle qui se fait avec le bandage.

Inconvéniens qui peuvent résulter de la compression faite avec le bandage.

Premiérement cette compression ne peut être jamais assez complette pour empêcher les larmes de passer des points lacrymaux dans le sac lacrymal. Nous conviendrons, qu'en se servant de papier mâché, ou d'un peu de charpie, maintenu par de petites compresses graduées, la compression sera plus exacte Mais ne peut-on pas appréhender, si les parois intérieures du sac sont ulcérées, qu'étant rapprochées les unes contre les autres, qu'elles ne se réunissent, & que le sac ne s'oblitére. Ainsi ce ne seroit que dans le cas où on est assuré qu'il n'y a point d'ulcération, que cette compression pourroit avoir lieu; ce qu'on connoît par la na-

Le cas où la compression peut avoir lieu.

ture de la liqueur qui sort par les points lacrymaux.

Secondement, nous ajouterons que cette compression gêne & fatigue ceux, sur qui on l'emploie, au point même d'attirer quelqu'inflammation au sac & d'y occasionner des callosités, pour peu qu'il y ait quelques dispositions chez le malade; ce qui me feroit préférer la compression faite avec le doigt, quoique son action ne soit que momentanée: nous pensons cependant qu'elle peut avoir lieu dans les cas que nous avons dits, & lorsque l'engorgement vient de la perte du ressort du sac lacrymal.

Les instrumens nécessaires pour les injections par les points lacrymaux.

Les injections par les points lacrymaux ont été imaginées & pratiquées pour la première fois par Anel. Elles se font au moyen d'une petite seringue & de petites sondes d'argent, dont la grosseur, par une de leurs extrémités, n'excéde guéres celle d'une soie de sanglier, terminée par l'extrémité la plus fine, par un petit bouton en forme d'olive extrêmement poli & uni. La petite seringue est d'argent, sur laquelle l'on ajoute de petits canons ou tuyaux

CH. XXV.

de même métal qui sont détachés : à l'extrémité de ce tuyau est enté un très-petit tuyau d'or très-mince, très-délié, de la grosseur d'une soie de sanglier, de la longueur d'une ligne ou d'une ligne & demie, poli, uni, égal dans toute sa longueur, & mousse par son extrémité.

Précaution qu'on doit prendre avant de sonder.

Avant de sonder le point lacrymal, l'on aura soin de vuider, par la compression, le sac lacrymal & les conduits, & d'essuyer le grand angle de l'œil des larmes & des autres matiéres qui pourroient s'y trouver, le plus exactement qu'il sera possible. L'on aura soin, si la matiére a coutume de passer par le canal nazal, de faire pencher la tête du malade un peu en devant, afin que la matiére ait plus de pente. Ces précautions prises, l'on fait asseoir le malade sur un siége bas, exposé au grand jour. Le Chirurgien debout & placé du côté de l'œil malade tient la sonde de la main droite, comme on tient une plume à écrire, tandis qu'il souléve avec le doigt index de la main gauche la paupiére supérieure & la renverse un peu en dehors. Le malade lui-même, ou un aide, place

son doigt indicateur à la paupiére inférieure; de cette façon l'on assujettit les paupiéres, & l'on tâche de rendre fixe & immobile la supérieure le plus que l'on peut, afin de mieux découvrir le point lacrymal supérieur, & d'y introduire la sonde avec plus de facilité. CH. XXV.

Les choses ainsi disposées, l'on appuie légérement l'extrémité de la sonde, à laquelle l'on a donné un tant soit peu de courbure par son extrémité, afin qu'elle puisse mieux s'introduire jusques dans le fond du sac lacrymal, lequel décrit une ligne courbe, depuis le point lacrymal supérieur, jusqu'à son entrée dans le nez; puis par de petites secousses en appuyant un peu le bouton de la sonde sur la petite éminence que forme le point lacrymal, & en la faisant un tant soit peu rouler entre ses doigts, l'on est assuré avec un peu de patience de venir à bout d'enfiler ce point, qui n'est pas toujours bien sensible.

La sonde étant dans le point lacrymal on la dirige horizontalement, afin de la faire pénétrer plus facilement jusques dans l'entonnoir du

La direction que l'on doit donner à la sonde lorsqu'elle est

dans le point lacrymal.

conduit lacrymal, on renverse pour lors la sonde sur la paupiére supérieure, en la portant du côté du nez. Lorsque l'on juge qu'elle est parvenue dans le sac, ce dont on s'apperçoit par la facilité que l'on a de la faire avancer, on reléve pour lors l'extrémité saillante de la sonde, en l'approchant du sourcil, & l'enfonçant toujours sans rien forcer; de cette façon l'on pénétre jusqu'au point excrétoire du conduit lacrymal, & jusques dans le nez. L'on reconnoît que l'on y est parvenu par la matiére & le sang qui en sortent.

Difficulté que l'on éprouve à sonder le point lacrymal supérieur.

Il n'est pas toujours bien facile de sonder le point lacrymal supérieur, attendu la difficulté de tenir la paupiére supérieure assujettie: l'on peut, en ce cas, sonder le point inférieur, la dilatation même que fera la sonde à ce point, donnera plus de facilité pour faire les injections.

Ce que l'on doit faire après avoir débouché le canal nazal.

Il ne suffit pas d'avoir débouché le canal nazal, il faut empêcher qu'il ne s'obstrue de nouveau, & remédier aux ulcérations qui peuvent se trouver, soit dans le sac lacrymal, ou dans les canaux qui en dépendent. L'on peut quelquefois

y parvenir par le moyen des injections.

Elles se font au moyen d'une petite seringue, dont le siphon est de la même grosseur que la sonde. Le malade assis sur une chaise basse, la tête élevée & un peu renversée, tient sa paupiére inférieure baissée avec le doigt indicateur, à dessein non-seulement de mettre le point lacrymal à découvert, mais d'empêcher qu'elle ne vacille, le Chirurgien debout, placé à côté du malade, à droite si c'est l'œil droit, & à gauche si c'est l'œil gauche, tient de la main gauche le corps de la seringue, & ayant posé l'extrémité du canon à l'orifice du point lacrymal inférieur, il pousse le piston de la seringue, avec le pouce de la main droite, qui se trouve pour lors dans l'anneau. La séringue doit être remplie d'une injection convenable, & appropriée à la nature de la maladie.

Situation du malade pendant les injections.

Ces injections se font dans le commencement avec des décoctions émollientes; l'on se sert quelque temps après des détersives, faites avec les feuilles de noyer; l'on

Quelles doivent être ces injections.

CH. XXV.

ajoute dans ces derniéres l'eau vulnéraire plus ou moins suivant l'exigence des cas & les indications curatives. L'on peut ajouter dix à douze grains de vitriol bleu dans une pinte de cette décoction, que l'on fera fondre, la liqueur étant chaude. Ce minéral contient beaucoup de sel âcre, & est propre à enlever les chairs baveuses & superflues des ulcéres qui se trouvent dans les voies lacrymales, & peut être employé sur les derniers temps des injections.

Anel nous assure s'être parfaitement bien trouvé de la dissolution d'un gros de sel minéral, des bains d'aqui dans trois onces d'un mêlange de quelques eaux ophthalmiques. Pour moi je pense, après plusieurs expériences, que les injections d'eau tiéde, faites jusqu'à ce que les canaux soient libres, valent mieux que toutes les injections composées, sauf à les rendre détersives lorsque l'eau passera avec facilité, soit par le nez ou la gorge.

Observation que l'on doit faire sur les injections.

L'on doit avoir une attention très-grande de ne se point servir d'injection trouble, ni sale; parce

que l'on boucheroit non seulement le tuyau de la seringue, mais même il arriveroit qu'au lieu de nettoyer & de déboucher le conduit lacrymal, on le boucheroit davantage. C'est pourquoi l'on doit être attentif que les injections soient toujours très-propres & très-claires.

Direction que l'on doit donner à la seringue.

Le tuyau de la seringue introduit dans le point lacrymal inférieur, pendant que le malade ou un aide tient la paupiére inférieure assujettie & renversée, le Chirurgien pour lors inclinera la seringue du côté du globe de l'œil, afin que l'ouverture du petit tuyau déja introduit réponde à la direction du conduit lacrymal, afin de faire pénétrer la liqueur dans toute l'étenduë du sac. L'on répéte ces injections trois ou quatre fois de suite, autant le matin & autant le soir, ayant soin chaque fois de comprimer le sac. L'on doit même le comprimer un peu avec le doigt, pendant qu'on seringue, sur-tout lorsque le sac est considérablement dilaté, sans quoi l'injection, bien loin d'être utile, deviendroit pernicieuse, en ce que la liqueur qu'on

A quoi on doit avoir attention pendant que l'on seringue.

CH. XXV.

pousse, le dilateroit encore davantage.

Pourquoi introduit-on la sonde par le point lacrymal supérieur.

L'on introduit la sonde par le point lacrymal supérieur, parce que l'introduction en est plus facile que par le point lacrymal inférieur; parce que la ligne que la sonde décrit dans son trajet, est moins courbe, que celle qu'elle décriroit par l'inférieur. Au contraire, on fait l'injection par l'inférieur, parce que la paupiére inférieure est plus stable, moins vacillante, & peut être affermie plus facilement que la supérieure, attendu que la supérieure a un muscle releveur particulier. Au reste, il est indifférent d'injecter par l'un ou l'autre point, pourvu que la liqueur entre dans le sac lacrymal. L'on doit choisir le point où l'on trouve plus facilité. Il y a des Chirurgiens qui trouvent plus de facilité de se placer derriére le malade, & de faire les injections par dessus la tête. On doit, en opérant, prendre la situation où l'on trouvera plus de commodité.

Observation sur les injections.

Voilà les précautions qu'Anel prenoit pour pratiquer ces injections. Quoique je les aie tentées sur différens

rens malades, je n'ai pu parvenir à une cure radicale. Je pouvois espérer d'y pouvoir réussir sur deux personnes, dont l'écoulement se faisoit par le canal nazal, en comprimant le sac lacrymal. Au bout de deux mois d'injections, faites à la vérité une fois le jour, les choses étoient à peu près les mêmes; ce qui me fait croire que ces sortes d'injections ne peuvent servir qu'à déboucher les points & les conduits lacrymaux, à déterger le sac lacrymal dans un commencement d'ulcération, & non à désobstruer le canal nazal, attendu qu'il est difficile, & même impossible qu'une sonde aussi flexible & aussi délicate puisse passer, des conduits lacrymaux qui sont fort étroits, dans le sac lacrymal, qui est à proportion plus large, sans se ployer, & en conséquence ne peut déboucher le canal nazal, qui me paroît n'être pas la seule chose suffisante dans le traitement de ces sortes de maladies.

Les deux malades, dont nous venons de parler, n'étoient pas dans le cas d'une obstruction bien parfaite dans le conduit, puisqu'à la moindre compression, l'humeur sor-

CHAP. XXV.

toit par le nez. Mais il y avoit tout lieu de croire que le sac lacrymal & le canal nazal étoient ulcérés : l'on pouvoit même, sur-tout dans une de ces maladies, le soupçonner par la quantité, la qualité de la matiére, & l'ancienneté de la maladie, & même croire que les os en étoient altérés.

Ne pourroit-on pas conclure, qu'après ces tentatives & plusieurs autres faites à la vérité, dans le cas où l'humeur sortiroit par le canal nazal, & d'autres par les points lacrymaux, que les injections & la sonde sont des moyens insuffisans? Je les pense tels, sur-tout lorsque les obstructions sont bien formées, & que les fistules lacrymales sont accompagnées de carie d'os & de grandes callosités. Elles ne peuvent réussir que lorsque l'obstruction se borne à l'un des conduits lacrymaux, & qu'elle n'est occasionnée que par quelque humeur susceptible à être détrempée, ou que le malade n'aura qu'un gonflement au sac lacrymal, ou à quelques-uns de ses canaux; ou bien lorsque l'ulcération ne sera pas considérable, sans obstruction par-

Les cas où les injections pourront réussir.

faite au conduit nazal. Ces injections m'ont réussi en pareil cas.

CH. XXV.

Comment l'on connoîtra que l'on aura réussi par les injections.

L'on sera assuré qu'on aura réussi par les injections, lorsqu'elles passeront par le nez, ou dans la gorge, & qu'en pressant l'endroit où répond le sac lacrymal, l'on ne fera point sortir de matiére, soit par les points lacrymaux, ou par le canal nazal: pour lors l'on peut espérer que tout est libre, que l'ulcére est cicatrisé, & que la guérison est parfaite, pourvu que cet état continue pendant quelque mois. Pour s'en assurer, il est nécessaire de continuer long temps ce remède, quoiqu'il ne sorte rien par les points lacrymaux, ou par le canal nazal, qui ait la moindre apparence de pus.

Ce que l'on doit faire pour en assurer le succès.

Nous ne devons point aussi négliger, quelques opérations que l'on pratique, d'avoir recours aux remédes internes, pour combattre & pour détruire la cause universelle, qui est la source ordinaire des récidives. C'est pourquoi pendant les injections, & même après, l'on doit, tant par un bon régime, doux & humectant, que par des remédes delayans, adoucir l'humeur lacrymale, qui par

sa viscosité, ne coulant pas librement dans le nez & par les points lacrymaux, peut produire une nouvelle obstruction. De plus, l'humeur lacrymale s'arrêtant dans le sac, & devenant toujours plus âcre, est capable d'altérer & de ronger de nouveau les tuniques qui forment les parois du sac, & de causer la même maladie.

Les injections par le canal nazal ont été proposées par M. de la Faye dans les notes qu'il nous a données sur les opérations de Dionis. Elles ont été mises en usage par MM. Allouel & la Forest. Cette façon de traiter la fistule lacrymale demande toute la dextérité dont on sçait que ces habiles Chirurgiens sont doués.

Les instrumens qui conviennent pour faire ces injections.

Il convient, avant de la décrire, d'examiner les instrumens dont ils se servent pour les faire, & tels que M. la Forest les a décrits dans le Mémoire qu'il a fait *ex professo*, inséré dans le second tome des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, intitulé : Nouvelle méthode de traiter les maladies du sac lacrymal, nommées communément fistules lacrymales.

CH. XXV.

Les instrumens qui servent aux injections.

Les moyens dont il se sert pour le traitement de ces maladies, toujours pour rétablir le conduit nazal, sont des sondes pleines de différentes grosseurs & proportionnées au diamétre du canal, une sonde canulée ou algalie, & une seringue qui est terminée par un court siphon, recourbé & garni vers son extrémité d'une saillie en forme de bourlet ou bouton.

Figure des sondes.

Toutes ces sondes sont à peu près courbées comme les algalies de vessie, & par cette figure les stilets & les sondes peuvent pénétrer jusques dans le sac lacrymal, où ils se font sentir extérieurement au toucher, & même font appercevoir une saillie aux tégumens par le moindre mouvement que l'on fait faire à ces instrumens.

Ce qu'il convient de sçavoir avant d'entreprendre d'injecter le canal.

Il ne suffit pas de connoître les instrumens nécessaires, pour désobstruer le canal nazal, il faut, avant que d'entreprendre de l'injecter, sçavoir, 1°. la situation des conduits lacrymaux, & les différentes variations qui peuvent se trouver dans la position du conduit nazal; 2°. être instruit des différens

CH. XXV.

dégrés d'altération qu'il peut souffrir ; 3°. connoître les proportions qu'il faut trouver entre le conduit & la sonde, afin qu'elle puisse entrer facilement ; 4°. avoir une idée juste de la situation du cornet ou coquille inférieure du nez, où se trouve placé l'orifice inférieur du canal nazal ; lequel cornet se trouve quelquefois, situé bas & quelquefois il est plus élevé. La cloison même du nez peut se porter & se voûter dans l'une des narines, & rendre le passage de la sonde difficile. 5°. L'on doit avoir acquis de l'habitude dans cette opération par des expériences répétées sur les cadavres.

Position que l'on doit donner au malade pour faire ces injections, & de quelle façon l'on doit porter la sonde.

Ces connoissances acquises, l'on fait asseoir le malade sur une chaise, la tête un peu renversée : il faut porter la sonde dans le nez de haut en bas & de dedans en dehors, ensuite faire faire un demi-tour à la sonde, comme pour sonder la vessie, en portant le bout de la sonde de bas en haut, & dehors en dedans, vers l'arcade que forme la coquille inférieure du nez, pour y chercher l'orifice inférieur du con-

duit nazal. L'on connoîtra que le bout de la sonde est dans le conduit, lorsqu'elle n'aura plus de jeu sous la coquille, & qu'elle y sera arrêtée sans pouvoir vaciller; pour lors l'on fera faire la bascule à la tête de la sonde par de petites secousses plus ou moins réïtérées, jusqu'à ce que l'on reconnoisse le bout de la sonde au bord de l'orbite, c'est-à-dire, à l'extrémité supérieure du conduit nazal. Cependant l'Auteur nous avertit qu'il y a des cas où la sonde ne paroît pas, quoiqu'elle soit parvenue au bord supérieur de ce conduit, parce qu'elle se trouve engagée sous un petit rebord de l'os maxillaire, qui fait la partie supérieure & antérieure du canal nazal. Pour la dégager, il faut relever un peu la tête de la sonde, & en même temps la pousser de devant en arriére & de bas en haut; & par ce moyen le bec de la sonde, qui n'étoit que dans le conduit, passera dans le sac, où on l'appercevra à la vuë & au toucher.

Comment l'on connoîtra que l'on sera dans le conduit.

Ce qui peut empêcher la sonde de paroître.

Ce qu'il faut faire pour la dégager.

L'algalie se place avec les mêmes précautions que les sondes. L'on doit avoir un stilet pour le déboucher;

Comment l'on débouche l'algalie

CH. XXV.

il faut qu'il soit proportionné à chacune d'elles, afin qu'il ne puisse déborder la pointe de l'algalie qui est dans le sac, que d'environ une ligne ou deux. Ceux de baleine sont plus commodes, en ce qu'ils prêtent mieux aux différens contours de l'algalie, & qu'ils ne peuvent point blesser le sac lacrymal.

A l'égard de la méthode d'injecter avec la seringue à siphon recourbé, il faut prendre les mêmes précautions que pour sonder. La même seringue suffit pour tous les sujets, n'ayant d'autre différence que dans le siphon à bourlet ou sans bourlet, selon l'écartement de la coquille du nez; car il ne s'agit que de placer son bec dans l'entrée du conduit, & c'est la difficulté. Cette difficulté de passer le siphon recourbé & de faire entrer son bec dans l'entrée du conduit, me feroit préférer le canon droit, dont on fait entrer l'extrémité dans l'ouverture qui se trouve à la tête de l'algalie, & de pousser la liqueur avec le piston de la seringue, toujours avec la précaution de ne point forcer le sac lacrymal par une trop grande quantité de li-

Précaution que l'on doit prendre en faisant ces injections.

queur qui pourroit le dilater & lui faire perdre son ressort. CH. XXV.

La seringue ayant un court siphon qui ne se loge que dans l'orifice inférieur du conduit, ne trouve pas les mêmes difficultés que la sonde pour son introduction; aussi ne produit-elle pas les mêmes effets : & elle seroit peu utile pour la cure, si l'introduction de la sonde bien plus essentielle n'y avoit préparé la route, en désobstruant & en écartant les parois du canal.

Effet des injections faites par le conduit nazal.

Les injections qui sont faites dans le sac par l'orifice inférieur du conduit nazal, soit avec la seringue seule, ou par le moyen de l'algalie, sortent abondamment par les points lacrymaux; ce qui reste dans le sac après l'injection, retombe dans le nez & au dehors par la sonde ou algalie, lorsqu'elle y a été introduite, de même que la liqueur lacrymale; ce qui fait une espéce de séton bien avantageux, puisque non-seulement il tient le canal dilaté, mais encore il facilite l'écoulement de la liqueur lacrymale dans le nez.

Inconvéniens de cette

Ces injections sortent si abondamment par les points lacrymaux :

CH. XXV. raines injections.

que lorsqu'on emploie quelques injections trop mordicantes, elles sont capables d'attirer bien des accidens à l'œil, & même de conduire à la perte de l'organe : ce que j'ai vu arriver.

Ces instrumens sont les seuls dont M. de la Foreſt se sert pour cette méthode ; mais il avertit, comme les maladies de la route des larmes varient, que l'usage de ces instrumens doit être différent, selon la situation & l'état de ces maladies.

Instrument dont on doit se servir quand l'obstruction est forte.

1°. Si la maladie consiste dans l'obstruction du conduit nazal, & que cette obstruction soit assez forte pour empêcher le passage de l'algalie, qui est extrêmement fléxible, il faut se servir pour lors de la sonde pleine, pour détruire plus facilement ce qui peut former l'obstruction du conduit nazal. Cette sonde ainsi passée jusques dans le sac, on la laisse pendant quelques jours, pour mieux frayer la route à l'iniection que l'on fait au moyen de la seringue à bourlet ; ou bien l'on passe une petite algalie par le même conduit, ce qui vaut infiniment mieux, usques dans le sac lacrymal, & on

la laisse jusqu'à la fin de la cure, au moyen de quoi le malade peut se seringuer lui-même, jusqu'à parfaite guérison. Ce que M. la Forest nous assure avoir pratiqué dans une fistule complette & des plus invétérées, qui avoit déja éprouvé deux fois le sort de l'ulcération ordinaire, sans autre fruit que celui d'avoir laissé un ulcére fistuleux, accompagné de dureté & callosité, par lequel sortoit le pus & la liqueur lacrymale.

Je passai, dit l'Auteur, l'algalie par le conduit nazal, jusques dans le sac lacrymal: j'y poussoit des injections qui sortoient par l'ulcére avec une matiére épaisse & bourbeuse qui se trouvoit dans le sac; cela ne dura que pendant dix jours, au bout duquel temps l'ulcère fut cicatrisé, l'injection faite dans le sac sortoit par les points lacrymaux; & ce qui restoit dans le sac après l'injection faite, revenoit par la sonde, ainsi que la liqueur lacrymale. La Demoiselle a été guérie en cinq semaines, & peut-être plutôt; car dès le le quinziéme jour, l'injection qui passoit du sac par les points lacry-

maux, étoit aussi claire, que lorsqu'il
Ch. XXV. la mettoit dans la seringue ; mais il ne met l'époque de la guérison que du jour qu'il ôta la sonde, ou pour mieux dire, du jour qu'elle tomba ; car dans l'incertitude où il étoit de la guérison, il ne l'auroit pas ôtée sitôt.

Ce que l'on doit faire si le sac lacrymal est simplement ulcéré ou engorgé.

2°. Si la maladie est dans le sac lacrymal, & qu'il soit simplement ulcéré ou engorgé, sans obstruction au conduit nazal, il est inutile de se servir de la sonde pleine ; il suffit d'y faire des injections avec la seringue à siphon recourbé, & par ce moyen la maladie est bien-tôt guérie sans autre opération. S'il arrivoit cependant que le sac lacrymal fut engorgé, & que la matiére soit assez solide pour empêcher l'entrée de l'injection, il faudroit pour lors se servir de l'algalie ou sonde creuse, que l'on passera par le conduit jusques dans le sac, où son bec étant parvenu, on lui fait faire quelques mouvemens pour rompre & divifer la matiére qui fait l'engorgement, afin qu'elle puisse être pénétrée de la liqueur que l'on poussera dans le sac par l'algalie.

Ce qu'il faut faire lorsque le sac lacrymal est engorgé & que la matiére est solide.

Nécessité L'Auteur nous avertit qu'il est sou-

vent nécessaire de laisser cette algalie dans le conduit pendant quelques jours, & même jusqu'à parfaite guérison, ainsi qu'il l'a pratiqué à deux malades qu'il a traités & guéris; cette sonde étant unie & sans bouton, non seulement n'empêchera point le retour de l'injection, ni l'écoulement de la liqueur lacrymale dans le nez; mais encore elle en facilitera l'issuë par sa cavité, & par son moyen on pourra réitérer les injections aussi souvent qu'on le jugera nécessaire avec d'autant plus de facilité, que les malades pourront le faire eux-mêmes, & par ce moyen accélérer leur guérison.

CH. XXV. Souvent de laisser l'algalie dans le conduit.

3°. Si le sac lacrymal est percé du côté de l'os unguis, & qu'il soit altéré, M. la Forêt n'est pas de l'avis de ceux qui conseillent d'ouvrir la peau & la portion du sac qui lui répond, pour porter sur cet os les remédes propres à en procurer l'exfoliation, la seule injection étant suffisante pour produire le même effet, ainsi qu'il en a l'expérience, ayant toutefois attention que l'injection ne soit pas trop mordicante, pour

CHAP. XXV.

les raisons que nous avons dites ci-dessus.

Moyen proposé par l'Auteur dans le cas où la fistule est extérieure.

4°. Si l'ulcère est du côté de la peau, & qu'elle soit percée, c'est-à-dire, que la fistule soit ouverte en dehors, & que le conduit ne soit pas bien libre, on pourra passer un séton dans le nez, pour le faire, on introduira par l'orifice inférieur du conduit nazal, jusques dans le sac lacrymal, la sonde à aiguille; on fera sortir son extrêmité percée par l'ulcère, & on y enfilera un ou plusieurs brins de fil, que l'on tirera par le nez & en dehors en tirant la sonde.

L'Auteur assure avoir guéri deux personnes par l'usage du séton & des injections par l'orifice supérieur du conduit nazal. La premiére a été une Demoiselle agée de dix-sept à dix-huit-ans, attaquée d'une tumeur lacrymale, en conséquence d'une obstruction au conduit nazal, à laquelle il proposa de la guérir par sa méthode; mais l'opération fut préférée. On se contenta de faire par son conseil une très petite incision à la partie la plus déclive du sac, vers son entrée dans le canal nazal; il intro-

CH. XXV.

duit alors une sonde à aiguille par l'orifice inférieur du conduit, dont il fit sortir l'extrémité percée par l'ouverture qui venoit d'être faite ; il enfila deux brins de fil, & les fit sortir par le nez. La plaie fut pansée comme une plaie simple. L'on aura attention de ne point emporter le séton dans les pansemens par la difficulté qu'il y a de le placer, sur-tout dans les premiers temps.

Méthode de M. Petit dans le traitement de la fistule lacrymale.

Feu M. Petit célébre Chirurgien de Paris faisoit l'opération d'une autre façon, & qui paroît plus simple. Un aide placé derriére le malade appuie le pouce sur la commissure des paupiéres du côté du petit angle, & les tire à lui : la peau ainsi tendue, il fait faire une saillie au tendon du muscle orbiculaire, ce qui donne plus de facilité à faire l'incision. Pour lors on porte la pointe du bistouri au dessous de ce tendon, à trois lignes de la commissure des paupiéres : l'on fait une incision à la peau, & au sac lacrymal, l'on termine l'incision vers le tendon du muscle petit oblique. S'il y a une ouverture extérieure, on la traverse en faisant l'incision ; étant faite, & le dos du

Pl. XXV.

bistouri tourné du côté du nez, il en dirige la pointe vers le conduit nazal à la faveur de sa canelure : il introduisoit une sonde très-peu mousse, sur laquelle il poussoit une bougie ; d'autres, au lieu de bougie, se servent d'une petite tente de plomb, qu'on porte un peu au delà du trou du canal nazal & pardessus un petit bourdonnet, par ce moyen l'on tient ce conduit ouvert. Dans le cas où il y auroit des callosités, on peut les traiter, soit par les consomptifs, ou les emporter avec l'instrument tranchant.

Ce que l'on doit faire après l'opération.

M. Petit préféroit l'instrument, il saisissoit les chairs qui faisoient obstacle avec une petite errine, il les emportoit. Le canal libre, l'on injecte tous les jours par la plaie quelque liqueur vulnéraire & détersive pour guérir l'ulcère. On ne cesse l'usage de la bougie ou de la tente de plomb, que lorsqu'on s'aperçoit que la surface interne du canal est bien cicatrisée, ce que l'on reconnoît lorsque la plaie ne suppure plus. L'on ne se sert pour lors que d'un petit emplâtre de Nurenberg, ou de celui de l'Abbé de Grace ;

& la plaie se guérit en peu de jours.

CH. XXV.

M. Petit Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & M. Ponteau Chirurgien de Lyon, au lieu de faire l'incision au dessous du tendon du muscle orbiculaire à trois lignes de la commissure des paupiéres, en ouvrant la peau & le sac lacrymal dans sa face antérieure, proposent, après avoir baissé un peu la paupiére inférieure, d'ouvrir le sac lacrymal à sa partie supérieure & interne; ce qui doit donner plus de facilité à introduire la bougie ou la tente de plomb au de là du canal nazal, sans courir les risques de faire une fausse route.

Façon d'opérer de M. Petit, Docteur en Médecine.

Ces méthodes de traiter les fistules lacrymales ont fait imaginer différens autres moyens pour tâcher de déboucher le canal nazal.

M. Mejan, Maître en Chirurgie à Montpellier, voyant que tout ce que l'on avoit pratiqué jusqu'à ce jour, pour tâcher de rendre aux larmes leur route ordinaire, ne pourroit être suffisant, & que l'on ne pouvoit, même avec une sonde boutonnée, telles que sont les sondes d'Anel percer des embarras forts durs, comme

Méthode de M. Méjan.

CH. XXV. cicatrices & callosités, sur-tout celles qui sont anciennes & qui bouchent le canal nazal, reconnoissant que le rétablissement des conduits lacrymaux dans leur premier état méritoit la préférence, & que tout ce que l'on avoit imaginé jusqu'à ce jour, étoit sujet à des inconvéniens, mais même que la plûpart de ces opérations étoient douloureuses, ce qui le détermina à préférer l'usage d'un séton conduit de haut en bas, & qui sort par le nez; parce qu'au moyen de la méche on peut porter dans le canal les remédes convenables, & qu'on peut la grossir, ou la diminuer suivant le besoin.

L'Auteur nous dit que s'étant servi avec succès du séton dans la cure d'une fistule lacrymale qu'il avoit opérée; mais ayant rencontré de grandes difficultés pour passer, avec une sonde courbe, de la plaie du grand angle dans le nez, & de faire paroître au dehors le fil destiné à tirer la méche, il imagina un moyen plus commode: ce fut de tirer le fil de bas en haut. Pour y réussir, il fit faire une sonde droite dont l'extrémité étoit un petit crochet mousse, bien uni,

& suffisant pour accrocher un fil fort délié. Cette sonde devoit être placée dans le conduit nazal. Un autre instrument portoit dans le nez, au bas de ce conduit, le fil que la sonde devoit accrocher. Cet instrument étoit aussi une espéce de sonde dont l'extrémité formoit deux petites branches courbées, & percées d'un petit trou par où passoit le fil. CH. XXV.

Soit que M. Mejan eût reconnu que cette façon de tirer le fil de bas en haut, soit sujette à beaucoup d'inconvéniens, tant par la difficulté qu'il y avoit de faire passer cette sonde, que par la longueur qu'il falloit pour l'éxécuter, cela lui fit imaginer de passer un fil du point lacrymal supérieur, & de le faire sortir par le nez: il attacha à ce même fil une méche pour la faire monter de bas en haut, jusqu'à l'endroit de la réunion des points lacrymaux dans le sac. Cette méche ainsi montée, grossie par dégrés dans les différens panseme.s, trempée dans des baumes convenables, devoit, suivant M. Mejan, produire le même effet que dans l'opération ordinaire.

Voici de quelle façon il exécute De quelle

CH. XXV. façon il exécute l'opération.

cette opération. Il passe un stilet de six à sept pouces de longueur, proportionné à la petitesse des points lacrymaux & égal dans toute la longueur. L'extrémité de ce stilet est arrondie, & non boutonnée; la tête est percée à jour comme sont les aiguilles à coudre. Ce stilet est introduit par le point lacrymal supérieur, avec les mêmes précautions que dans la méthode d'Anel. S'il se trouve des obstacles, comme des cicatrices trop dures, qui arrêtent le stilet obtus, M. Mejan lui en substitue un autre, dont l'extrémité est pointue comme une épingle: il dit avoir percé avec ce stilet des callosités, qui paroissoient occuper une assez grande portion du conduit nazal. Etant ainsi introduits il le faisoit sortir par le nez, en tirant le bout qui étoit sous le cornet inférieur.

Voici la manière dont il l'exécute: il porte dans le nez une sonde canelée, dont l'extrémité est percée; il la conduit sous le cornet: pour lors rencontrant le stilet, il le releve un peu, en tirant son autre extrémité qui sort du point lacrymal supérieur, & par ce moyen il en fait entrer le

bout dans la canelure de la sonde : puis en la retirant doucement, le bout du stilet glisse dans la canelure & entre enfin dans le trou qui est à l'extrémité de la sonde. Alors M. Mejan la releve un peu en la retirant; il pousse en même temps le stilet avec l'autre main ; & le faisant sortir par la narine, le fil dont il étoit enfilé prend sa place ; ce fil est le bout d'un peloton qu'on place dans les cheveux, ou sous la perruque du malade, attendu qu'il en faut pour fournir dans tout le cours des pansemens, parce qu'on en coupe, chaque fois qu'on les renouvelle. CH. XXV.

L'on laisse les choses jusqu'au lendemain, & quelquefois davantage. L'on attache au fil qui sort de la narine, une méche de quatre ou six fils de coton. Cette méche doit avoir à peu près la longueur du conduit, & être faite à deux anses. On passe un fil particulier dans l'anse inférieure, de maniére que le bout de celui qui attache le haut de la méche y soit engagé. On la trempe dans le basilicum fondu, ou seulement dans l'huille d'amandes douces : en retirant le fil au dessus du point lacrymal, on fait Grosseur de la méche.

Ch. XXV. monter cette méche dans le conduit nazal, jusque dans le sac : on la renouvelle à chaque pansement, & on l'attache au même fil qui est à la pelote. On grossit cette méche par dégrés : le sixiéme ou huitiéme jour de l'opération, on l'imbibe de baume verd ; on en continue l'usage, jusqu'à ce que les méches ne soient plus chargées de pus, & qu'elles descendent & montent avec facilité dans le conduit.

Par le moyen des injections qu'on fera dans le nez, & en chargeant les méches de teintures convenables à la carie, M. Mejan prétend à la longue guérir les fistules compliquées de carie.

Je suis très-persuadé que par cette méthode, pour peu que la carie soit considérable, la cure m'en paroît non-seulement très-longue, très-difficile, mais même impossible L'on ne peut en venir à bout qu'en détruisant la carie, soit par le cautére actuel, ou l'instrument perforatif.

M. Cabanis, Me en Chirurgie à Genève, persuadé de la bonté des deux derniéres façons de traiter la fistule, c'est à-dire, de la nécessité de

passer un téton dans les voies lacrymales, nous propose des moyens qu'il regarde plus surs & plus faciles. Ces moyens consistent en quatre choses. La premiére, à introduire un fil par le point lacrymal supérieur. Secondement, à faire sortir ce fil par le nez. Troisiémement, à attacher à ce fil une méche chargée de différens médicamens. Quatriémement, à introduire par le nez une sonde fléxible dans le conduit nazal pour injecter le sac lacrymal.

CH. XXV.

En quoi consistent les moyens proposés par M. Cabanis.

Quant au premier moyen, il ne différe en rien de celui de M. Mejan; qui ne consiste qu'à faire passer un fil du point lacrymal supérieur, & de le faire sortir par le nez. La difficulté qu'il a trouvée de saisir l'extrémité du stilet sous le cornet inférieur, & de le faire sortir par le nez, lui a fait inventer un instrument à cet effet, qui est composé de deux piéces qui ne différent l'une de l'autre que par le manche.

Premier moyen.

Cet instrument est composé de deux petites palettes percées de plusieurs trous. Le manche de l'une est une tige ou cilindre solide; & le man-

Composition de l'instrument de M. Cabanis.

Ch. XXV. che de l'autre est un cilindre creux ; fait pour recevoir la tige solide de l'autre palette. L'extrémité de cette tige qui a environ deux pouces de longueur, est terminée par une vis sur laquelle se monte un anneau : il sert à mettre le pouce pour la facilité de mouvoir les palettes l'une sur l'autre. Le manche creux a latéralement des anneaux dans lesquels on met le doit index & celui du milieu : entre ces deux anneaux la tige creuse est percée de deux ouvertures paralleles, longues d'environ un demi-pouce, dans lesquelles glisse une languette d'argent, fixée au manche solide ; afin que les palettes soient toujours exactement l'une sur l'autre. Les dimensions de ces palettes sont de dix lignes de longueur sur six de largeur dans l'endroit le plus large : elles sont percées de trous qui se répondent exactement ; mais qui se couvrent lorsqu'on fait couler le manche solide dans le manche creux.

L'Auteur dit qu'il est nécessaire d'avoir deux instrumens ; l'un pour le côté droit, l'autre pour le côté gauche, & que sur la palette supérieure de

de chaque, soient creusées de petites gouttiéres pour faciliter l'entrée du bout d'un stilet dans un des trous. Si l'on fait creuser ces petites canelures sur la surface extérieure de chaque palette, un seul instrument suffira pour opérer des deux côtés.

De quelle façon l'on doit porter les palettes.

Ces palettes introduites dans le nez, & placées horizontalement sous le cornet inférieur, y rencontreront le bout du stilet, & s'engagera dans un des trous. Aussi-tôt en faisant couler les palettes, leurs trous cessant de se répondre, la pointe du stilet sera saisie avec fermeté. M. Cabanis porte ensuite son instrument du côté de la cloison, afin de retirer les palettes perpendiculairement comme il les avoit introduites; par ce moyen il tire le stilet par le nez. Le reste de l'opération est semblable à celle de M. Mejan.

M. Cabanis persuadé de la bonté des injections par le canal nazal, & trouvant que l'on étoit exposé à des inconvéniens en suivant ce que M. de la Foreſt indique, c'est-à-dire, de passer une petite algalie jusque dans le sac lacrymal, & qu'on laisse jusqu'à la fin de la cure, nous propose

CH. XXV. Canule proposée par M. Cabanis.

en place, une canule flexible couverte d'un velin extrêmement fin, qu'il assujettit sur la canule avec de la soye fine & non torse, dont il forme deux petites anses qui servent à attacher le fil passé par le point lacrymal supérieur dans tout le trajet des conduits des larmes, & ce fil sert à tirer la canule & à la placer dans le conduit nazal, sans courir les risques de fausses routes. Par ce moyen il y a moins de danger, à ce qu'il prétend, de fracturer le cornet inférieur, ou d'excorier la membrane pituitaire, & donner naissance à des inflammations, à des fongosités & autres excroissances qui pourroient dans la suite occasionner de nouvelles fistules lacrymales.

Les connoissances acquises tant de la structure & du méchanisme des voies lacrymales, les observations faites sur l'obstruction du conduit nazal, qui précéde le plus souvent la fistule lacrymale; le peu de succès même que l'on a eu anciennement en pratiquant une nouvelle route aux larmes; tout ceci joint aux tentatives qu'a faites Anel de déboucher & de déterger les voies lacrymales,

moyens qui ont pu réussir quelquefois, ont donné occasion à toutes ces différentes méthodes de traiter la fistule lacrymale.

Tous ces différens moyens ne peuvent remplir l'indication curative dans tous les cas.

Je pense cependant que ce seroit une erreur de croire que chacune des méthodes ci-dessus rapportées puissent remplir l'indication curative dans toutes les maladies des voies lacrymales, & qu'elles doivent avoir la préférence à l'exclusion de celle de détruire l'os unguis. Il y auroit une prévention de la part des Auteurs de le penser. Il est des cas où ces moyens pourront être suffisans; d'autres où l'on perdroit du temps, & l'on feroit souffrir inutilement les malades; d'autant plus que la plûpart de ces moyens sont plus propres à la spéculation qu'à l'exécution, la plûpart de ces méthodes de traiter la fistule lacrymale étant très-douloureuses, & le plus souvent impraticables.

Les cas où ces moyens pourront réussir.

Toutes les fois que l'ulcération des voies lacrymales se bornera, soit aux canaux qui vont des points lacrymaux au sac ou à l'entrée du sac, ou que l'obstruction ne dépendra que de l'épaississement des matières qui

CH. XXV.

boucheront le canal ; les moyens ci-dessus proposés pourront réussir. Ils pourront aussi être suivis de quelque succès, si l'ulcération du sac n'est pas considérable, & que le vice local soit de nature à pouvoir être détruit par de simples déterssifs portés sur la partie ulcérée.

Les cas où ils seront insuffisans, & même le plus souvent impraticables.

Au contraire, si le canal nazal est bouché par quelques excrescences dures & calleuses, ou que les parois internes du sac se trouvent réunies, comme cela peut arriver à la suite de la petite vérole ; tous ces moyens, telles que les sondes, les stilets, les sétons & les injections ne pourront le déboucher. Dans le cas même où ils peuvent être employés, il n'est pas toujours possible d'y avoir recours. Premiérement, attendu la grande sensibilité de l'intérieur du nez, ce qui fait qu'il y a des personnes qui ne peuvent souffrir ces sortes d'opérations. Secondement, le danger qu'il y a d'intéresser une partie aussi délicate qu'est le canal nazal ; qui peut venir, soit de la difficulté de trouver l'insertion du conduit, qui est susceptible de variations, & que l'on ne trouve qu'après des

tentatives qui deviennent incommodes & douloureuses, & souvent en faisant de fausses routes ; ce qui peut être suivi d'accidens, tant par le déchirement des voies lacrymales, que par celui de la membrane pituitaire & de la fracture même des lames spongieuses inférieures du nez : raisons qui doivent nous engager à n'employer ces moyens ci-dessus proposés, que lorsque nous aurons quelque espérance de pouvoir réussir, & nous déterminer en faveur de l'opération, en pratiquant une nouvelle route aux larmes, ainsi que nous le dirons.

A quoi on doit avoir égard avant de faire l'opération de la fistule.

L'on doit avoir égard à plusieurs choses avant de la faire. Premiérement, à la cause qui aura pu l'occasionner ; c'est-à-dire, si le vice n'est que local, ou s'il y a quelque virus particulier qui auroit pu lui donner naissance. Secondement, en quel état sont les voies lacrymales, c'est-à-dire, si l'ouverture de la fistule est intérieure ou extérieure.

Ce que l'on fera si le vice n'est que local.

Si le vice n'est que local, & qu'il ne dépende que de la mauvaise qualité des larmes ; les remédes généraux & ceux capables de les adoucir, comme le lait, le petit lait, suffiront

CH. XXV. avant l'opération. Au contraire, s'il y a quelque vice particulier, il sera nécessaire de le corriger par des remédes capables de le détruire avant de rien entreprendre, & de les continuer même pendant le traitement.

Ce que l'on fera s'il y a quelque vice particulier.

L'on ne doit point négliger pendant ce temps de prescrire un régime convenable au malade. C'est souvent du choix de bons alimens & convenables à la maladie, que dépend le succès de l'opération.

A quoi on doit avoir égard pendant le traitement.

Si la fistule lacrymale est ouverte en dehors, nous avons plusieurs moyens pour la guérir. Le premier est d'aggrandir l'ouverture, au cas qu'elle ne soit pas assez grande: on la dilatera soit avec l'éponge préparée, ou mieux avec le bistouri: pour lors si l'os est carié, on en détruira la carie, soit par le cautére actuel, ou en se servant de l'instrument.

Les moyens que l'on peut employer, si la fistule est ouverte en dehors.

Le cautére actuel n'est autre chose qu'une tige de fer ronde, pyramidale, longue d'environ quatre pouces, montée sur un manche. On fait rougir le bout de ce cautére, & on l'applique sur l'os carié à la faveur d'une espéce d'entonnoir; on le dirige de façon qu'il doit regarder le nez, afin

Ce que l'on entend par le cautére actuel.

de ne pas percer le sinus maxillaire ; ce qui rendroit l'opération infructueuse. On observera de ne pas le laisser trop long temps dans l'entonnoir, de crainte de brûler la peau qui fait la réunion des paupiéres ; ce qui causeroit infailliblement l'éraillement. C'est pourquoi on est obligé d'avoir deux tiges de fer, dont on se sert alternativement. L'on répéte d'appliquer le cautére, jusqu'à ce que l'on voye sortir de la fumée par le nez, ou qu'il tombe du sang ou de la sérosité, soit par le nez ou dans la gorge du malade.

CH. XXV.

Attention qu'on doit avoir en s'en servant.

Les cautéres potentiels sont des médicamens, qui par leur substance âcre & saline, ont la vertu de brûler, & de consommer, & de produire des escarres ; tels que sont la pierre infernale, le sublimé corrosif, l'eau forte, l'eau mercurielle & le beurre d'antimoine ; l'on touche l'os altéré avec l'une de ces choses, ou bien l'on détruit la carie avec l'instrument perforatif ; ce moyen est le plus prompt & le plus sûr, & c'est celui dont les modernes se servent par préférence. Il est cependant des cas où le cautére potentiel doit avoir la pré-

Ce qu'on entend par cautére potentiel.

CHAP. XXV.

férence dans les fistules anciennes accompagnées de carie, non-seulement à l'os unguis, mais même aux os qui l'avoisinent.

Lorsque la fistule lacrymale ne sera point ouverte en dehors, ou que l'on voudra dilater la plaie avec l'instrument, lorsqu'il y en a une, voici les précautions que nous devons prendre pour faire cette opération.

Ce que l'on doit observer en faisant l'opération.

Le malade assis, sa tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil, & soutenue par un aide qui est derriére, pose sa main du côté opposé à l'œil que l'on doit opérer, sur le front du malade : son doigt index & celui du milieu de l'autre main, sont mis à côté du petit angle, afin de tirer la peau & les deux paupiéres vers l'oreille. Le Chirurgien pose le doigt du milieu de la main gauche, un peu au dessus de l'apophise angulaire du coronal, près la racine du sourcil, & le pouce du côté du nez, environ à sa partie moyenne, en écartant ses deux doigts l'un de l'autre, il tend la peau de dessus la tumeur, suivant sa longueur ; ce qui lui donnera plus de facilité à faire son incision.

Où l'on

Les choses ainsi disposées, le Chi-

rurgien portera la pointe d'un bistouri, & commencera son ouverture près la racine du nez, sur la partie inférieure de l'apophise interne du coronal; il le plongera doucement dans le sac lacrymal jusqu'à l'os, & donnera à cette incision une figure demi-circulaire, dont la partie convexe regardera le nez, & la cave se trouvera du côté de l'œil. S'il y a une ouverture à l'extérieur, on la traversera en ouvrant la tumeur. On terminera l'incision sur l'os maxillaire, vers le tendon du muscle petit oblique. L'on observera que le milieu de cette incision (qui doit avoir un pouce de longueur) soit éloigné de la commissure des paupiéres de trois ou quatre lignes; c'est de la destruction de cette jonction qui cause l'éraillement, & non point la section du tendon du muscle orbiculaire. Ce muscle est attaché à toute la circonférence de l'orbite: ainsi la section d'une de ses parties ne peut occasionner ce relâchement, ainsi que l'a observé feu M. Arnaud.

CHAP. XIV. doit commencer l'incision.

Où l'on doit terminer l'incision.

L'on tire deux avantages de commencer l'incision dans l'endroit que nous avons désigné. Premiérement,

Avantage que l'on retire de commencer l'in-

CH XXV. Incision dans cet endroit.

le milieu de la plaie se trouve vers la commissure des paupiéres où est la fistule, qui est précisément l'endroit qui doit être le plus dilaté, car l'on ne peut pas si bien écarter les lévres d'une plaie, de figure à peu près longitudinale à un de ses angles, que vers son milieu. Secondement, si la fistule lacrymale est compliquée de carie des os supérieurs, comme de l'os planum, ou des apophises angulaires du coronal; il est plus facile, en commençant l'ouverture où nous avons dit, de porter les remédes sur le mal même, & d'en détruire la carie, que de la commencer plus bas.

Ce que l'on doit faire si la plaie donne beaucoup de sang.

L'incision faite, si la plaie donne du sang, on s'en rendra maître en faisant une compression vers l'angle du coronal, si le sang vient de l'ouverture de la veine angulaire: au contraire, si le sang est artériel, l'on en fera une sur l'os maxillaire à la partie inférieure de l'orbite. Cette compression se fera avec de petits bourdonnets, dont le premier sera lié, & l'on posera le reste de l'appareil ainsi que nous le dirons. Le sang arrêté, on éxaminera le lendemain en quel état sont les os:

si l'os unguis est carié, les anciens nous proposent le cautére actuel, les autres des consomptifs. Je pense qu'il est mieux de le détruire tout de suite, pour peu que l'hémorragie ne soit pas considérable. CH. XXV.

Les meilleurs Praticiens ne se servent plus du cautére actuel pour la destruction de cet os, ils le regardent même comme dangéreux : malgré toutes les raisons que nous alléguent les partisans de cette opération par le feu : 1°. Que cette méthode est plus sure ; parce que le feu divise l'os en des parties si fines, qu'il les oblige à s'exfolier en entier. 2°. L'escarre qui arrive aux chairs voisines par l'action du feu, laisse par sa chute une route qui conduit les larmes dans le nez ; ce qui n'arrive pas lorsqu'on détruit l'os sans le secours du feu. Les modernes au contraire pensent avec raison, que la méthode de détruire l'os unguis avec un instrument tel qu'une espéce de trocar, est plus prompte, plus facile, moins embarrassante & aussi sure, attendu que l'on peut briser l'os en son entier. L'on ne doit se servir du cautére que dans le cas où

Raison de préférence que donnent les partisans du cautére actuel dans l'opération de la fistule lacrymale.

Ce que pensent les modernes.

Cas cepen

CH. XXV.

l'apophise angulaire du coronal, ou l'angle du maxillaire se trouveront cariés. Voici les précautions que l'on doit prendre pour diriger l'instrument perforatif. On le porte de la tempe vers le nez, un peu perpendiculairement; on tourne le poinçon du trocar pour achever de briser l'os; on a soin de détruire l'os unguis dans sa partie inférieure, pour donner, par ce moyen, plus de pente aux larmes, en évitant toutefois d'entrer dans le sinus maxillaire. L'on reconnoît que l'os est détruit, & que la membrane pituitaire est percée, lorsque le sang sort par le nez, ou qu'il tombe dans la gorge du malade.

dant où nous croyons que le cautère doit être préféré.

De quelle façon l'on doit porter le trocar.

L'os unguis détruit avec les précautions que nous avons dites, il s'agit de panser le malade. Ce pansement consiste en une tente, soit de charpie, ou de toile, ou d'éponge préparée, armée d'un fil: elle doit être un peu plus grosse que le trocar dont on se sera servi, assez longue pour qu'elle puisse passer dans le nez. Soit que la tente soit de charpie, ou de toile, ou d'éponge préparée, on la laissera au moins deux fois vingt quatre heures. L'on mettra par-dessus de petits

En quoi consistera le pansement.

bourdonnets, afin de faire un point d'appui sur la tente, afin qu'elle ne se dérange pas. On observera de les maintenir, à mesure qu'on les posera, & de les presser vers les os du nez avec le doigt indicateur. On pose sur ces petits bourdonnets un plumaceau & un petit emplâtre d'onguent de la mere, échancré du côté de l'œil, & plusieurs petites compresses triangulaires graduées : l'on en met suffisamment, afin de faire une élévation qui surpasse l'angle du coronal & le nez, à dessein de faire un point d'appui sur la tente : on pose sur le tout une compresse quarrée, qu'on assujettit par le moyen d'une bande longue de trois ou quatre aunes, & large de deux travers de doigt ; on la pose sur le milieu de la clavicule du côté de l'œil opéré, on l'attache au bonnet & l'on fait un renversé ; on la conduit ensuite obliquement du côté opposé, & on la pose par dessus l'os de la pomette du côté de l'œil malade, pour monter obliquement au grand angle de l'œil, ayant soin que le milieu de la bande porte sur les compresses, afin que la compression soit plus ferme & plus

CH. XXV.

exacte. Ayant fait plusieurs tours de bande de cette façon, on termine ce bandage, que l'on appelle œil simple, par plusieurs tours de bande autour de la tête. On renverse après le bout de la bande qui est sur la clavicule, & on l'attache à la nuque. Par dessus ce bandage l'on pose un mouchoir ployé en triangle, afin que le tout soit mieux maintenu.

Régime que l'on doit prescrire au malade.

Le malade pansé, on lui prescrira un régime exact, sur-tout dans les premiers jours. On le saignera quatre heures après l'opération, on la réïtérera même pour peu que le malade soit replet, vingt-quatre heures après. On lui tiendra le ventre libre par le moyen des lavemens. Au bout de vingt-quatre heures ou trente-six heures, on levera le premier appareil pour en appliquer un second.

Attention que l'on doit avoir en levant le premier appareil.

On aura attention, en le levant, de n'ôter que ce qui se détachera par la suppuration. Il est rare qu'en prenant les précautions nécessaires que la tente vienne, il faut même l'éviter avec soin; c'est pourquoi il suffira de mettre par dessus quelques petits bourdonnets un petit plumaceau, le tout couvert d'un digestif

fait avec une once de baume d'arceus, une demi-once de basilicum, un peu d'huile d'hypericum & une cuillerée d'eau de vie. Dans les pansemens suivans, l'on couvrira la tente de ce même digestif, l'on pansera une fois le jour, on couvrira le tout d'un petit emplâtre de diapalme, & les compresses à l'ordinaire. CH. XXV.

La suppuration établie, on fera des injections par la nouvelle route. Elles seront faites avec une décoction d'orge entier, que l'on fera bouillir dans cinq demi-septiers d'eau, environ une cuillerée; l'orge crevé, on y ajoutera feuilles d'aigremoine, d'aristoloche & sommités de rhue, de chacune une petite poignée; le tout passé, on y ajoutera une once de miel rosat & douze grains de sel de saturne.

Ce que l'on doit faire, la plaie étant détergée.

Lorsque la plaie sera détergée, on substituera une tente de plomb à celle de charpie, on aura attention d'en avoir deux de même grosseur, dont on se servira alternativement, afin de pouvoir les diminuer peu à peu de grosseur, on mettra par dessus cette tente un petit plumaceau couvert légérement de baume d'arceus, &

une petite mouche couverte de Nuremberg, en quoi consiste pour lors tout l'appareil.

Attention que l'on doit avoir pendant le traitement.

On aura attention de passer, soit la pierre infernale fréquemment, ou bien de toucher le fond de la plaie avec l'eau mercurielle, tant pour se rendre maître des chairs baveuses qui bouchent pour l'ordinaire la nouvelle route, que pour faire exfolier les portions d'os qui pourroient être cariées. L'on insiste beaucoup pendant le traitement sur les purgatifs & les remédes intérieurs, capables de détruire le vice qui pourroit se trouver dans le sang, ce qui rend souvent ces maladies rebelles.

Vice le plus ordinaire de ceux qui sont attaqués de la fistule lacrymale.

Ces remédes seront appropriés à la nature de chaque vice en particulier. En général, ceux qui sont attaqués de la fistule lacrymale, ont le plus souvent une âcreté dans la lymphe ; c'est pourquoi, après les remédes que nous avons ci-dessus proposés, il sera convenable de mettre les malades à l'usage des tisannes capables d'absorber cette lymphe, telles que celles qui sont faites avec l'esquine & la salsepareille, des bouillons de vipéres & d'écré-

Les remédes capables d'y remédier.

visses, & de les purger souvent.

CH. XXV. Ce qu'il convient de faire par rapport à l'usage de la tente de plomb.

L'on doit continuer long-temps l'usage de la tente de plomb, l'expérience nous ayant appris que c'étoit le moyen de parvenir à une cure radicale en le faisant. On insistera pendant ce temps sur les remédes intérieurs, que nous avons proposés, ou sur quelques autres de même nature.

Je suis si persuadé de la nécessité de continuer long-temps la tente, que je pense même que l'on ne doit la supprimer, que lorsqu'on est assuré que l'intérieur du nouveau canal est bien cicatrisé. C'est cette raison vraisemblablement qui a déterminé quelques Chirurgiens, en la supprimant, de substituer une petite canule, soit d'or, d'argent, ou de plomb, qui à la longue tombe dans le nez. Lorsqu'on veut cicatriser la plaie extérieure, on y met une simple petite mouche couverte de Nuremberg. Beaucoup de Chirurgiens préférent la facon d'opérer de feu M. Petit, qui consiste à ouvrir le sac lacrymal, & d'entretenir le canal ouvert, ainsi que nous l'avons dit, au moyen d'une bougie. Ils pré-

Ce que l'on doit faire lorsqu'on veut cicatriser la plaie extérieure.

CH. XXV. tendent, quoiqu'il y ait carie à l'os unguis, que l'exfoliation de l'os se fait aisément en entretenant la plaie extérieure ouverte.

Avantage que l'on retire en pratiquant une nouvelle route.

Nous pensons cependant qu'en pratiquant une nouvelle route aux larmes, que cette méthode est infiniment plus sûre & sujette à moins d'inconvéniens, sur-tout dans les fistules anciennes & compliquées de carie. C'est ce qui paroît être démontré par nombre d'expériences.

CHAPITRE XXVI.

De l'extraction des corps étrangers qui entrent dans l'œil.

CH. XXVI. Les espéces de corps étrangers qui peuvent entrer dans l'œil.

LEs corps étrangers qui entrent dans l'œil le plus communément sont de petits éclats de bois, de pierre, de verre, de fer, des fragmens d'os, de baleine, de plumes, d'ongles, du sable, de la chaux vive, des liqueurs âcres, des grains de plomb, & même de petits insects qui volent en l'air. La plûpart de ces corps peuvent entrer dans l'œil, en faisant plaie, ou sans faire plaie.

CH. XXVI. Ce que peuvent faire ces corps étrangers.

Il est aisé de concevoir que la plus grande partie de ces corps, étant portés avec violence, ne peuvent manquer d'occasionner quelque division à l'œil, en conséquence, de cruelles douleurs & des inflammations considérables. Il suffira même que ces corps y soient entrés, & qu'ils y séjournent pour les occasionner, en froissant & irritant continuellement l'œil qui ne peut souffrir la moindre chose : raison qui doit nous déterminer à en faire l'extraction très-promptement, en nous servant de tout ce que l'art nous peut indiquer pour la faire. Ces secours seront différens suivant la nature des corps étrangers, & la façon dont ils seront placés.

Ce que l'on doit faire s'ils sont seulement entrés dans l'œil.

Si ces corps sont simplement entrés dans l'œil, ou que ce soit quelque liqueur âcre ; souvent en baignant l'œil dans l'eau tiéde, ou en le lavant plusieurs fois, ils sont entraînés au dehors. Si ce sont des liqueurs âcres, les pointes acides s'en trouvent émoussées, au moyen des douches fréquemment faites, de façon qu'elles irritent beaucoup moins. Lorsque par ce moyen

CH. XXVI. on ne réuſſit pas à ôter les petits corps étrangers, on prend un petit morceau d'éponge très fine que l'on attache au bout d'une ſonde, on la trempe dans l'eau ; & ayant ouvert les paupiéres, on balaye le devant de l'œil, pour amener avec cette éponge ce qui ſeroit reſté ſous les paupiéres.

Quelques-uns même recommandent de mettre un ou deux grains de ſemence de toute bonne, ou d'orvale, ou de graine de lin dans l'œil, & prétendent que les corps étrangers ſortent avec une quantité de larmes qui en découlent. Ces graines, étant continuellement humectées par les larmes, deviennent mucilagineuſes, pour lors très-propres à faciliter les petits corps étrangers, à s'y attacher & à les entraîner au dehors.

Ce qu'il faut faire ſi les corps étrangers ſe trouvent engagés entre les membranes de l'œil.

Si les corps étrangers ſe trouvent engagés entre les interſtices des membranes de l'œil, ou dans leurs voiſinages, ces moyens ne ſeront pas ſuffiſans ; en ce cas l'on eſt obligé de ſe ſervir, ſoit d'une petite curette, de pinces, d'aiguille, ou de ſonde, ſuivant les circonſtances.

L'on doit même employer ces moyens le plus promptement que faire se peut, afin de ne point laisser séjourner ces corps, qui par leur irritation & pression, occasionneroient des accidens, telles que des inflammations & des tensions considérables aux parties, qui empêchent souvent l'extraction, ou du moins la rendent extrêmement difficile; c'est ce que j'ai vu arriver.

Observation qui prouve que l'on doit les extraire promptement.

Deux enfans jouant ensemble, dont l'un s'étoit enfermé dans une chambre, & l'autre qui étoit dehors, piqué de ce que son frere lui avoit fermé la porte au nez, prit une baguette de la grosseur au moins d'une forte plume à écrire, voyant que celui qui étoit renfermé le regardoit par un petit trou qui étoit à la porte, lui porta cette baguette avec tant de violence, qu'il la lui enfonça de la longueur au moins de deux travers de doigt: ce morceau se cassa, & resta enfoncé du côté du grand angle entre le globe de l'œil & les os du nez. Un jour ou deux s'étant passés sans le faire voir à personne, la mere ignorant même ce dont il étoit question, il survint une tension &

Obs. XXVI.

une inflammation a cet œil & dans tout le voisinage, si considérable, qu'elle se détermina à le faire voir. Le gonflement étoit si grand qu'à peine pouvoit-on appercevoir le morceau de baguette qui y étoit resté; ce qui rendoit l'extraction si difficile qu'il fallut non-seulement prendre des pinces pour l'ôter, mais même employer des forces très-grandes pour l'extraire. Elle étoit entrée avec d'autant plus de facilité qu'elle étoit extrêmement amincie par le bout. Ce qui rendoit cette extraction d'autant plus difficile, c'étoit non-seulement la tension & l'inflammation de toutes les parties environnantes, mais même le volume qu'avoit acquis ce petit morceau de bois par son séjour.

L'extraction faite, le malade fut saigné deux fois, & la plaie fut pansée avec un petit plumaceau couvert de baume d'arceus & de quelques compresses trempées dans l'eau & l'eau de vie, & a été guéri très promptement de la tension & de l'inflammation des paupières L'œil n'a pas eu la moindre chose tant dans l'intérieur, qu'à l'extérieur, du moins à ce qu'il a paru : cependant le jeune homme

n'a point vu de cet œil depuis cet accident.

Je pense que l'on ne peut attribuer la perte de cet organe, qu'à la compression que l'œil avoit souffert de la part de la baguette, ou de la lésion, ou de la destruction même de quelques branches de nerfs, qui se trouvent en grand nombre dans l'endroit où étoit placé ce fragment, qui étoit, ainsi que nous l'avons dit, entre le globe de l'œil & l'os planum, ou par la compression du nerf optique.

Ce que l'on doit faire, l'extraction étant faite.

L'œil débarrassé du corps étranger qui peut l'incommoder, de la façon que nous l'avons dit, l'on doit songer à dissiper la rougeur & l'inflammation, tant par les saignées, que par les topiques. De ceux qui nous paroissent les plus convenables, le sang de pigeon chaud est le meilleur : on en fait couler dans l'œil quelques gouttes deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, observant chaque fois que l'on en met, de faire coucher le malade, & même de le faire tenir en cette attitude un peu de temps. Ce sang est un doux résolutif capable de résoudre peu à peu le sang. La façon de s'en servir est de saigner un pigeon sous l'aîle,

CH. XXVI.

de recevoir ce sang dans une petite cuilliere à caffé que l'on aura eu le soin de tenir quelque temps dans l'eau chaude. Par ce moyen le sang que vous y recevrez, conserve plus long-temps sa fluidité, & donne le temps & la facilité d'en faire entrer suffisamment dans l'œil. On a soin chaque fois qu'on en met, de laver après l'œil & les paupiéres avec un peu d'eau tiéde animée d'eau vulnéraire, ou de quelques gouttes d'eau de vie. On applique même sur l'œil une compresse trempée dans ce mêlange, observant de ne le point comprimer.

Observation d'Hildanus, pour extraire les corps étrangers hors de l'œil.

Nous ne devons pas passer sous silence une observation d'Hildanus, pour retirer les corps étrangers hors de l'œil. Il rapporte qu'une écaille d'acier, étant entrée dans l'œil d'un particulier, perça la cornée à l'endroit de l'iris; ce qui ne manqua pas de causer bien de la douleur. On fit tout ce que l'on put pour extraire ce corps; mais cette écaille étoit si petite qu'il fut impossible de la pincer : ce qui l'obligea à chercher d'autres moyens pour l'avoir.

Cet Auteur dit que sa femme s'a-

visa

visa d'un moyen fort ingénieux : tandis qu'il ouvroit les paupiéres du malade pour voir comment il feroit sortir cette écaille d'acier, elle approcha une pierre d'aimant tout proche de l'œil, ce qu'elle fit à diverses fois, & à la fin ce brin d'acier vola contre l'aimant avec vîtesse.

Par la même raison l'on peut se servir, faute de pierre d'aimant, de la cire d'Espagne frotée sur du drap, ou sur la main pour l'échauffer, & mettre la matiére électrique en mouvement pour attirer hors de l'œil certains corps étrangers, tels que de la paille, quelque graine d'oiseau, des petits morceaux de plume, ou de bois, ou même de fer. Ce moyen, tout simple qu'il est, a souvent réussi, sur-tout lorsqu'on aura le soin d'essuyer l'œil & le débarrasser de l'humidité qu'il peut avoir, & qui est considérable en cette occasion.

Fin de la premiére Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce premier Tome.

De l'anatomie de l'œil & de la vision.

CHAP. I. *Description des os qui forment l'orbite.* pag. 1
CHAP. II. *Des parties extérieures de l'œil, & premiérement des paupiéres.* 9
CHAP. III. *De la conjonctive & des muscles de l'œil.* 24
CHAP. IV. *Du globe de l'œil & de ses parties.* 30
CHAP. V. *Des nerfs qui se distribuent à toutes les parties du globe de l'œil.* 45
CHAP. VI. *De la distribution des artéres qui vont au globe de l'œil & à ses parties contiguës pour y porter la nourriture, & des veines qui rapportent le superflu.* 53

CHAP. VII. *Divers sentimens sur l'entretien de l'humeur aqueuse, sur la nourriture du cryſtallin & de l'humeur vitrée.* pag. 57
CHAP. VIII. *Des uſages des parties de l'œil & de celles qui l'environnent.* 62
CHAP. IX. *De la viſion ou de la vuë.* 67
CHAP. X. *Des directions que ſuit la lumiére dans ſes mouvemens, de la réfléxion & de la réfraction.* 73
CHAP. XI. *Des rayons divergens & convergens, & de quelle maniére les objets ſe peignent & font impreſſion ſur l'œil.* 83
CHAP. XII. *De l'organe immédiat de la vuë, admettant la choroïde propre à cette fonction.* 98
CHAP. XIII. *De la nature des couleurs.* 109
CHAP. XIV. *Comment voit-on un objet ſimple, quoique ſon image faſſe impreſſion ſur les deux yeux? Pourquoi le voit-on quelquefois double?* 112
CHAP. XV. *Comment voit on les objets diſtinctement?* 120

Des maladies des paupiéres.

CHAP. I. *De l'érésipelle des paupiéres.* pag. 136
CHAP. II. *Du phlegmon des paupiéres.* 146
CHAP. III. *De l'œdème des paupiéres.* 154
CHAP IV. *Du squirrhe des paupiéres.* 161
CHAP. V. *Du cancer des paupiéres.* 167
CHAP. VI. *Des verruës ou porreaux des paupiéres.* 182
CHAP. VII. *De l'orgeolet, de la grêle, & de la pierre ou gravelle des paupiéres.* 189
CHAP. VIII. *Des tumeurs enkistées des paupiéres.* 195
CHAP. IX. *Des tumeurs adipeuses.* 202
CHAP. X. *Du charbon ou anthrax des paupiéres.* 207
CHAP. XI. *Des varices des paupiéres.* 215
CHAP. XII. *Des excroissances charnues qui arrivent entre les paupiéres & le globe de l'œil.* 219
CHAP. XIII. *Des galles ou ulcération des paupiéres.* 226

CHAP. XIV. *Du dérangement des cils, appellé trichiasis.* pag. 236
CHAP. XV. *Du relâchement de la paupiére supérieure.* 249
CHAP. XVI. *De la rétraction de la paupiére supérieure.* 254
CHAP. XVII. *Du mouvement convulsif des paupiéres.* 257
CHAP. XVIII. *De l'éraillement des paupiéres.* 261
CHAP. XIX. *De l'union des paupiéres.* 267
CHAP. XX. *Des différentes plaies des paupiéres.* 277
CHAP. XXI. *Maladies des angles des yeux, de l'encanthis.* 281
CHAP. XXII. *De la diminution ou consomption de la caruncule lacrymale.* 285
CHAP. XXIII. *De l'ongle ou ptérygion.* 288
CHAP. XXIV. *De l'épiphora.* 298
CHAP. XXV. *De la fistule lacrymale.* 305
CHAP. XXVI. *De l'extraction des corps étrangers qui entrent dans l'œil.* 378

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Traité des Maladies des Yeux, & des moyens propres à leur guérison* ; par Louis Florent Deshais Gendron, Professeur & Démonstrateur Royal aux Ecoles de Chirurgie, & Adjoint de l'Académie de Chirurgie. Cet Ouvrage m'a paru digne de la réputation que l'Auteur s'est acquise dans l'exercice de cette partie de la Chirurgie, & j'estime que l'impression pourra en être utile au Public. A Paris ce 11 Mai 1769.

DEMOURS.

PERMISSION SIMPLE.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Deshais Gendron Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Traité des Maladies des Yeux avec les opérations qui leurs conviennent, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant,

Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera fait dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement:

Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-quatriéme jour du mois de Mai l'an mil sept cent soixante-neuf, & de notre régne le cinquante-quatriéme.

Par le ROI en son Conseil,

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 571. *fol.* 691 *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenses, art.* 41. *à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Lib. & Imprim. de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'art.* 108 *du même Réglement. A Paris,* 13 *Juin* 1769.

BRIASSON, Syndic.

RAPPORT des Commissaires de l'Académie Royale de Chirurgie sur le Traité des Maladies des Yeux.

L'Académie nous ayant chargés, M. de la Faye & moi, d'examiner le Traité des Maladies des Yeux que M. Deshais Gendron, notre Confrere, se propose de donner au Public, nous avons cru que les Etudians pour lesquels cet Ouvrage est particuliérement destiné, ne pouvoit leur être que très-utile, tant par l'ordre qui y régne & les observations qu'il contient, que par la simplicité des moyens curatifs qui y sont proposés; moyens d'autant plus recommandables, qu'ils ne sont dictés que par une pratique réfléchie, & qu'une expérience de quarante années n'a jamais démentis : c'est pourquoi nous croyons que l'Académie peut lui permettre de prendre, dans le titre de son Ouvrage, la qualité

d'Adjoint du Comité. Fait à Paris, le 14 Mars 1770.

Signés, DE LA FAYE, MAJAULT.

Je certifie la copie de ce Rapport conforme à l'original inséré dans les Regiſtres de l'Académie Royale de Chirurgie. A Paris le 16 Mars 1770.

LOUIS, Secrétaire perpétuel.

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale de Chirurgie.

MEſſieurs de la Faye & Majault, nommés Commiſſaires pour l'examen d'un Traité des Maladies des Yeux, par M. Deshais Gendron, Profeſſeur en cette partie aux Ecoles de Chirurgie, en ayant porté un jugement favorable, la Compagnie a permis à l'Auteur de prendre, à la tête de ſon Ouvrage, la qualité d'Adjoint au Comité de l'Académie Royale de Chirurgie : en foi de quoi j'ai délivré le préſent Extrait des Regiſtres. A Paris le 16 Mars 1770.

LOUIS, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie.

ERRATA.

PAGE 12, ligne 17, de langue, *lisez*, de l'angle.
24 ligne 18, qu'elle forme, *lisez*, qu'elles forment.
36 à la derniére ligne, fait, *lisez*, font.
37 à la deuxiéme ligne, produit, *lisez*, produisent.
42 à la seconde note, ligne 4, 'œil, *lisez*, l'œil.
65 ligne 18, interne, *lisez*, externe.
77 ligne 14, réflechit, *lisez*, se réfléchit.
89 ligne 19, lc, *lisez*, le.
153 ligne 3, *lisez*, un emplâtre fait.
Idem. ligne 27, *lisez*, plumaceau, & plus bas, *lisez*, un petit emplâtre.
154 ligne premiére, *lisez*, plumaceau, & plus bas, *lisez*, un petit emplâtre.
160 ligne 27, *lisez*, un emplâtre, & plus bas, *lisez*, plumaceau.
168 à la note premiére, *lisez*, causes.
175 à la ligne 21, *lisez*, un emplâtre.
176 ligne 14, *lisez*, d'un simple, & plus bas, *lisez*, posé.
177 ligne 23, *lisez*, plumaceau, & plus bas, *lisez*, un petit.
180 ligne 8, *lisez*, plumaceau, & plus bas, *lisez*, un emplâtre.
189 ligne 10, *lisez*, un emplâtre, & plus bas, *lisez*, est seul suffisant.

ERRATA.

Page 191 ligne 9, *lisez*, un petit emplâtre fait.
Idem. ligne 20, *lisez*, un petit.
216 ligne 14, *lisez*, font.
237 ligne 14, *lisez*, rendent l'extrêmité.
271 ligne 18, *lisez*, paupiéres.
320 ligne 9, *lisez*, fait.
346 à la derniére ligne, *lisez*, juſques.
356 ligne 19, *lisez*, introduit.

O. 3.